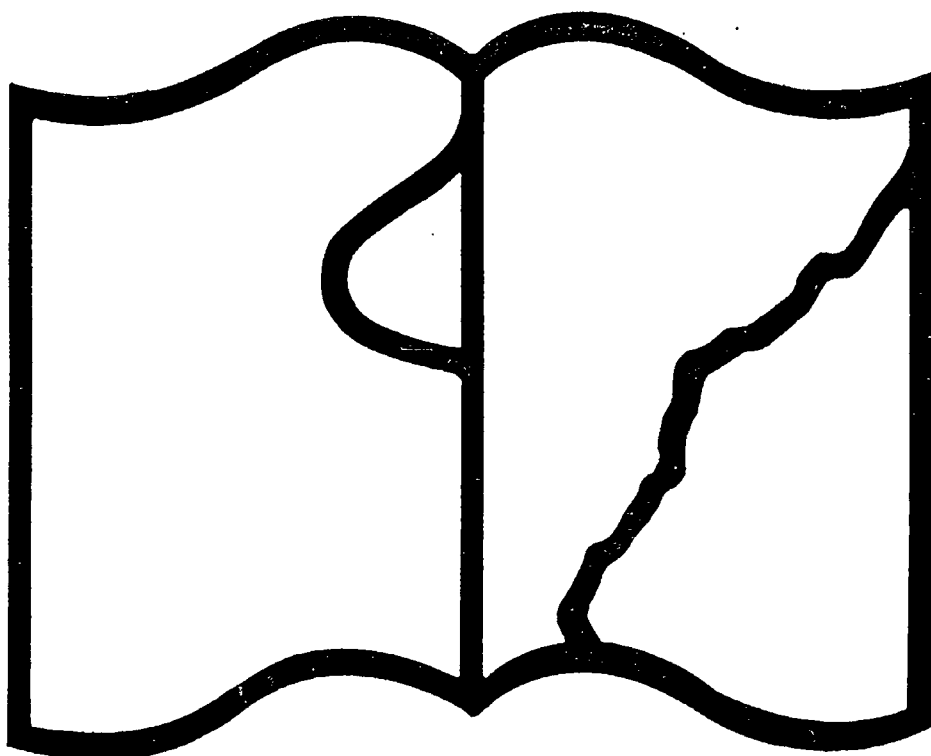
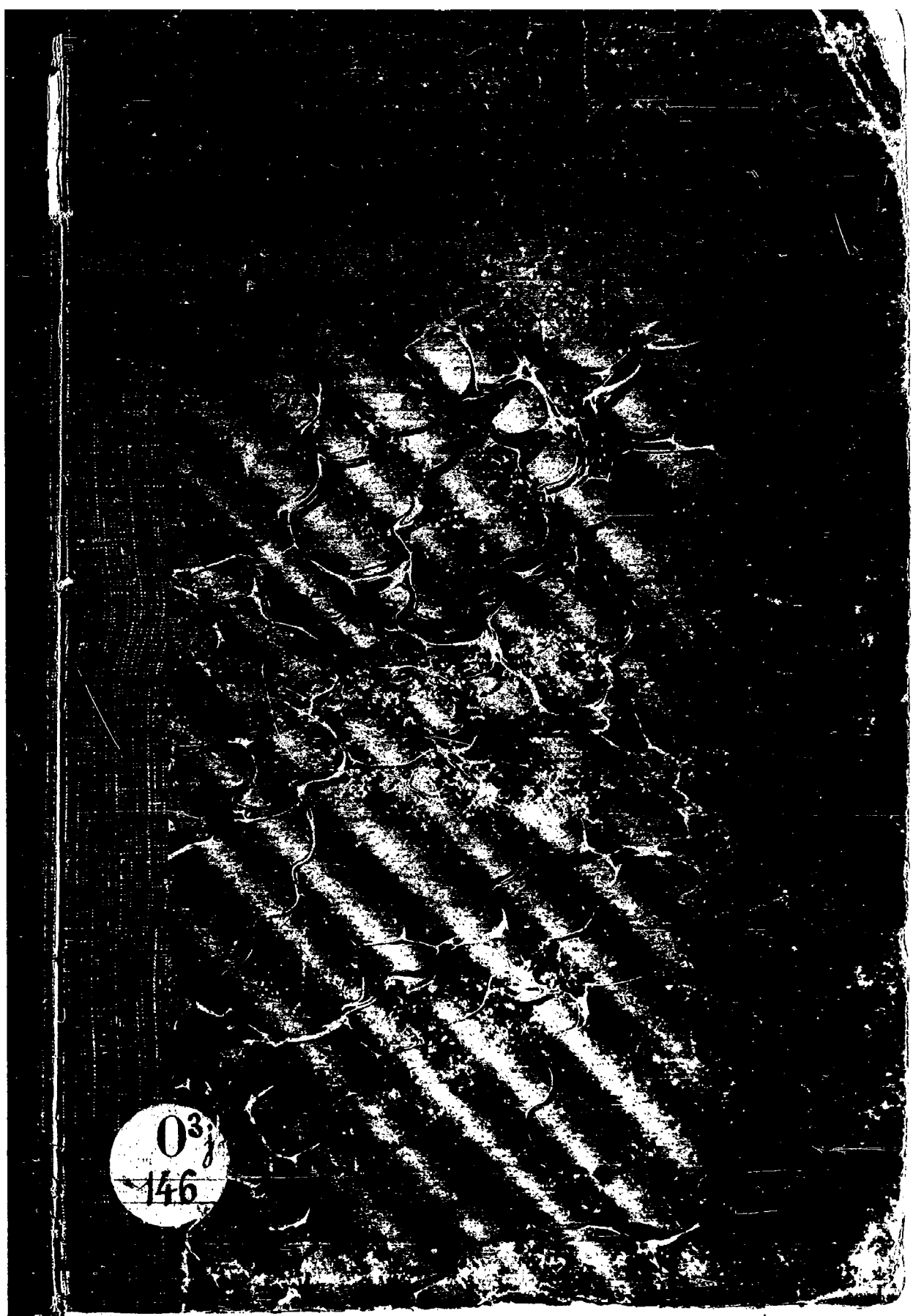




Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



NOTICE

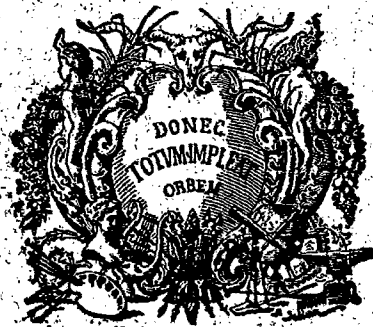
LE MAROC

Verh

PAR

H.-M.-P. DE LA MARTINIÈRE

(Extrait de la GRANDE ENCYCLOPÉDIE)



PARIS

H. LAMIRAULT ET C^e, ÉDITEURS

61, RUE DE BERNES, 61

1897

NOTICE SUR LE MAROC

O³_j

146

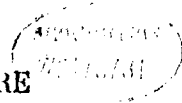
NOTICE

SUR

LE MAROC

PAR

H. M.-P. DE LA MARTINIÈRE



(Extrait de la GRANDE ENCYCLOPÉDIE)



PARIS

H. LAMIRAULT ET C^{ie}, ÉDITEURS

61, RUE DE RENNES, 61

1897

Réd. : 11x

Gravé et Imp. par Richard Fr^{es} 1897

H. LAMIRAULT et C^{ie}, Editeurs.

E. de Greenwich

14

12

E. de Paris

16

- VILLES de plus de 25.000 habitants
 ○ Villes de 5.000 à 25.000 — id —
 ○ Villes de 2.000 à 5.000 — id —
 ○ Localités de moins de 2.000 — id —
 — Chemins de fer —

ABBREVIATIONS ET VOCABULAIRE

Adrar (Berb.)	Montagne	Ras (Ar.)	Des, Sur, Ap
Dj. Djebel (Ar.)		Ain (Ar.)	Source
Faci (Berb.)	Col	Ait, Ida (Berb.)	Trébuchet
Argf (Berb.)	Rivière	Ouled, Beni (Ar.)	Pléide, Tribu
O. Ouall (Ar.)		Kaan (Ar.)	Château
(Hott.) (Ar.)	Lac salé du désert	Harba (Ar.)	Herbe, forçie
	Sabkha		Lac ou Etang Salé

34

34

32

32

NOTICE SUR LE MAROC

Situation géographique. — Limites. — Le Maroc ou pays de l'extrême Occident, comme l'indique son appellation arabe, *El-Maghreb el-Acsa*, est aussi nommé empire chérifien en raison de la qualité de chérif ou descendant du prophète Mohammed, dont se parent les souverains de la dynastie actuelle. Il est situé dans l'angle que forme le continent africain, en face de la péninsule Ibérique, et que déterminent la Méditerranée, le détroit de Gibraltar, puis l'océan Atlantique. Ce que lui attribuent les géographes et les cartographes correspond assez mal à la réalité; en effet, cette partie de la Berbérie occidentale, peu homogène comme populations, a de même une constitution géographique assez complexe. Le Maroc actuel est formé de la réunion des royaumes de Fez, de Maroc, du Sous et du Tafilalet; on peut approximativement le comprendre comme hauteur entre le 33°54'04" lat. N. extrême (lat. de la citadelle de Ceuta) et environ 27°40' lat. approchée extrême S. (lat. de la Saguia el-Hamra), et comme largeur entre l'embouchure de l'Ouâd Adjeroud, qui est par 35°03' lat. N. et 4°33' long. O. de Paris, et cette même embouchure de la Saguia el-Hamra; mais il s'en faut de beaucoup que tous les territoires compris dans ce vaste espace obéissent au gouvernement marocain ou même puissent être géographiquement considérés comme de la région marocaine. Toute la contrée désertique, notamment celle qui fait suite à la petite portion de la frontière entre la province d'Oran et le Maroc, doit être considérée comme indépendante, sauf de rares points mentionnés dans le traité de délimitation. Ainsi qu'on le voit, les limites naturelles du Maroc sont : au N., la Méditerranée, le détroit de Gibraltar; à l'O., l'océan Atlantique; au S., les régions sahariennes; enfin, à l'E., elles étaient jadis et dès l'antiquité, aux temps de la Maurétanie Tingitane, constituées par le fleuve Molouïa, la *Mulucha* des anciens.

Par l'art. III du traité de Lalla-Marnia, en date du 18 mars 1845, ces limites ont été reportées plus à l'E. La frontière a été constituée par le petit ruisseau dit ouad Adjeroud, à l'endroit où il se jette dans la mer; elle remonte ce cours d'eau jusqu'au point où il prend le nom de Kiss, passe par un tracé tout à fait conventionnel entre Lalla-Marnia et Oudja et s'arrête au col dit Teniet es-Sasi, situé à peine à 120 kil. au S. de la côte. Au S., dans les régions que le traité a qualifiées de désertiques, il n'y a pas de limite territoriale, et l'on s'est borné à énumérer un certain nombre de tribus comme marocaines et d'autres comme algériennes. On a procédé de même pour les villages de cette contrée. Il est donc extrêmement délicat de fixer les limites de l'action ou de l'influence de l'un ou de l'autre Etat. Il est certain toutefois que l'influence algérienne pénètre de plus en plus profondément dans le Sahara, en raison du développement politique et économique de cette colonie, et on peut rappeler à ce sujet la convention anglo-française du 5 août 1890. Elle reconnaît à la France une zone d'influence partant du S. de ses possessions méditerranéennes jusqu'à une ligne tracée de Say sur le Niger jusqu'à Barina sur le Tchad. Quant à l'autorité du sultan marocain, elle ne dépasse guère dans le S. le parallèle des oasis du Tafilalet, berceau de la dynastie régnante; enfin, plus au S., dans les vastes régions où errent les Berabers, les Ait-Atta, les Tadjakant au N. des dunes d'Iguidi, dans toute cette partie du Sahara inexplorée, on ne saurait assigner de frontières; on admet toutefois que dans le S.-O., la petite rivière desséchée dite Saguia el-Hamra forme la limite marocaine. Dans les lignes conventionnelles que la diplomatie fixe au Maghreb el-Accha, la surface de cet empire atteindrait 440,000 kil. q. en n'y comprenant ni les oasis du Touat, qui relèvent de l'Algérie, ni le désert qui échappe de même à l'autorité chérifienne.

CÔTES. — La côte méditerranéenne depuis la frontière oranaise jusqu'au détroit de Gibraltar, de l'embouchure de l'ouad Adjeroud jusqu'à la pointe de Ceuta. Entre la rivière Adjeroud ou Kiss et le cap d'El-Agua se développe une grande plage sablonneuse, dite de Tagraret, qui termine une vaste plaine très peuplée et qui s'élève en pente douce jusqu'au pied des montagnes des Beni-Snassen, situées à quelques lieues de la côte. A environ 13 kil. à l'O. de l'embouchure du Kiss débouche la Molouia, un des plus grands fleuves du N. de l'Afrique. Le cap d'El-Agua est une pointe plate et accore; à l'E., la côte est une plage basse et régulière, tandis qu'à l'O. c'est une falaise rocheuse. A 2 milles au N. du cap se voient les trois îles Zaffarines (V. ce mot), occupées par l'Espagne depuis 1847. Du cap d'El-Agua à Meïlla, la

côte forme un arc de cercle; une chaîne de montagnes, se rattachant au système des Guelaâya et appelée Quiviane sur les cartes marines, se voit à 5 ou 6 milles dans l'intérieur. Elles descendent en pentes douces jusqu'au littoral et se perdent dans les plaines fertiles qu'arrosent de nombreux cours d'eau. Au fond de cette baie se remarque une pointe rocheuse, appelée pointe Quiviane sur les cartes marines, et entre cette pointe et le préside espagnol de *Mellla* (V. ce mot) se trouvent deux lagunes appelées sebkha El-Dzira. A une petite distance de la ville et dans le S. se jette un petit ruisseau, l'ouâd Farkhâna des indigènes, appelé rio de Oro par les Espagnols. Entre Mellla et le cap des Trois-Fourches des cartes marines, le ras Oûrzek des Marocains, la côte est formée alternativement de petites plages et de pointes rocheuses. Le cap des Trois-Fourches était connu, dès une haute antiquité, sous le nom de *Promontorium Russadir*, du nom du comptoir voisin auquel a succédé la ville moderne de Mellla. Il forme l'extrémité septentrionale de la péninsule des Guelaâya. Il tire son nom des trois pointes principales, plus saillantes que les autres; le massif des montagnes auxquelles il appartient a un aspect des plus tourmentés. Au cap des Trois-Fourches commence la côte du *Rif* (V. ce mot) proprement dite; elle s'étend avec le même caractère géographique jusqu'à la pointe Almina de Ceuta; sans contredit, c'est une des contrées les moins connues du globe et des plus inhospitalières; encore, de nos jours, les instructions nautiques, que publie le service hydrographique de la marine, recommande aux voiliers de se tenir éloignés de cette côte, en raison de l'hostilité des indigènes. A environ 37 milles à l'O. du cap des Trois-Fourches se voit le cap Quilates des cartes marines; il est formé par l'extrémité septentrionale des montagnes des Beni-Oulitchek; au delà de ce cap, l'aspect du littoral change complètement; l'intérieur du pays, qui était élevé, tend à s'abaisser, et les plages deviennent plus fréquentes jusqu'aux environs de la pointe Abdun des cartes marines, où se remarquent les pics les plus élevés des Beni-Oulitchek. Leurs contreforts, assez bien cultivés, s'étendent jusqu'au littoral et aux alentours de la baie d'Alhucemas. Cette baie, circulaire et entourée sur ses deux côtés de hautes terres, part du cap Quilates à l'E., pour atteindre la pointe du Maure. Dans le fond existe une large plaine boisée et habitée qu'arrose la rivière de Nokour. On remarque dans cette baie les trois petites îles dites d'Alhucemas, à une faible distance de terre. Sur la plus élevée et la plus large est bâti le préside espagnol dit d'Alhucemas, Hadjerat en-Nokour des indigènes; le nom d'Alhucemas, comme le vieux nom français Alhouzème, est une corruption du nom arabe d'El-Mozemma, sous lequel on désigne le petit bourg marocain qui fait face à l'îlot sur

le continent. Au promontoire, qui est indiqué sur les cartes marines sous le nom de cap du Mauro, commence la côte très découpée qui ne prend fin qu'à peu de distance et à l'E. de la plage voisine de la ville de Tétouan. Les terres présentent un assemblage de falaises verticales, sans aucune trace de plage, tandis que le haut pays, dans l'intérieur, garde le caractère des montagnes du Rif. Il est formé de sommets presque inaccessibles, accolés les uns aux autres d'une façon irrégulière. La côte est bordée de quelques récifs, et à peine, au pied de cette muraille, voit-on çà et là une petite plage étroite, le plus souvent encore garnie de roches noires. Sur ce littoral découpé se rencontre la baie d'Alcala, au fond de laquelle est une plage de sable qui fait bientôt place à une plaine de vaste étendue; c'est le point de débarquement choisi par les Espagnols en 1564, lorsqu'ils s'emparèrent de Velez de la Gomera. Un ruisseau se jette au fond de cette baie. On y remarque aussi la petite ville marocaine de Badis, l'ancienne station romaine de *Parietina*, de l'itinéraire d'Antonin. Non loin de la côte se voit l'îlot de San Antonio (des cartes marines espagnoles) sur lequel est établi le préside du Peñon de Velez de la Gomera. Un peu plus à l'O., on rencontre la baie d'Iris, avec de belles plages de sable et une île, assez grande, qui porte le même nom sur les cartes marines; ensuite la côte se poursuit, offrant la baie de Mostaza, l'anse des Traîtres, jusqu'à la pointe des Pêcheurs. Cette dernière limite à l'E. la baie du même nom; dans l'intérieur des terres se dresse le massif montagneux des Mettioua, dont le sommet atteint 1.520 m. A peu de distance de la pointe des Pêcheurs débouche la rivière Ouarinaga, considérée par certaines cartes comme la limite du Rif et de la province de Tétouan. Entre la pointe des Pêcheurs et une autre pointe, située à environ 13 milles à l'O. et désignée sur les cartes marines du nom de Jägerschmidt (en souvenir du chargé d'affaires de France au Maroc qui, en 1854, facilita les travaux de la mission hydrographique française à laquelle on doit le lever de cette côte), les terres sont très abruptes; on y remarque le massif des Ghomara, ainsi qu'une petite anse dite des Peupliers. La côte est peuplée et les terres bien cultivées. Le rivage court ensuite vers le N.-O., présentant plusieurs petites plages de sable coupées par des pointes garnies de roches, dites la pointe et l'anse d'Oustrak, sur le territoire des Beni-Saïd. On rencontre ensuite la rivière Omara, qui est considérable, et la pointe du même nom appelée par les indigènes ras Kaa-As'ras. Dans l'intérieur, les terres sont très hautes et couvertes de verdure. A 4 milles, elles atteignent déjà un millier de mètres pour rejoindre bientôt les sommets élevés de la chaîne des Beni-Hasan (V. § *Relief du sol*), dont le point culminant est le

mont Anna des cartes marines (2,201 m.). De la pointe Omara au cap Mazari ou Tétouan des cartes marines, on compte environ 9 milles. On rencontre des falaises à pic et deux petites anses. Ce cap termine à l'E. la plage de sable qui s'étend au S. de la rivière de Tétouan et qui limite la plaine du même nom jusqu'au cap Negro, où se dressent les sommets de la chaîne de l'Andjéra. Ce cap est appelé par les indigènes ras El-Tarf; c'est l'*Aquilam Majorem* des anciens; il est à 13 milles au S. de Ceuta, dont il est séparé par une alternance de plages de sable et de pointes de rochers. L'extrémité de la petite presqu'île de Ceuta est appelée Almina par les Espagnols; toute la côte de l'Almina, sauf devant la ville, est formée de falaises souvent à pic. Quant à la baie de *Ceuta* (V. ce mot), elle se trouve sur la face septentrionale, et au fond se trouve la ville.

La côte méridionale du détroit de Gibraltar. La baie de Ceuta commence la rive S. du détroit de Gibraltar, qui est en général très découpée et rocheuse. Elle débute à la petite pointe Bermeja et se continue sans modifications jusqu'à la pointe Blanca (le *Promontorium Album* des anciens). La côte est formée par des collines peu élevées; elle présente des plages de sable interrompues par des falaises ou par des pointes de rocher; on y voit la petite baie de Benzus des cartes marines, la mersa Belyounesh des géographes arabes du moyen âge, l'*Exilissa* des anciens. On y rencontre un bon mouillage. Au fond de la baie, les terres s'élèvent rapidement, formant une série de terrasses superposées. Le mont aux Singes des cartes marines couronne cet ensemble et s'élève à 859 m. C'est peu après la pointe Leona, au pied même de cette montagne, que se trouve l'île de Peregil, la Djezira-Taoura des indigènes; elle est située à mi-distance entre les pointes Almanza et Leona et semble du large se confondre avec les terres. Elle est toute de roche, couverte de broussailles et bordée au N. de hautes falaises; elle n'est séparée du continent que par un étroit passage; sur ses rives existent quatre petites anses. L'île renferme une grotte dans laquelle deux cents personnes pourraient s'abriter. On y trouve aussi une petite source. En continuant la rive du détroit, on rencontre la baie d'Almanza où s'étend une petite plage de sable, puis c'est l'anse d'Erremel avec un ruisseau du même nom. Une série de petites plages de même nature se succèdent ensuite, telle celle qui se voit un peu au S. de la pointe d'Alkasar et où se dressent les ruines d'Alkasar es-Serir; une petite rivière du même nom y débouche. La côte se continue, déchiquetée jusqu'à la plage dite Cala Grande des cartes marines. Cette dernière est située à 1 mille trois quarts au S.-E. d'une pointe dite Al-Boassa des cartes marines et de 2 à 3 milles environ de la pointe Malabata qui forme l'extrémité orientale de la baie

de Tanger. Jusque-là le rivage est formé de hautes falaises entrecoupées de petites anses parmi lesquelles on doit citer celle de Kankouch. La baie de *Tanger* (V. ce mot) a peu de profondeur; elle offre néanmoins une belle plage de sable; la côte orientale est formée par des terres élevées. Dans le milieu à peu près de son axe débouche une rivière, l'ouad El-Hack, et dans l'O., adossée à un plateau rocheux, est construite la ville de Tanger. Dans l'O. et au delà, la côte est constituée par une haute falaise à pente très rapide. On y rencontre l'embouchure d'une petite rivière, l'ouad El-lehoud, à la pointe dite Judios des cartes marines. Ensuite et jusqu'au cap Spartel, ce ne sont que de hautes falaises à pic au pied desquelles et à l'extrémité O. du continent africain s'élève le phare en arrière d'un récif nommé les Aiguilles sur les cartes marines. Le cap Spartel, le *Promontorium Ampelustum* des anciens, le djebel Ichebertal des géographes arabes du moyen âge, se termine par un massif rocheux de forme conique. Le phare est bâti sur une pointe située à un demi-mille dans le N.-E.; c'est le seul établissement de ce genre existant en terre marocaine; il a été construit en 1864 par un ingénieur français et est entretenu par une commission internationale. Non loin de cet emplacement se dresse le sémaphore du Lloyd anglais.

La côte atlantique. Au S. du cap, les terres s'abaissent rapidement et donnent naissance à une série de plages de sable qui bordent l'anse de Jérémie des cartes marines. On rencontre dans une pointe rocheuse des cavernes et des carrières célèbres que l'on a cru pouvoir assimiler à la grotte d'Hercule. En général, du cap Spartel à la ville de *Larache* (V. ce mot), la côte est d'une médiocre élévation; parfois elle est même tout à fait plate. Dans l'intérieur on perçoit les montagnes des Beni-Messaour et des Beni-Der avec le mont Haven des cartes marines, et le djebel Habbib. A 19 milles au S. du cap Spartel se trouve la petite ville d'Asilah (Arzila), au S. de laquelle la côte se relève, se prolongeant ainsi jusqu'à Larache. Entre ces deux villes, on remarque une falaise blanche dite Hafat el-Beida. Au S. de Larache, la côte est d'abord formée de falaises dont la hauteur est d'environ 100 m., puis elle présente une série de petites collines de sable; elle devient enfin de plus en plus basse et ne commence à se relever qu'aux environs du lac de Maulay-bou-Selham qui communique avec la mer non loin de l'emplacement de l'antique *Mulatacha*. La côte continue ensuite de présenter un aspect uniforme. A 60 milles au S. de Larache se trouve l'embouchure du fleuve Sebou et, sur sa rive gauche, la petite ville à demi ruinée de *Mehediyah* (V. ce mot). La côte est ensuite surmontée de petits mamelons coniques qui cessent à environ 8 milles au N. de la ville de *Salé* (V. ce mot);

puis ce sont des falaises. A Salé même s'étend une plage en face de la ville; de l'autre côté du fleuve Bou-Regrag s'élève *Rabat* (V. ce mot). En quittant la ville de Rabat, la côte ne présente plus jusqu'à la petite ville d'Azemmour le même aspect que celle qui précède; elle est formée tantôt par du sable, tantôt par des roches. A 8 milles au S. de l'embouchure du Bou-Regrag, on voit deux plans de collines arides et superposées qui courent parallèlement à la plage sans interruption; les collines se terminent à l'ouád Oum-Errebja, sur la rive gauche duquel s'élève Azemmour. Au delà, la côte ne présente plus que des monticules très faibles d'environ 50 m. qui continuent de s'abaisser lentement jusqu'au cap Cantin. A un éperon rocheux qui est à 34 milles environ au S. de Rabat, et que les cartes marines nomment cap Fedalah, se voit une petite anse ouverte, et qui peut servir de mouillage par beau temps. Près de là existent les ruines d'un ancien établissement espagnol, et à 12 milles au S. s'ouvre la baie sablonneuse et rocheuse de Casablanca, le Dar el-Beïda des indigènes, l'ancienne Anfa. Le mouillage de Casablanca est mauvais et dangereux, surtout en hiver, car il est entièrement exposé aux vents du large qui rendent la mer excessivement grosse, mais telle est la rareté des points d'atterrissage sur cette côte qu'il est néanmoins un des plus fréquentés du Maroc. En quittant Casablanca, la côte court 35 milles en ligne droite jusqu'à la pointe Azemmour. Sur un espace de 2 milles, elle présente à son pied des brisants qui en sont peu éloignés; le reste est une belle plage de sable. A la pointe d'Azemmour, la côte tourne brusquement vers l'embouchure de l'ouád Oum-Errebja; un banc de sable presque à sec lors des basses mers rend l'entrée de cette rivière à peu près impraticable; à l'intérieur elle est profonde et rapide. Au S. de cette embouchure, la côte se creuse assez profondément pour former une vaste baie se terminant au cap Mazagan qui est une pointe basse de roche, et qui abrite un peu le mouillage de Mazagan des vents de l'O. Du cap Mazagan au cap Blanc des cartes marines, le djarf el-Sefar des indigènes, la côte conserve une médiocre élévation qui lui donne une suite de collines arides descendant en pente jusqu'au rivage; le rivage entre Mazagan et le cap Blanc est bordé jusqu'à 2 milles au large de roches qui le prolongent, tandis que la côte est dominée par des falaises escarpées, bien que dans quelques endroits on remarque une plage de sable. Le cap Blanc a environ 52 m. de hauteur; au S., la côte se creuse et forme une petite baie assez profonde. A environ 6 milles dans le S., la côte à partir de la plage se relève graduellement et atteint dans l'intérieur la hauteur de 137 m. qui semble être la plus élevée de cette côte. A 4 milles au N. du cap Cantin, le ras Kantin des indigènes et le fameux

Promotorium Solis des anciens, les collines élevées commencent à s'abaisser doucement. Le cap est situé par 32°33' lat. N. ; il a une alt. de 60 m. presque à pic. Du cap Cantin au cap Safi, la distance est de 12 milles ; la côte est formée par des falaises blanches bordées à leur pied par une étroite plage de sable. Au cap Safi, la côte tourne assez brusquement vers l'E. ; elle présente un enfoncement peu profond, entièrement ouvert aux vents du large et qui porte le nom de baie de Safi où s'élève la ville de *Safi* (V. ce mot), ou *Asfi* des indigènes, qui est le port le plus rapproché de la ville de Maroc ou *Merrakech* (V. ce mot). Au S. de la ville de Safi, les falaises reparaissent moins hautes que dans le N. ; cependant les terres s'élèvent de ce côté. A environ 20 milles au S. du cap Safi, on trouve l'embouchure de l'ouad Tensift, la rivière qui passe à Merrakech, et dont la barre est entièrement à sec à basse mer durant l'été. Le caractère général de la côte demeure le même dans cet intervalle ; elle est formée par de hautes dunes de sable qui se terminent par des falaises basses ou par des pointes en pente ; elles sont surmontées par d'autres collines ayant environ 200 m. d'élévation et couvertes de broussailles. La côte, qui est inculte et aride, laisse voir des traces de cultures aux approches du massif du djebel Hadid ou montagne de Fer qui a environ 20 milles d'étendue et une hauteur de 703 m. et n'est séparé du rivage que par de petites collines couvertes d'arganiers, de lentisques et de genêts. De cette partie de côte jusqu'à *Mogador* (V. ce mot), la plage de sable se continue, et c'est seulement à 2 milles au N. de cette ville qu'elle est garnie de rochers d'une médiocre élévation. La rade de Mogador est en partie fermée par l'île du même nom, qui est de nature madréporique, couverte de sable et de terre végétale à partir d'une certaine hauteur ; elle a 836 m. de longueur du N. au S. ; elle est bordée à l'O. d'une série de petits îlots rocheux, ou, pour parler plus exactement, de simples récifs. La rade et le port de Mogador, qui sont des meilleurs du Maroc, offrent néanmoins très peu de sûreté, et, de décembre à mars, avec les vents de S.-O., le mouillage est fort dangereux ; on y est fréquemment en perdition avec ces vents qui soulèvent une houle énorme. La côte, entre la ville et le cap Sim qui est situé à 8 milles au S., présente une longue file de dunes de sable d'un aspect uniforme, et le rivage atlantique du Maroc, déjà si peu accessible et si dangereux durant l'hiver, le devient encore davantage. Abrupte la plupart du temps, elle s'élève à pic ou forme des talus rapides. Au-dessus des falaises s'étend une plaine peu profonde, limitée par un premier rang de collines séparées par des ravins. Au-dessus de ces premières collines s'élèvent d'autres hauteurs, puis au delà, dans l'intérieur, le tout est dominé par des montagnes, dernier échelon de

l'Atlas méridional. Cependant au S. du cap Noun les hautes terres ne paraissent plus ; la côte s'abaisse et ne présente alors que des dunes de sable blanc jusqu'au cap Bojador, où l'on perçoit distinctement l'influence désertique. Le cap Sim est une pointe basse de sable qui descend en talus d'une hauteur de 152 m. et se termine par une chaîne de roches qui l'environnent et s'étendent à 1 mille au large. Dès que l'on a dépassé le cap Sim, la côte se creuse légèrement et demeure sablonneuse jusqu'à l'embouchure de l'ouâd Tidsi qui est à 7 milles du cap ; les falaises repa-raissent près de cette rivière. De l'ouâd Tidsi au cap Tefelneh, des falaises bordent en effet la côte ; elles s'élèvent dans l'intérieur, et à 7 ou 8 milles du rivage forment une chaîne haute de 700 à 800 m. Au-dessous on remarque une suite de collines s'élevant sur la rive gauche de la rivière Tidsi et qui vient se terminer au cap. Au S. du cap, on rencontre une baie peu profonde avec une petite plage de sable, puis la côte redevient abrupte jusqu'à la rivière dite asif-Ait-Amer, et elle offre le même caractère jusqu'au cap Guir ; les terres de l'intérieur entre les deux caps s'élèvent à 900 m. Le cap Guir ou ras Aferni est situé par 30°38' lat. N. ; à 29 milles au S. du cap Taflelh, il a 366 m. d'élévation ; il est l'extrémité de la grande chaîne de l'Atlas. Au S. du cap Guir, le rivage est formé par des falaises rocheuses ; à 5 milles du cap coule l'ouâd Tamrakht, et ensuite commence une série de plages à peine interrompues par quelques ramifications des montagnes voisines, et cela jusqu'à la petite ville d'Agadir, dont la baie offre un bon abri contre les vents du N.-E. et de l'E. ; au bas de la ville se trouve le village de Fonti. A partir d'Agadir, la plage, entremêlée de quelques dunes, s'étend jusqu'aux environs d'Aglou ; c'est à 5 milles 1/2 au S. d'Agadir que l'ouâd Sous se jette dans la mer. Entre l'ouâd Sous et l'ouâd Masa, la plage n'offre aucun point remarquable ; elle semble même déserte, les villages étant dans l'intérieur. Le cap d'Aglou fait, par 29°49' N. et 12°08'89" long. O. (Paris), une très légère saillie sur la direction de la côte ; il y existe un petit mouillage abrité par quelques rochers. Au S. de ce cap on observe un changement bien tranché dans l'aspect de la côte, car bien que, comme au N., la mer déferle sur la plage, cependant au S. du cap les rochers gris de la côte sont surmontés par des collines vertes qui, en approchant de la mer, forment des falaises de grès de 30 m. d'élévation environ. A une grande distance dans l'intérieur, une chaîne haute de 610 m. commence à se diriger vers la côte en se divisant, et le pays environnant, cultivé, est très peuplé. A 12 milles au S.-O. d'Aglou, le caractère du pays change de nouveau ; les collines reprennent un aspect abrupt et aride, formant différentes chaînes qui augmentent graduellement de hau-

teur jusqu'à ce qu'elles rejoignent celles des montagnes de l'intérieur élevées de 1,200 m. Plus au S.-O. encore, ces montagnes arides et la plage de sable sont remplacées par des falaises d'un rouge sombre, formant de petites baies et des criques dans lesquelles les indigènes abritent leurs bateaux. Les plus importants de ces endroits sont, en allant du N. au S., la plage de Sidi-bou-Nouar, à 5 milles 1/2 au S. du cap d'Aglou; l'anse rocheuse de Sidi-bou-Saïd, à 9 milles plus loin; Garizim, à l'entrée d'une petite rivière, à 20 milles au S. d'Aglou; enfin deux petites plages situées un peu au N. de l'embouchure de l'ouâd Gueder des cartes marines qui se jette au fond d'une petite baie comprise entre deux pointes de roches escarpées. Cette petite anse a une eau profonde, mais elle n'offre aucun abri aux navires, bien que par beau temps on puisse y débarquer. Au S. de cette rivière les falaises continuent; elles sont coupées par plusieurs ravins. La côte présente à son sommet une ligne très unie; aussi l'a-t-on nommée Table du cap Noun. On y rencontre quelques petites plages de sable parmi lesquelles celle d'Inni, qui se trouve au pied des falaises. Le cap Noun, appelé par les indigènes ras Ouôrzek, est situé par 28° 45' lat. N.; c'est une falaise de 52 m. d'élévation, de couleur grise et peu perceptible du large. A 2 milles au S. du cap, il y a une plage parsemée de rochers qui formaient autrefois un môle et que les naturels nomment Souk-En-neçara ou Marché des chrétiens. A 5 milles au S. du cap Noun se voit l'embouchure de l'ouâd Assaka qui arrose tout le pays. C'est au S. de ce cours d'eau que commence le pays de Tekna qui se continue jusqu'à la Sagulat el-Hamra. A partir de l'ouâd Assaka, la côte durant 10 milles est en général élevée et escarpée; on y rencontre quelques minces cours d'eau, dont quelques-uns sont saumâtres, puis une plage basse qui a 5 ou 6 milles de longueur et qui est désignée dans le pays sous le nom d'El-Boudha. La côte est escarpée et bordée de collines et de dunes jusqu'à l'embouchure de l'ouâd Draa. En approchant de ce fleuve, la côte est dominée par un long plateau de sable en forme de table et élevé de 250 m. environ. A l'ouâd Draa commence une grande plaine sablonneuse qui s'élève d'une quinzaine de mètres au-dessus du niveau de la mer; on rencontre une série de petites coupures et de plages sans importance, puis, au S. d'un petit cap, une longue plage semée de débris de naufrages; enfin par 28° 4' de lat. N. est un bras de mer qui pénètre perpendiculairement à la côte jusqu'à une distance de 1,200 m. Là il décrit un coude brusque à l'O. et court parallèlement à la plage pendant 5,000 m.; sa largeur atteint 1,000 m.; à son extrémité occidentale, il s'élargit considérablement et prend une forme circulaire dont la circonférence est de plus de 600 m. Au fond de cette baie que les cartes marines désignent du nom

d'Argila ou Porto Cansado et aux environs, la plage ne présente que du sable avec quelques rochers et de maigres arbustes. A l'O. de Porto Cansado, on traverse de grands espaces sablonneux, dunes nombreuses qui se terminent à la mer par des falaises de 27 à 30 m. de hauteur, puis viennent de hauts plateaux jusqu'à la plage de Tarfaya qui est à 29 milles au S. Il n'y a pas de plage, et la mer bat directement le pied des falaises; entre ces deux points il y a quelques salines qui produisent un excellent sel, et, dans l'intérieur, un désert plat et sablonneux présentant de légères ondulations et qui s'étend à perte de vue. A très peu de distance de la plage de Tarfaya se voient quelques îlots ou rochers dont le plus grand a environ 220 m. de longueur. Le cap Juby ou Bouibicha est par 27° 58' lat. N. C'est une pointe très basse se terminant par un mamelon couvert de broussailles; à son extrémité il existe des récifs. A partir du cap Juby, la côte tourne brusquement au S.-S.-O., formant plusieurs petites baies, aux pointes desquelles il y a quelques roches détachées ou des brisants. Cependant la plage est généralement formée par du sable à l'exception du cap Juby et de trois pointes où existent des falaises. A 16 milles au S., on trouve Tafaraout avec quelques rochers au milieu d'une plage, et plus loin débouche la petite rivière dite Saguât el-Hamra ou la Rigole rouge qui limite au S. le territoire de Tekna et que l'on peut considérer comme formant dans cette direction la frontière de l'empire chérifien.

RÉSUMÉ ET NAVIGATION. — La côte septentrionale du Maroc est orientée sensiblement E.-O. Le développement en est de 215 milles; considérée dans son ensemble, elle est formée par de hautes montagnes dont les pentes s'étendent souvent jusqu'au bord de la mer. Dans toute cette étendue, un bâtiment ne rencontre aucune baie profonde, si ce n'est celle d'Alhucemas qui, ainsi que tout le littoral, est exposée directement aux vents du N., redoutables pendant l'hiver; mais la côte est saine et l'on pourrait sans crainte s'en approcher à petite distance, si ce n'était l'hostilité des habitants. La rive méridionale du détroit de Gibraltar, formée par l'extrémité septentrionale du Maroc, a un développement d'environ 40 milles; elle conserve quelques-uns des caractères de celle du Rif, mais la navigation dans le détroit est pour les bâtiments à voiles particulièrement incertaine et difficile en raison des vents très variables et des courants violents qu'ils y rencontrent. Quant à la côte occidentale, en général basse et sablonneuse, elle est presque droite et si saine qu'on peut en approcher partout à 1 mille et demi ou 2 milles; sur toute son étendue elle est généralement aride; on voit çà et là quelques falaises, mais plus souvent des dunes de sable basses avec quelques rochers.

Toute la côte atlantique du Maroc offre peu d'abri, car elle est partout très exposée et battue par les vents et la mer du large; aussi les vents d'O. la rendent-ils on ne peut plus dangereuse, non seulement en hiver, mais encore dans la belle saison à cause du brisant qui la garnit et commence sur les parties sablonneuses à un quart de mille au large par les fonds de 6 ou 10 m.; la mer y devient aisément très grosse. Du cap Spartel à l'embouchure de la Saguïat el-Hamra, le développement des côtes est d'environ 1,140 milles.

Relief du sol. — Le système montagneux du Maroc est double. C'est d'abord la grande et haute chaîne de l'Atlas qui, partant du cap Guir, traverse le Maroc obliquement dans sa plus grande largeur et atteint l'Algérie, où, s'abaissant de plus en plus, elle donne naissance à la région des Hauts-Plateaux. Cette ligne de faite elle-même possède une série d'autres chaînes parallèles tant au N. qu'au S. de son axe. Nous les examinerons plus loin avec tout le détail qu'elles comportent. Le second système est constitué par le massif du Rif, près des environs de Tanger, de l'Andjera, et se continue aussi vers l'extrême O. de l'Algérie où il forme les montagnes des environs de Nemours. Ces deux systèmes montagneux sont séparés très nettement par ce que l'on peut appeler la trouée de Fez qui, unissant les royaumes de Fez et Tlemcen, s'étend de la qasba de Messoun jusqu'au rivage de l'océan en formant la vallée de l'ouâd Innaouen, la plaine de Fez et de Mequinez et la région des Zemmour jusqu'à la ville de Rabat.

Ptolémée ne nomme que trois montagnes principales dans la Tingitane : le $\Delta\iota\omicron\upsilon\pi$, par $8^{\circ}30'$ de long., 3° de lat.; le $\Phi\omicron\upsilon\kappa\alpha$, par 10° et $20^{\circ}30'$, et l'extrémité occidentale du $\Delta\omicron\upsilon\pi\delta\alpha$ ou $\Delta\omicron\upsilon\pi\delta\omicron\varsigma$, par 15° et $29^{\circ}30'$. Tissot ne met pas en doute que le Diur ou Diour ne soit le double massif du Tséfat et du Zerhoun, au N. et entre Mequinez et Fez; le Phocra, qui s'étendait jusqu'au promontoire Rusadir, et sous lequel étaient situés Herpis et Molochath, se retrouve dans la chaîne qui domine la rive gauche de la Molouia, l'antique Μολογιά , et s'étend effectivement de l'Atlas jusqu'au cap des Trois-Fourches. Le Diour paraît correspondre à la portion de l'Atlas où la Molouia prend sa source, à laquelle se rattache la chaîne du littoral de la Maurétanie Césarienne.

Les connaissances du géographe ancien s'appliquent assez bien au système orographique que nous attribuons de nos jours au Maroc septentrional. D'une part, et à l'O., l'ouâd Sebou, le *Sabur amnis* de Pline, qui se déverse dans l'Atlantique, d'autre part et à l'E., la Molouia, tributaire de la Méditerranée, circonscrivent, par leurs vallées respectives et par celles de leurs affluents, une contrée de forme

quadrangulaire, dont les lignes de crêtes ne sont pas orientées dans le même sens que le Grand Atlas. Un passage, dont l'alt. est d'environ 960 m., Bab-Tamalou, dans la région de Mequinez, sépare les deux régions sur la route de Tlemcen à Fèz où la cime majestueuse du djebel R'ata semble marquer dans le N. le dernier chaînon de l'Atlas. Dans la contrée du N., le relief principal de terre se rapproche de littoral méditerranéen : c'est là que se dressent les pics les plus élevés, dirigeant, par les saillies de leurs crêtes, la navigation côtière. L'ensemble de ce système, où domineraient, suivant Lenz, les formations anciennes, s'abaisse vers le rivage, de manière à présenter un versant montagneux qui se développe en un vaste hémicycle du ras Oûrzek ou cap des Trois-Fourches à la pointe de Ceuta. D'après ce que l'on aperçoit de la mer, et ce que confirme Ibn-Khaldoun, la constitution orographique du Rif offrirait un certain nombre de chaînes, courant parallèlement entre elles et au rivage. On peut y voir le pendant en Afrique des chaînes espagnoles de la Contraviesa, des Alpujarras, et de la sierra Nevada. La direction et la longueur des cours d'eau, qui débouchent là dans la Méditerranée, indiquent que ces chaînes doivent être interrompues sur plusieurs points et comme divisées chacune en différents massifs allongés.

Le nœud central paraît se trouver entre les Sanhadja et les Metalsa, de l'O. à l'E., et à mi-chemin de Taza à Nokour, à environ 80 ou 90 kil. de la mer. L'existence d'un massif considérable nous est en effet confirmée par El-Bekri, qui nous le décrit sous le nom de djebel Gouïn des Beni-Gouïn, montagne située sur le territoire des Guezen-naïa, et où prennent naissance les trois cours d'eau les plus importants du Rif, l'Ouergha, le Ghis et le Nokour, mais nous en ignorons l'altitude. Cette indication, venant toutefois d'El-Bekri, a d'autant plus de valeur que l'écrivain arabe, dans la Cordoue musulmane où il rédigea son ouvrage, avait accès à des documents de première source (les rapports des agents du khalife en Afrique), et il pouvait interroger les fonctionnaires de toutes les parties du Maroc qui affluaient à la cour.

La chaîne côtière, qui commence sur le détroit au djebel des Beni-Saïd, à côté de Tétouan et dont quelques points seulement ont été relevés de mer, jusqu'à un maximum de distance de 23 kil. de la côte, est la seule pour laquelle on possède des mesures d'altitude. De ce qui est acquis, il résulterait que, culminant par 2,201 m. dans le djebel Beni-Hasan (le mont Anna des cartes), à 23 ou 26 kil. de Tétouan, elle atteint chez les Ghomara 1,800 et 1,850 m., chez les Mettious el-Bahr 1,410 et 1,787 m., chez les Beni-Oulichek de 1,437 à 1,620 m. M. Vincendon-Dumoulin, dans son tracé hydrographique de la côte,

n'a pas signalé de neige sur ces sommets en août, septembre et octobre, mais on en a vu, en juin, sur les pics des Mettioua el-Bahr et chez les Ghomara.

Les parties montagneuses du Rif sont d'ailleurs réputées pour leur climat très froid, comme aussi pour les forêts qu'elles renferment. Quant à l'angle projeté par le Maroc, en face de l'Espagne, entre l'Atlantique et la Méditerranée, ce n'est qu'un prolongement du système du Rif, et il en présente les mêmes caractères au point de vue orographique. Comme le massif du Rif, le massif de l'Andjera et celui d'El-Haouz qui le relie se composent d'un certain nombre de chaînes parallèles aux deux mers et perpendiculaires au détroit. C'est ainsi que la sierra d'El-Haouz, la plus orientale et aussi la plus élevée, continue les montagnes des Ghomara et des Beni-Aouzmer où se rencontrent les points culminants. La chaîne la plus occidentale et la plus basse qui se termine à la pointe Malabata se rattache directement par le djebel Sidi-Mghait et l'Imma-Mghait au massif des Beni-Messaouar, de même que la chaîne intermédiaire dont le djebel Beni-Maadan forme le principal sommet correspond à celui des Beni-Der. Ces diverses séries de hauteurs se réunissent à Aïn ech-Chems, au centre du triangle circonscrit par le détroit, la Méditerranée et la route de Tanger à Tétouan, pour se séparer de nouveau et former les nombreux chaînons perpendiculaires au détroit qui déterminent les principales saillies du littoral. M. de Foucauld divise l'Atlas marocain proprement dit en trois chaînes parallèles dont l'orientation approximative serait de l'O.-S.-O. à l'E.-N.-E. qu'il appelle Grand Atlas, Moyen Atlas et Petit Atlas.

Grand Atlas. Des trois chaînes, c'est de beaucoup la plus connue; sur une partie de son parcours elle est désignée par les indigènes sous le nom d'Adrar n'Deren, visible de Merrakech; visitée par quelques voyageurs, explorée dans sa partie occidentale par M.M. Hooker et Ball, franchie au N. de Taroudant par le Dr O. Lenz, abordée puis traversée par le plateau inexploré de Mtouga et par le djebel Amsri par M. de La Martinière, auprès des sources du Ziz par Callié et par Rohlf, elle a été passée à trois points différents par M. de Foucauld. C'est une longue chaîne ininterrompue, mais percée d'un grand nombre de cols (col de Bibaouan, Tizi n'Ouichdan, Tizi n'Tamejjout, etc.), débouchant dans la vallée du Sous; Tizi n'Tamanat, Tizi n'Tichka, Tizi n'Telouet, Tizi n'Amzoug, Tizi n'Tarkedit, Tizi Ait-Imi, Tizi ou-Réjimet, etc., débouchant dans la vallée du Draa; Tizi n'Telremt débouchant dans la vallée du Ziz; Tizi n'Tanslemt débouchant dans la vallée du Guir. Les principales alt. observées sont: 1,530 m. (col de Bibaouan, près du Dchar d'Iferd, M. de La Martinière), 3,350 m. (mont Taza, M. Hooker), 3,475 m. (mont Milt-

sin, Washington), 3,500 m. (col de Tagherot, M. Hooker), 3,800 m. (pic d'Ifiguig, chez les Aït-Mourzouk, M. de La Martinière), 2,634 m. (col de Telouet, chez les Glaoua, M. de Foucauld), 2,182 m. (col de Telremt, près de Ksabi ech-Cheurf, M. de Foucauld). A juger d'après la persistance des neiges, la partie la plus élevée de la chaîne serait celle qui est située au N. du Dadès, du Todra, du R'eris, du pays de Ziz, et dans ce groupe le massif du djebel El-Aïachi domine de beaucoup les autres sommets. La neige commence sur la chaîne vers l'O., à l'E. du col de Bibaouan; elle y finit vers l'E. aux derniers pics du djebel El-Aïachi. Après ce massif, il n'y a plus de traces. De Bibaouan à l'océan, le Grand Atlas s'abaisse rapidement par la région des Ida ou Tanane. Après le djebel El-Aïachi dans l'E., il décroît d'une façon continue et finit par expirer dans la région des hauts plateaux marocains voisins de l'Oranie et désignée par les indigènes sous le nom de Dahra. La crête du Grand Atlas paraît être une arête et non un plateau (M. de Foucauld), mais elle ne présente l'aspect d'une ligne uniforme que vers ses extrémités orientale et occidentale; partout ailleurs elle se découpe en nombreuses dentelures. Le versant N. est en général boisé; le versant S. est nu, pure roche dans les bassins du Draa, du Ziz et du Guir, en partie boisé dans celui de l'ouâd Sous.

Moyen Atlas. Cette chaîne est de beaucoup la moins connue. Du col de Telremt, M. de Foucauld en a entrevu une portion. C'était une longue crête uniforme, couverte de neige, se relevant en un point pour former un pic, le djebel Tsouqt, et finissant brusquement par une haute falaise, le djebel Oulâd-Âli; suivant M. de Foucauld, elle commencerait au N. de Demnat à la trouée de la Taggaout où ses dernières pentes viennent se confondre avec celles du Grand Atlas. C'est elle que traverse l'ouâd El-Abid dans le long kheneg qu'il se creuse; c'est elle qui borne au S. la plaine du Tadela et qui sépare sur toute leur longueur les bassins de l'Oum-Errebja et de l'ouâd El-Abid. M. de Foucauld l'a franchie au col d'Ouaouizert, sur la route de la qasba des Beni-Mellal par 1,529 m. d'alt., et ce voyageur en estimait les sommets à 1,900 m. Depuis Demnat, elle ne cesse de s'élever jusqu'au djebel Tsouqt qui paraît en être le point culminant, et M. de Foucauld pense qu'elle se continue jusqu'aux monts de Debdou qui ont 1,648 m., et la large trouée que s'est percée la Molouia à l'O. de ces monts ne serait qu'un kheneg; la chaîne irait alors expirer sur les hauts plateaux du Dahra. Le Moyen Atlas commencerait donc au N. de Demnat, atteindrait son point culminant au djebel Tsouqt et se continuerait jusqu'au Dahra où il viendrait expirer comme le Grand Atlas. Les deux versants sont boisés; cette chaîne a été franchie par René Caillé entre Ksabi ech-Cheurf et Guigou, par Rohifs entre

Tesfrouit (ouâd Sebou) et Outat Aït-Izdeg (2,085 m. au col), et au col de Ouauizert (1,529 m.) par M. de Foucauld.

Petit Atlas, appelé aussi *Anti-Atlas*. C'est le plus connu après le Grand; Rohlfis en a suivi longtemps le pied N.; le Dr O. Lenz l'a franchi au S. d'Igh (1,100 m.), et il a été un des principaux objets des recherches de M. de Foucauld qui en a longé le pied méridional de Tisint à Agga, le pied septentrional d'Agadir-Seghir aux Menabs et du Dadès au Gheghis, et l'a traversé en six points différents : aux cols d'Iberqagen, d'Azrar, de Haroua, d'Agui, de Tifermin, d'Iril n'Ottob, en observant les alt. de 1,912, 1,934, 2,059, 1,674, 1,872, 2,280 m. Le Petit Atlas est couronné presque partout d'un large plateau à ondulations légères, et, peu pierreux dans la partie orientale de la chaîne (celle qui est à l'E. du Draa et qui porte le nom de Sarro), l'est moins dans la partie centrale où le tapissent de longues étendues d'alfa; vers l'O., il se garnit d'une couche de bonne terre, se couvre de champs d'amandiers, de villages, et forme une des plus riches contrées du Maroc. Le versant S. du Petit Atlas est nu et rocheux; le versant N. l'est aussi dans les bassins du Draa et du Ziz, mais il est boisé dans celui du Sous au pied seulement vers l'E., en entier vers l'O. La crête a partout l'aspect d'une ligne horizontale; en quelques endroits, non loin du méridien de Taroudant, M. de Foucauld y a distingué quelques traces de neige, et M. de La Martinière l'a vue blanche de neige durant l'hiver 1890-91. Le Petit Atlas commence auprès de l'océan; M. de Foucauld pense qu'il se termine dans les hauts plateaux qui se trouvent à l'O. de l'ouâd Ziz et que les plateaux se continuent au delà de ce fleuve et se prolongent jusqu'en Algérie.

Telles sont les trois chaînes qui forment la portion fondamentale de l'Atlas marocain; après elles on peut en citer deux autres secondaires; les directions en sont parallèles à celles des premières; elles sont situées : l'une, le djebel Bani, au S. du Petit Atlas; l'autre, dont semblent faire partie le grand plateau d'Oulmess, de la région des Zaïane au S. du Nequinez, et les monts des Ghiyâsa au S. et bordant la route de Fez à Oudjda, au N. du Moyen Atlas. Le djebel Bani est, suivant M. de Foucauld, une étroite digue de roche nue, peu élevée, ayant dans sa partie centrale 924 m. d'alt.; il commence à l'océan au S. du cap Noun et se prolonge au delà de l'ouâd Draa qui le traverse au kheneg de Foun-Taqqat, au-dessous de Tamegrout. M. de Foucauld pense qu'il expire, comme le Petit Atlas, entre le Draa et le Ziz. Quant à la chaîne dont on peut voir des portions dans le plateau d'Oulmess et le djebel Ghiyâsa, elle semble avoir son origine dans les petites montagnes des Zaïre, à l'E. de la ville de Rabut; elle passerait à quelque distance au S. de Sefrou, serait traversée

par le fleuve Sebou à un kheneg et atteindrait la Molouia par les monts des Ghiyâtsa; ce fleuve s'y frayerait un large passage au N. de la plaine de Tafrata et elle se prolongerait ensuite sans interruption jusqu'à l'Oranie par les monts Mergeshoum, Beni-tou-Zeggou, Zekbara, Beni-Snouss. Cette chaîne a été franchie par Caillé sur le territoire des Aït-loussi, par Rohlfis sur celui des Beni-Megouiled, par M. de Foucauld sur celui des Zaïan. Les alt. observées ont été 1,290 m. à Oulmess (de Foucauld) et 1,517 m. au douar des Oulad-Sidi-Abdallah (Rohlfis). En résumé, ce large massif atlantique du Maroc est formé de cinq chaînes parallèles dont trois essentielles et deux secondaires. On a vu qu'il y a une arête principale, le Grand Atlas, dominant de beaucoup tout le reste; la plupart des fleuves du Maroc : Molouia, ouad El-Abid, Tensift, Sous, Draa, Ziz, Guir, y prennent leur source. Après lui vient le Moyen Atlas, le second en hauteur; deux fleuves sortent de son flanc : l'Oum-Errebia et le Sebou. La moins élevée des trois chaînes principales est le Petit Atlas; il ne donne naissance qu'à des rivières. Quant aux deux chaînes secondaires, seuls de petits cours d'eau en sortent.

Aperçu géologique et minéralogique. — On connaît très peu la géologie du Maroc pour ce qui est de l'Atlas; seules les observations de Ball durant le voyage de Hooker, ainsi que les recherches de von Fritsch et de Reise sont à remarquer. Lenz a établi que, vers le N., les couches les plus récentes sont les plus développées, tandis qu'au S. les formations les plus anciennes dominent; l'Atlas n'aurait donc pas une construction symétrique comme, en quelque sorte, les Alpes, par exemple, où les terrains récents se groupent autour d'un noyau central plus ancien. Une formation de grès rouge joue dans l'Atlas occidental un rôle très important, mais jusqu'ici on n'a pu déterminer exactement son époque; cette formation y forme d'énormes assises; puis on y a trouvé quantité de schistes anciens, des calcaires, des marbres, et le faite de la grande chaîne a paru constitué par des masses de porphyre : tel le djebel Tiza, gravi par Hooker et Ball, qui s'est fait jour à travers des micaschistes, et telle la partie supérieure du pic d'Ifiguig observé par M. de La Martinière; mais on rencontre quantité de roches basaltiques et aussi des diorites dans le restant de la chaîne. Les terrains houillers paraissent avoir été révélés par la présence des schistes à fougères que l'on rencontre aux alentours et qu'a recueillis M. Balansa. Le géologue anglais Maw y a étudié, dans les vallées qui s'ouvrent sur l'Atlantique, des moraines latérales, médianes et terminales en tout semblables à celles des Alpes, tandis que l'on observe des collines entièrement composées de débris glaciaires qui se succèdent à la base des montagnes

en une large zone qu'interrompent de distance en distance les bouches des vallées. M. Maw estime que ces amas de débris auraient été déposés par d'immenses champs de glace qui recouvraient les arêtes montagneuses et qui, en se retirant, ont laissé entre la grande chaîne et les collines de déblais morainiques une dépression large, sorte de rimaye qui indique les modifications du climat de la contrée (Reclus). Dans le massif du Rif, à l'extrême N. du Maroc, on ne connaît guère mieux la géologie. Duveyrier a discerné la formation volcanique basaltique dans les montagnes des Gueladaya, et il a aussi remarqué des roches sédimentaires des terrains secondaires (oolithique, crétacé et néocomien) et tertiaire éocène aux environs de Tanger et de Tétouan. On sait, d'autre part, qu'il existe quelques traces des gisements de houille au N.-E. de cette dernière ville. M. Maw a constaté que la côte S. du détroit de Gibraltar présentait les preuves évidentes d'un soulèvement moderne; les observations de Duveyrier sur les sebha au S. de Mellila tendent vers la même conclusion pour le bassin dont il s'agit. Léon l'Africain nous a laissé la mention d'un volcan alors en activité dans la région du Rif, mais dont rien n'a pu à notre époque faire retrouver l'emplacement.

En ce qui a trait aux minéraux utiles, le Maroc est certes un des pays les moins connus du monde. On y parle de la présence de l'or dans le Sous, mais le gouvernement chérifien, jaloux des richesses et redoutant les entreprises étrangères, en interdit la recherche et à plus forte raison l'exploitation; des galeries argentifères existent en maints endroits; dans le massif de l'Atlas, entre Merrakech et Taroudant, on a rencontré du cinabre; le cuivre est assez commun dans le Sous, dans l'Anti-Atlas où il paraît exister à l'état natif et donne naissance à une industrie locale; le fer est répandu au Maroc. On rencontre une pyrite arsenicale assez riche dans la région d'Ouazzan, au djebel Sarsar; le sel gemme est commun au N. de Fez, de même la terre à foulon, et enfin on a trouvé des sources de pétrole aux environs d'El-Ksar el-Kebir et au djebel Zerhoun, tandis que le massif des Beni Snassen, en face de la frontière algérienne, est riche en minéral de zinc.

Hydrographie. — Nulle partie de la Berbérie n'est aussi abondamment arrosée que le Maroc. La hauteur du système montagneux que nous venons d'étudier assure aux différents fleuves du Maghreb el-Acsa un débit d'eau considérable, tandis que, ainsi que nous le verrons plus loin, le régime des pluies y entretient une humidité relativement considérable, ce qui achève de donner un caractère très spécial à cette partie de l'Afrique du Nord que l'on a parfois appelée, et non sans raison, la *Normandie africaine*. L'hydrographie du Maroc peut se

diviser en : 1° bassin de la mer Méditerranée comprenant tous les cours d'eau depuis la frontière oranaise jusqu'à la ville de Ceuta ; 2° bassin du détroit de Gibraltar avec les cours d'eau qui débouchent sur la rive méridionale du détroit ; 3° bassin de l'océan Atlantique, tous les fleuves et rivières aboutissant à la côte marocaine depuis le cap Spartel au N. jusques et y compris la Saguiat el-Hamra au S. ; 4° bassin du Sahara comprenant les fleuves ou cours d'eau tels que l'ouâd Ziz et l'ouâd Guir qui vont se perdre dans les sables du désert.

Bassin de la Méditerranée. Nous citerons les principaux cours d'eau avec leurs affluents, en commençant par la région frontière à l'O. de l'ouâd Kiss ou Adjeroud. Le pays marocain, limitrophe du dép. d'Oran et situé à l'E. de la Molouia et au S. du massif des Beni-Snassen, ne contient qu'un cours d'eau un peu important et qui porte ses eaux à la rivière algérienne la Tafna ; c'est l'ouâd Bou-Naïm qui coule à peu de distance de la ville d'Oudja et qui, après s'être grossi de l'ouâd Isly, va rejoindre près de la frontière l'ouâd Mouilah, affluent de la Tafna. À environ 8 milles et demi à l'O. de la frontière actuelle, sur une plage sablonneuse, débouche la Molouia (différentes orthographes : Mlouia, Molouya, Moulouia), le plus long fleuve du bassin méditerranéen de la Berbérie tout entière (environ 420 kil.) ; il prend sa source dans la plaine désertique appelée Khela-Molouia, sur le territoire des Beni-Meguilid, au pied du massif du djebel El-Aiachi, dont les neiges éternelles alimentent ses eaux. La Molouia reçoit un grand nombre d'affluents, dont on peut citer les suivants dans l'ordre où on les rencontre en descendant le fleuve : ouâd Outat Aït-Izdeg, sur la rive droite, aux confins des Beni-Meguilid et des Aït ou-Afella ; ouâd Ouizert, sur la rive droite, entre Megdoul et El-Bridja ; ouâd Souf ech-Cherg (r. g.), ouâd Tiddarin (r. dr.), ouâd Tiouant (r. g.), ouâd Medfa-Keddou (r. droite), ouâd Chegg el-Ard, sur la rive gauche, au point dit Outad Oulâd el-Hadj ; ouâd Beni-Riis, sur sa rive droite ; ouâd Melillo, sur la rive gauche, à Gersif ; ouâd Mesoun, sur la rive gauche ; ouâd Za, sur sa rive droite, et ouâd Qeeb, sur sa rive droite. La vallée de la Molouia est, en général, très large ; elle a été en grande partie explorée par M. de Foucauld, mais nous ne savons point ce qu'elle est dans sa partie haute. Chez les Beni-Meguilid, à partir du territoire des Aït-Izdeg, elle a une largeur uniforme d'environ 16 kil. ; c'est alors une vaste plaine unie au milieu, en pente légère sur les deux bords, bornée à gauche par le pied du Moyen Atlas, à droite par le Grand Atlas. C'est à Misour qu'elle atteint sa plus grande largeur, environ 32 kil. ; c'est alors une plaine, unie et nue, appelée du nom du fleuve. Elle est bornée à gauche par le Moyen Atlas, haute muraille sombre, aux crêtes neigeuses, à droite par le Rekkam,

suite de pentes douces qui, par une succession de plateaux très bas, aboutissent au Dahra. De Misour à Outat Oulâd-Hamid, la vallée va en se rétrécissant jusqu'à un défilé ou kheueg, sorte de trouée à travers le Moyen Atlas, où la montagne commence à prendre le nom de la ville voisine de Debdou. A cet étranglement succède une plaine, sur la rive droite; c'est le vaste désert de Tafrata, se prolongeant jusqu'au pays de Za; sur la rive gauche, c'est la vallée de l'ouâd Melillo, qui coule entre le Moyen Atlas et la chaîne des Ghiyâtsa, et se jette dans la Molouia à Gersif. Cette plaine est suivie d'une autre qui est séparée de la première par une ligne de coteaux très bas que ce fleuve perce vers les confins des Houara et des Ahlâf, entrant alors dans la nouvelle plaine qui porte à droite le nom d'Angad, à gauche ceux de Jell d'abord, de Gâret ensuite; rien, pendant que le fleuve parcourt ces plaines, ne détermine les limites de sa vallée. Au delà du territoire des Beni-Oukil, le fleuve rentre en montagne, et sa vallée, jusqu'à la mer, demeure resserrée entre les flancs d'une haute chaîne au milieu de laquelle il s'est percé un passage; à droite, ce sont les monts des Beni-Snassen, à gauche le massif des Kebbana. Aucun pont n'existe sur la Molouia; aussi le passage même aux gués est souvent impraticable aux époques des grandes pluies ou de la fonte des neiges dans l'Atlas, bien que ce fleuve soit, en général, peu large en comparaison de son débit d'eau. De la montagne des Kebbana coulent, en outre, un grand nombre de petits cours d'eau, torrents ou ruisseaux plus ou moins intermittents qui, au S., viennent grossir de leurs eaux la masse de la Molouia et, au N., se déversent directement dans la Méditerranée. Aucun d'eux n'est important.

A l'O. du massif des Kebbana, le vaste bassin dont la sebkha d'Abou-Areg occupe le point le plus bas est sillonné par un assez long cours d'eau, l'ouâd Selouane, qui collige toutes les eaux du Gâret septentrional. Quelques cours d'eau de moindre importance et venant du pays des Guelaâya se dirigent également vers la sebkha, mais tous viennent se perdre dans une petite plaine qui, de ce fait, a reçu le nom d'El-Feida et qui est située entre les montagnes de Tazouda au N. et celles d'Ouksan au S.-E.; les principaux cours d'eau qui y aboutissent sont l'ouâd Beni-Nsar et l'ouâd Zer'enran. En allant de l'E. à l'O., on rencontre ensuite sur cette partie du littoral et, se jetant directement dans la mer, la rivière de Mellâ, appelée par les indigènes ouâd Beni-Chiker et par les Espagnols rio de Oro; l'ouâd Ikhezacin, qui sert de limite entre deux fractions des Guelaâya, les Beni-Chiker et les Beni-bou-Gafer, l'ouâd Bou-Hanza, l'ouâd Kert, qui sert de limite entre le Rif et le Gâret; son volume d'eau est un peu inférieur à celui de la rivière algérienne la Tafna. Le système hydro-

graphique du Rif ou du moins de la région méditerranéenne de cette partie du Maroc est peu étendu, en raison du rapprochement des chaînes de montagnes de la côte et de leur direction parallèle au rivage; aucun des cours d'eau de ces territoires n'atteint une longueur un peu considérable. C'est ainsi que l'ouâd Kert n'a guère plus de 90 kil.; puis, il convient de citer l'ouâd Bou-Azzoun ou ouâd Frezar, l'ouâd El-Djeman, l'ouâd Nokour, l'ouâd Ghis, célèbre par l'ancienne ville de Nokour, située à leur confluent; l'ouâd Bou-Ferah qui se jette à Badis, en face du préside espagnol de Peñon de Veléz; l'ouâd Ourinega, l'ouâd Tersa, l'ouâd Tarera, l'ouâd Tiguisas, et enfin l'ouâd Sifellaou, qui prend sa source près de la ville de Chechaouen. Plus loin, en se rapprochant de la rivière de Tétouan, on rencontre l'ouâd Merabet, et enfin l'ouâd Tanisa, avant d'arriver à l'ouâd Martil qui passe au bas de Tétouan. Entre cette dernière rivière et la péninsule de Ceuta qui termine le rivage méditerranéen, on remarque l'ouâd Es-Smir, l'ouâd Mtamès, qui est l'ouâd Negro des cartes marines, l'ouâd Fnidack, et enfin l'ouâd Aïouat qui, à certaines époques, a formé comme la limite méridionale du territoire qui entoure le préside espagnol.

Bassin du détroit de Gibraltar. La disposition des montagnes qui bordent la rive méridionale du détroit de Gibraltar fait comprendre qu'aucun cours d'eau de quelque importance ne peut y exister; aussi de Ceuta à la pointe du cap Spartel ne citerons-nous que les rivières suivantes, dont plusieurs ne sont même que de simples torrents: l'ouâd Erremel, l'ouâd El-Yemm, à l'embouchure duquel se voient encore les ruines de l'ancienne petite place forte de Ksar es-Serir des Portugais; l'ouâd Iliân, dénommée rivière aux Hultres sur les cartes marines; l'ouâd El-Hack, qui débouche presque à l'extrémité orientale de la plage de Tanger, non loin des ruines byzantines dites Tandja el-Balia; l'ouâd El-Ichoud, qui termine à l'O. le plateau dit du Marchân, sur le versant oriental duquel est bâtie la ville de Tanger.

Bassin de l'océan Atlantique. 1^{re} Région au N. de l'Atlas. Le premier cours d'eau important que l'on rencontre au S. du cap Spartel est le Tahaddart, à environ 24 kil. Il se forme par la réunion de deux rivières, l'ouâd Mhrahah et l'ouâd El-Kharroub. Le Tahaddart, dont l'embouchure est, de nos jours, ensablée, servait jadis de port de refuge aux pirates du Maroc, qui de là allaient écumer le détroit de Gibraltar. Il n'a guère que 5 kil. de longueur; l'ouâd Mhrahah qui, dans son cours supérieur, porte le nom d'ouâd El-Kébir, descend des montagnes de l'ouâd-Ras, tandis que l'ouâd El-Kharroub vient des montagnes plus méridionales des Beni-Der. Leurs vallées sont fertiles dans leur partie supérieure; mais, non loin de leur confluent, ce ne sont que marais inondés durant l'hiver,

pendant les pluies et les hautes marées. Pendant l'été, cette région est fébrile. A peu de distance, au S. du Tahaddart, débouche l'ouad El-Alacha qui, près de la mer, porte le nom d'ouad El-Akouas, en raison des ruines désignées ainsi par les indigènes et qui rappellent l'emplacement de la ville de Nobroch du moyen âge arabe ; enfin l'ouad d'Asilah, qui arrive tout près de la ville d'Asilah et qui est connu dans le pays sous le nom d'ouad El-Halou. A égale distance de cette dernière ville et du petit port de Larache débouche, au pied et au N. des falaises blanches dites Hafat el-Ileida des cartes marines, l'ouad El-Sebt qui porte différents noms sur son parcours. A Larache se jette dans l'océan un des fleuves les plus importants du Maroc ou, pour parler plus exactement, du royaume de Fez, l'ouad El-Kouss, le *Loukkos* des anciens (V. ce mot), sur les bords duquel était l'antique comptoir phénicien de Lixus, plus tard colonie romaine sous l'empereur Claude, et qui, sous le nom arabe de Tchennich, fut détruite. L'ouad El-Kouss vient des montagnes des Beni-Hasan ; c'est une rivière dont le volume est toujours assez considérable ; ses affluents principaux sont à droite : l'ouad Ouarrour, l'ouad El-Mekhazen (célèbre par la bataille dite des Trois-Rois) et l'ouad Raisana.

Au S. de la ville de Larache, à environ 35 kil., s'ouvre, le long de la plage, le petit bassin de la merdja Ez-Zerga, sorte d'étang qui communique avec la mer et où se déversent les eaux de la rivière dite ouad Drader, et c'est directement au S. des collines qui limitent ce bassin que commence la grande et fertile plaine du Sebou où serpente majestueusement le Sebou, l'antique *Subus* des Romains, peut-être le plus grand cours d'eau de l'Afrique septentrionale après le Nil. Large de 300 m. (Tissot), le fleuve coule entre deux berges à pic, semblables à des falaises, ses eaux bourbeuses comme celles du Tibre et justifie par son aspect imposant cette épithète de *Magnificus* que l'ine lui donne. La ligne des petites collines qui forment le littoral donne passage, par une véritable coupure, à l'estuaire du fleuve au bas de la petite ville à demi ruinée de Mehediyah, l'ancienne *Thymiatéria*. Le Sebou subit jusqu'à une très grande distance l'influence de la marée et pouvait, avant que son embouchure fût ensablée, abriter des navires antiques dans ses vastes replis ; sa profondeur moyenne est encore d'environ 3 m. Comme la Molouia, le Sebou naît dans les cirques neigeux du Grand Atlas et probablement dans ce massif du djebel Aïachi, sur les territoires inexplorés des Beni-Meguiled, d'où sortent également la Molouia et l'Oum-Errebba. La longueur du cours du Sebou peut être très approximativement estimée à 430 kil. Toute la partie supérieure de son tracé est entièrement inconnue, celle qui traverse le territoire des Ait-Ioussi et d'une partie des

Beni-Ouaraïn; à vrai dire, ce n'est même qu'aux environs directs de la ville de Fez (il passe à 4 kil. de la ville [V. le plan de Fez, t. XVII, p. 392]) qu'on en connaît bien les affluents. Il reçoit à droite l'ouâd Innaouen, rivière importante qui arrose une partie du pays des Ghiyâtsa, sur la route de Fez à la frontière algérienne, et qui reçoit lui-même l'ouâd Elleben, célèbre par la bataille qui eut lieu sur ses bords en 1558 et où les troupes turques furent défaites par les Marocains. Presque en entrant dans l'immense plaine où serpente son cours inférieur, plaine d'une merveilleuse fertilité, le Sebou reçoit à droite le plus grand de ses affluents, la rivière Ouergha, véritable fleuve qui prend sa source dans le massif du djebel Gouin, dans le Rif méridional, avec un parcours d'environ 200 kil.; le Sebou reçoit encore à droite le Redat, et enfin, presque à son embouchure, un grand lac désigné par les indigènes du nom de Ras-Eddoura, déversoir des eaux du petit bassin de l'ouâd Meda, communique avec le fleuve. A gauche, le Sebou reçoit l'ouâd Guigou, dans le territoire des Aït-Ioussi, l'ouâd Sofrou, l'ouâd l'as, petite rivière qui doit sa célébrité à la ville de Fez (V. ce mot) qu'elle traverse et alimente; l'ouâd Redem, dont un des affluents, l'ouâd Bou-Fekran, passe à Mequinez, et un aussi, l'ouâd Faraoun, sort du djebel Zerhoun, de la célèbre zaouia de Maulay-Edris, non loin des ruines romaines de l'antique *Volubilis*. Il existe sur la rive gauche du Sebou un lac ou plutôt un grand marais assez analogue à la merdja de Ras-Eddoura, formé par les eaux de l'ouâd Beht comme le lac de la rive droite l'est par celles de l'ouâd Meda. Ce marais a reçu le nom de merdja des Beni-Hasan, du nom de la tribu qui en habite les bords; comme la merdja de Ras-Eddoura, la merdja des Beni-Hasan communique avec le Sebou. Quant à l'ouâd Beht, son cours est presque entièrement inconnu, car il coule sur des territoires insoumis et inexplorés; il passe au pied du plateau d'Oulmess, traverse la contrée des Zaïan et semble devoir prendre sa source dans les contreforts occidentaux du massif du djebel Aïachi.

A peu de distance au S. de l'embouchure du fleuve Sebou, à 36 kil. environ, se jette un autre grand fleuve, un des plus importants du Maroc, l'ouâd Bou-Regrag (le *Sala fluvius* de Pline), mais dont le tracé est, sans contredit, un des moins connus. Sur chacune des rives de son embouchure, en face l'une de l'autre, sont situées les deux villes de Rabat et de Salé, mais coulant, dès 45 kil. en amont, entièrement en pays insoumis et inexploré, on ne sait que peu du cours du Bou-Regrag. Il semble venir également du même massif d'où sort l'ouâd Beht, et dans sa partie supérieure il s'appellerait ouâd Ksiksou, puis ouâd Ifran. Son affluent le plus considérable est l'ouâd Grou qui se

jette à gauche et sort de la région des Zaïan, en arrosant ensuite la plaine où nomadisent les Beni-Zemmour. Entre l'ouâd Bou-Regrag et l'ouâd Oum-Errebia qui se jette à très peu de distance au N. de la petite ville de Mazagan, on ne rencontre que des cours d'eau très peu importants méritant plutôt l'appellation de ruisseaux ; ce sont : l'ouâd Cherrat, l'ouâd Enneffeh, l'ouâd Mellah, tous situés entre Rabat et Casablanca et gagnant chacun et directement la plage atlantique. L'Oum-Errebia (l'*Asana flumen* de Pline) est une grande rivière dont le volume d'eau est considérable ; Renou et Hooker la désignent même comme le cours d'eau le plus important du Maroc. Elle prend sa source sur le territoire des Beni-Meguild, toujours dans ce massif montagneux qui alimente tous les fleuves du Maghreb el-Acsa. De là elle traverse les tribus des Zaïan, des Ichqern, des Qetafa, des Aït-Rouba, des Beni-Amier, des Beni-Mouça, ces derniers habitant la région dite des Tadela, puis elle coule dans les plaines fertiles et fécondes des Chaouia et des Doukkala. L'ouâd Oum-Errebia reçoit un grand nombre d'affluents parmi lesquels on remarque, en descendant son cours, l'ouâd Derna, l'ouâd Dai, l'ouâd El-Abid, l'ouâd Teçaout qui se jettent sur sa rive gauche ; l'ouâd El-Abid égale en importance l'Oum-Errebia, et traverse une des régions les plus fermées et les plus complètement inexplorées du Maroc. De l'embouchure du Bou-Regrag à celle de l'ouâd Tensift, sur une étendue de côtes d'environ 190 kil., on ne rencontre aucun cours d'eau ; le Tensift se jette à environ 37 kil. au S. de la petite ville de Safi ; c'est une rivière assez importante qui prend sa source à peu de distance et au S. de la ville de Merrakech, dans les contreforts du Grand Atlas, vraisemblablement au djebel Tideli. Son cours n'est pas très étendu ; le Tensift coule immédiatement et constamment en plaine, mais il reçoit un grand nombre de ruisseaux provenant tous de l'Atlas et tous affluents de gauche, parmi lesquels on peut citer, en descendant le cours, l'ouâd El-Basja, l'ouâd Enneff, l'ouâd Touallol et l'ouâd Chichachoua. Entre le Tensift et la grande chaîne de l'Atlas, il n'existe guère de rivières importantes, car ce pays est peu arrosé, surtout la région du Ifaha, au S. de la ville de Mogador ; aux environs de cette dernière ville, on cite cependant l'ouâd Tidsi, puis, en s'éloignant vers le S., l'ouâd ou assif Ida ou Guelloul, et enfin l'assif Ait-Amer, qui longe presque directement le flanc septentrional de la grande chaîne. C'est le dernier cours d'eau au N. de l'Atlas.

2^e Région au S. de l'Atlas. A 12 kil. 1/2 au S. d'Agadir-Seghir, sur une plage sablonneuse et déserte, on rencontre l'embouchure de l'ouâd Sous, qui porte en son cours supérieur le nom de ouâd Tifnout, car il ne prend celui de Sous, le *Soubous* de Ptolémée, qu'à partir de son

confluent avec l'ouâd Zagmouzen, rivière presque aussi considérable que lui et qui se jette, sur sa rive gauche, au village de Tinmekkoul; il y a donc lieu de diviser l'étude du cours de cette rivière en trois parties: 1° l'ouâd Tifnout, avant sa jonction avec l'ouâd Zagmouzen, reçoit sur sa rive gauche un affluent très important, l'ouâd Aït-Tameldou; l'ouâd Tifnout s'appelle souvent, dans son cours inférieur, ouâd Iouzoun; il sort du flanc du Grand Atlas et reçoit un grand nombre d'affluents, parmi lesquels sur la rive droite on citera: l'ouâd Amoumen, l'ouâd Idikel, l'ouâd Izgrouzen, l'ouâd Ikis; sur la rive gauche, l'ouâd Inmarakht, l'ouâd Saksad, l'ouâd Msount, l'ouâd Tizgin-Mousi; quant à l'ouâd Aït-Tameldou, on lui donne parfois le nom d'ouâd Tittal et il prend sa source dans la région désertique d'Iguisel; il a toujours beaucoup d'eau dans son cours; ses principaux affluents de droite sont l'ouâd Amzarou, l'ouâd Igemran et l'ouâd Mançour; sur la rive gauche, ce sont l'ouâd Achaksi et l'ouâd Aoullous; 2° l'ouâd Zagmouzen: on l'appelle aussi ouâd Aït-Oubial et ouâd Aït-Otman; il prend sa source au djebel Sirona, coule quelque temps dans une contrée désertique, puis, en entrant dans le territoire des Aït-Oubial, arrose de nombreux villages et de prospères cultures; l'ouâd Zagmouzen reçoit deux principaux affluents, l'un et l'autre sur sa rive gauche; ce sont l'ouâd Amaliz et l'ouâd Aït-Semmeg; 3° l'ouâd Sous proprement dit: la portion de la vallée de l'ouâd Sous, depuis sa réunion avec l'ouâd Zagmouzen, se nomme Ras el-Ouâd jusqu'à la ville de Taroudant; l'assif N'Sous, comme on l'appelle dans le pays, est très habité sur tout son cours; ses rives sont couvertes de cultures et de villages, et il coule au milieu d'une plaine très unie, qui prend bientôt une grande largeur augmentant sans cesse en se rapprochant de l'océan. L'ouâd Sous a un grand nombre d'affluents dont les principaux sont l'ouâd Tazioukt, l'ouâd El-Amdad, l'ouâd Bou-Srioul, l'ouâd Talkjoumt et l'ouâd Ouar, qui coule auprès de Taroudant. Tous ces cours d'eau sont sur sa rive droite. A environ 38 kil. au S. de l'ouâd Sous débouche l'ouâd Masa ou Massa, le *Masati Masatat flumen* de Polybe, l'asif Oulghass des indigènes, qui arrose le pays de Massa et reçoit sur sa gauche comme affluent une rivière importante, l'ouâd Tazeroualt, qui arrose le district du même nom. Enfin, plus au S. encore et avant d'arriver à l'ouâd Assaka ou ouâd Noun, on ne rencontre qu'une série de cours d'eau infimes, tels que l'asif Adoudou, l'ouâd Sidi-bou-el-Fedall, l'ouâd Aïn-Mirellef, l'ouâd Bou-Sedrat, l'ouâd Sidi-Quirzeg, l'ouâd Areksis. Quant à l'ouâd Assaka, plus connu sous le nom d'ouâd Noun, qu'il donne du reste à toute la région qu'il arrose, il prend également sa source dans le plateau rocheux du Tazeroualt; il porte dans son cours supérieur l'appellation d'ouâd Oudeni, puis

enfin d'ouâd Saïad. Ses affluents les plus nombreux et importants se trouvent tous sur la rive droite. C'est à 80 kil. au S. de l'ouâd Asaka que débouche l'ouâd Draa, le *Darat flumen* de Polybe, à très peu de distance du cap Noun des cartes marines (V. DRAA). Sur la plage qui sépare l'embouchure ensablée du Draa de celle de la Saguïat el-Hamra, considérée par une partie de la diplomatie comme l'extrême limite méridionale de l'empire chérifien dans cette direction, il n'existe guère de cours d'eau qui méritent d'être mentionnés; tout au plus peut-on citer l'ouâd Chebikat dont l'embouchure est appelée Boca Grande par certaines cartes marines et traverse dans son cours moyen les terrains d'habitat de la tribu des Aroussiyn. Quant à la Saguïat el-Hamra ou la Rigole rouge, son bassin est étendu, mais d'un caractère nettement désertique; sur ses bords nomadisent aussi les Aroussiyn dont le chef habite à peu de distance de l'embouchure; dans la partie supérieure du bassin se trouvent les Reguibat.

Bassin du Sahara. Deux grands cours d'eau, l'ouâd Ziz et, plus à l'E., l'ouâd Guir, peuvent seuls être rangés dans cette division de l'hydrographie du Maroc. L'ouâd Ziz est cette rivière qui, sortant du flanc méridional du Grand Atlas dans la partie habitée par les Aït-Iladidou et après avoir arrosé et fertilisé les oasis du Ghers, du Tialalin, de Ksar es-Souk, du Medaghara, d'Erretoh et enfin du plus fameux, celui du Taïlalet, va se perdre dans le sable du désert, sans que la science possède encore aucune donnée sur la direction que suivrait son cours souterrain. Néanmoins, il est à croire que la nappe souterraine du Ziz va peut-être rejoindre celle de l'ouâd Messaoura. Par suite de la configuration orographique de la région, l'ouâd Ziz ne reçoit d'affluents que sur sa droite; ils sont alimentés par les eaux des cirques neigeux de l'Atlas. Les plus considérables, dont quelques-uns donnent leur nom à des oasis, sont l'ouâd Amdghous, l'ouâd Ghers (qu'il ne faut pas confondre avec la rivière tout indépendante du Guir) et enfin l'ouâd Todgha. Quant à l'ouâd Guir, l'ensemble de son bassin est plus considérable, et la partie inférieure de son cours nous est plus connue depuis l'expédition en 1870 du général de Wimpfen. Il semble prendre sa source dans l'Atlas, dans l'E. du Tizi n'Telrent, dans le massif habité par les Aït-Aïach; sauf les régions du N. qui appartiennent aux Berâbers, tout le restant de son cours et surtout la rive gauche est aux Doui-Menia. A l'O., sa vallée est bornée par le plateau désert et pierreux qui la sépare du Ziz; dans l'E., la petite crête allongée du djebel Bechar forme la séparation avec l'ouâd Zousfana jusqu'aux environs et au N. du petit ksar d'Igli, point où le Guir et le Zousfana se réunissent pour former l'ouâd Messaoura qui, appartenant déjà au régime des eaux du Gourara et du

Touat, ne saurait être rangé parmi les cours d'eau du Maroc. L'ouâd Guir reçoit à droite l'ouâd El-Meridja, l'ouâd Oul-Issen, l'ouâd El-Djilani, l'ouâd Zeguïlma, l'ouâd Sekhouana, l'ouâd Bou-Attala et l'ouâd El-Deban ; sur sa gauche, c.-à-d. provenant de l'E., il reçoit des cours d'eau infiniment plus importants ; ce sont d'abord, en commençant par le N., l'ouâd Ben-Ghiada, qui vient du territoire des Beni-Guil, puis l'ouâd Salsal, alimenté par la source d'Aïn-Chaïr et que rejoint l'ouâd Talgara ; puis l'ouâd Gherasa, qui forme, en atteignant l'ouâd Guir, de véritables marais appelés dans la région El-Behariat (ce fut là à ce point précis, Oum-Dribina, qu'en avr. 1870 la colonne Wimpfen livra un sanglant combat) ; ensuite l'ouâd Zousfana, qui prend ses sources à Figuig et aux environs de Djenien-bou-Rezg et qui, par ses points d'origine autant que par sa direction vers l'ouâd Messaoudra, appartient au système du Touat, par conséquent à l'Algérie.

Climat. — Par sa situation dans l'angle N.-O. du continent africain, le Maroc est en grande partie situé dans la zone d'influence des vents alizés ; on peut toutefois y distinguer plusieurs variétés de climats que nous examinerons successivement et qui correspondent aussi bien au relief du sol qu'à la disposition et à l'orientation des chaînes de montagnes.

1° Régions soumises plus ou moins directement à l'action des vents de l'Atlantique et au N. de la grande chaîne de l'Atlas. Ces régions s'étendent depuis Mogador jusques et un peu au N. du fleuve Sebou ; dans l'intérieur elles atteignent le méridien de Merrakech, mais suivent une courbe qui indique la ligne des montagnes. Sur la côte, c'est le type du climat constant ; à Mogador (V. ce mot) notamment, il est peu d'endroits sur la terre où la température moyenne soit plus égale. Dans l'intérieur, l'élévation des terres tend à modifier cette variété de climat. Aussi à Merrakech (V. ce mot) ou Maroc, l'état hygrométrique de l'air est plus faible que sur la côte ; l'atmosphère y est très sèche, mais, par contre, l'écart entre les diverses températures est beaucoup plus grand : c'est presque la température des plateaux. Voisines de la côte, on rencontre les régions du pays de Haha, les Doukkala, Chaouia et Abda, tous territoires renommés pour leur fertilité, et aussi la grande plaine du Sebou. Dans l'intérieur, le climat, en ces parages et en approchant des Beni-Meskin, commence à revêtir le caractère de celui des hauts plateaux ; quant aux contreforts de l'Atlas et aux plateaux de la province de Metouga, c'est la température rude des hauts plateaux algériens. En général, le long de la côte, au N. de l'Atlas, les vents soufflent du N.-E. pendant neuf mois, de mars à décembre. Ils sont variables pendant les trois

autres et le plus souvent tempétueux. Les brises du N.-E. sont fraîches; leur force est régulière, le ciel clair et on ne voit pas un seul nuage. A Mogador, en une année, la température la plus basse a été de $+ 10^{\circ}$ et la plus haute de $+ 31^{\circ}$. A Merrakech, la température descend parfois en hiver à 3 ou 4° au-dessous de zéro, et le thermomètre monte en été jusqu'à 42° à l'ombre.

2^e Régions de l'extrême Nord de la Tingitane soumises à l'influence des vents d'Ouest, mais recevant aussi les vents du Nord et sous l'action des courants aériens qui s'établissent dans le détroit de Gibraltar. On peut y ranger le territoire s'étendant depuis les environs méridionaux de la ville de Larache jusqu'à Tanger, sur la côte et dans l'intérieur, les régions qui se trouvent à l'O. de la chaîne et des prolongements des Beni-Hasan. C'est un climat fort humide; la caractéristique est une grande abondance de pluie, surtout au printemps; durant certaines années, les pluies commencent fin décembre ou même avant et sauf une interruption en janvier se continuent jusqu'à fin mai. En général, il tombe de premières pluies fin octobre, et elles ne reprennent plus abondantes que vers le printemps. L'air est à toute époque chargé d'humidité. Les vents d'E. eux-mêmes sont humides, car la péninsule qui forme le N. de la Tingitane est en somme baignée de tous côtés sauf au S. par les mers. Sur la bande de terrains qui s'étend de Tétouan à Ceuta et où les montagnes de l'Ouâd-Ras aussi bien que la chaîne de l'Andjora forment comme un écran qui arrête les nuées poussées par les vents de l'O., il pleut surtout par les vents d'E. Dans le détroit de Gibraltar on peut généralement classer les vents en deux séries, ceux de l'O. et ceux de l'E. Les vents soufflant des autres directions s'infléchissent aux extrémités du passage pour suivre le gisement des côtes qui le forment ainsi que cela arrive presque toujours dans les canaux étroits et limités par de hautes terres. A Tanger la proportion des vents d'O. semble plus grande qu'à Gibraltar; toutefois, les vents d'E. y sont prédominants en juillet, août, septembre, janvier et mars. C'est durant février, mars et fin octobre et en novembre, que s'établissent les plus mauvais temps. En janvier, février, mars, on a souvent des coups de vent du S.-O. ou du S.-E. Ces coups de vent parfois très violents et accompagnés de grandes pluies ne sont pas ordinairement de longue durée; cependant en février et en mars ils se succèdent à de courts intervalles. En somme, le N. du Maroc a un climat humide, venteux et assez changeant; à Tanger, la température n'est jamais élevée en été; l'atmosphère est sans cesse rafraîchie par les courants aériens; le thermomètre ne dépasse guère 30° au plus fort de l'été; l'hiver il descend rarement à 4° . Quant au climat de l'intérieur de la Tingitane, vers l'ez

et Mequinez, il participe des deux climats de la côte et du N. du Maroc. Moins humide que celui de Tanger, il est par contre moins égal que celui de la côte. Il va sans dire que les températures deviennent de plus en plus rudes à mesure que l'on s'avance dans les hautes régions montagneuses qui font partie de l'Atlas. Aussi le plateau d'Oulm-s, le territoire des Beni-Quarain, des Ait-Ioussi, des Beni-Meguiled ont un climat très froid en hiver, et même plus au S. dans les contreforts de l'Atlas. Dans la région des Ida ou-Mahmoud, M. de La Martinière a noté en hiver des températures de -11° . Le Rif, exposé presque uniquement aux vents du N., est réputé pour son climat froid et humide. A la région du Dahra qui prolonge au Maroc les hauts plateaux de la province d'Oran, on y retrouve les mêmes températures. Au S. de la grande chaîne de l'Atlas le climat se ressent du voisinage saharien; le Sous est déjà plus chaud, plus sec, quoique encore relativement tempéré; mais, sur le versant S. du Petit Atlas, le climat revêt le caractère de celui de la région désertique qui commence. Sur toute la côte marocaine du Sahara, il règne le plus souvent avec un beau temps des vents du N.-N.-E., et accidentellement les vents de S.-O. et de N.-O. donnent alors des grains violents et parfois de véritables tempêtes. La mauvaise saison dure sur cette partie de la côte, comme aussi sur celle qui s'étend au N. de l'Atlas, d'octobre en avril, et on rencontre sur la côte du Sahara notamment une brume très épaisse. Grâce à la température relativement basse de la mer (20° en moyenne au rio de Oro, 17° au cap Juby), le climat est très tempéré sur cette partie de la côte. La moyenne de l'été au rio de Oro ne semble pas dépasser 20° et au cap Juby donne également 18 à 19° pour l'année entière. Dans l'intérieur de cette partie du Sahara il tombe quelques pluies vers octobre.

Résumé. En somme, le Maroc est beaucoup mieux partagé que le restant de la Berbérie pour les pluies. Le N. de la Tingitane, toute la partie du royaume du Maroc qui avoisine l'Atlantique, reçoivent en général chaque année d'abondantes ondées. Il en est de même de tout le massif montagneux qui est au N. de l'Atlas. Seul le Dahra et les contrées de l'extrême S. participent au régime climatique des hauts plateaux algériens et du Sahara. Sauf quelques points rostreints le long des contrées marécageuses de certains fleuves, le climat du Maroc est très sain; les maladies épidémiques y sont rares. Dans les villes, ce sont les affections rhumatismales, les maladies de la peau qui s'y rencontrent le plus fréquemment et la fièvre typhoïde. La petite vérole y fait parfois, surtout parmi les enfants, de grands ravages, aucune mesure prophylactique n'étant prise, comme étant contraire à l'esprit du Coran maghrébin. La syphilis par les mêmes causes y est répandue, et les accidents qu'elle y revêt

sont fort graves. Il existe des léproseries à Merrakech et dans certaines villes de l'intérieur.

Flore. — La flore du Maroc est peu connue; l'exploration botanique de ce pays a cependant été commencée par Hooker et Baill et aussi par Balansa et Colson. Ce qu'elle a révélé montre qu'un peu plus du dixième des espèces végétales du Maroc ne se voient que dans cette contrée, et le massif de l'Atlas, à peine effleuré ou entrevu par les voyageurs botanistes qui y sont venus, témoigne d'une extrême richesse dans ces espèces indigènes. Non seulement sur le versant méridional de l'Anti-Atlas, mais aussi dans la vallée du Sous et dans la région du littoral jusqu'à l'ouâd Tensift se rencontrent maintes formes végétales provenant d'un centre de dispersion situé beaucoup plus au S. dans la zone torride. Tels sont les Acacias gommifères et diverses grandes Euphorbes. Le Dattier peut être aussi rangé parmi les espèces tropicales dépayssées en dehors du versant méridional de l'Atlas. Il croît à Tanger, sur les côtes septentrionales du Maroc, comme en Algérie, mais il ne porte pas de fruits; même à Merrakech il ne donne que des dattes médiocres et bonnes pour les bestiaux. Par contre, dans les contrées au S. de la chaîne, au Tafilalet et dans l'ouâd Draa, les dattes sont réputées et à juste titre. Une des espèces indigènes les plus remarquables du Maroc est l'Arganier (*Argania sideroxyton*), qui ne se rencontre que dans la partie méridionale de la contrée au S. de l'ouâd Tensift. Il croît dans les régions rocheuses et particulièrement sèches. Son bois est fort dur et noueux; il produit des baies dont la pulpe est mangée par les chèvres et dont le noyau fournit une huile estimée. Sa croissance est fort lente. Les céréales du Maroc sont fort belles; les blés durs de la plaine du Sebou, des pays de Doukkala, de Chaouia sont très beaux, ainsi que les Orbes. Les Oliviers du Zerhoun, ceux de l'Atlas, du Sous, sont réputés; il en est de même des Orangers de Tétouan et surtout ceux de Larache, pays du légendaire jardin des Hespérides. Dans certaines parties du Rif, aussi bien et surtout que sur les hauts plateaux et le long des contreforts de la chaîne du Grand Atlas, on rencontre l'Arar, dont la structure générale rappelle celle du pin d'Italie, mais dont le tronc, le feuillage et le fruit ressemblent à ceux du Cyprès. Les arbres, d'une essence inconnue, qu'avait vus Suetonius Paulinus dans son expédition et que Pliny a décrits d'après lui, étaient sans nul doute des Arar. L'odeur très pénétrante de l'Arar est plus agréable que celle du Cyprès; son bois est incorruptible; on voit dans les ruines de Chela des traverses d'Arar qui datent de six siècles et n'ont nullement souffert. La surface du bois a pris seulement la teinte gris clair brillant qu'offre également le tronc de l'arbre et que peint le mot

nitor employé par Plin. Nos dictionnaires identifient à tort l'Arar au Genévrier ou au Thuya ; l'Arar n'est certainement ni l'une ni l'autre de ces deux essences (Tissot). Le Sebt, le Drin et le Geddim sont beaucoup moins répandus au Maroc que n'est le dernier en Algérie. Il y a du Sebt en quelques places sablonneuses de la région comprise entre le Bauï et le Draa, et une certaine quantité d'Alfa sur les plateaux qui couronnent au N. le Grand Atlas, dans la région d'Imtoug et dans la portion centrale du Petit Atlas. Le Geddim se rencontre sur les pentes inférieures du Grand Atlas et sur la rive droite de la Molouïa, au-dessous du Ksabi ech-Cheurfa et dans les vastes solitudes du Rekkam. Le Dahra, région désertique qui n'est que le commencement des hauts plateaux oranais, présente de longs steppes d'Alfa. On rencontre dans les oasis du Sahara marocain un arbre, le Taggaouiout, dont les fruits servent à préparer le tannage des peaux de chèvre, renommées sous le nom de maroquin.

Faune. — A peu de choses près, la faune du Maroc est la même que celle de l'Algérie et de la Tunisie ; c'est du moins ce que les études un peu superficielles que l'on en a entreprises ont permis jusqu'à présent d'établir, les voyageurs naturalistes qui y sont venus étant peu nombreux ou n'ayant guère pu s'écarter des régions battues et connues. A ce point de vue comme aux autres, du reste, tout le massif de l'Atlas est inexploré. Le Lion y existe toutefois encore et en assez grand nombre, notamment chez les Beni-Ouarain, les Ait-Ioussi, les Beni-Meguil et dans la haute vallée de l'ouâd El-Abid où la Panthère abonde, ainsi que chez les Zaïane et les Zaere des environs de Rabat. On croit de même que l'Ours n'a pas encore totalement disparu des hautes montagnes et qu'il y existe encore, comme il existait en Algérie avant la conquête. L'Hyène et le Chacal sont communs, le Sanglier également. La Gazelle dans le Dahra, dans le Taïela, s'y rencontre, mais en moins grande quantité que dans le S. algérien, l'Antilope aussi. L'Autruche n'existe plus que dans les régions désertiques qui font suite à l'ouâd Draa. Quant au gibier d'eau, il est fort abondant dans tous les étangs qui bordent le littoral atlantique vers la plaine du Sebou ainsi que dans tous les cours d'eau du Maroc ; la Perdrix rouge et la Caille, la Bécasse et tout le gibier algérien également. Quant au Lapin, il ne paraît pas dépasser l'ouâd Bou-Regrag, au S. duquel il ne se rencontrerait plus. Le N. du Maroc nourrit une très grande quantité de Sangsues dans tous les marais de la Tingitane. L'exploration scientifique de l'océan sur les côtes du Maroc a révélé, lors de la campagne du *Tzisman*, une infinité de variétés nouvelles dans la faune des abords de cette partie de la mer.

Voyages au Maroc. — PRINCIPALES EXPLORATIONS ET CONTRIBUTIONS À L'ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE DU PAYS. — Les voyages sont très difficiles au Maroc, au point que nul pays, même le plus fermé et le plus fanatique, ne peut, sous ce rapport, lui être comparé; il n'a jamais été parcouru entièrement. Les cinq sixièmes du Maroc sont entièrement fermés aux chrétiens; ils ne peuvent y entrer que par la ruse et au péril de leur vie. Cette intolérance extrême n'est pas uniquement provoquée par le fanatisme religieux; elle a sa source dans la crainte de voir le pays parcouru par des émissaires préparant ainsi la conquête future. On redoute le conquérant autant que l'on hait le chrétien; aussi les deux tiers de la région marocaine demeurent-ils inexplorés. Pendant longtemps on ne connut en Europe le Maroc que par la description faite par un géographe arabe, né à Grenade, élevé à Fez, et qui, pris par des corsaires chrétiens, fut emmené à Rome où il se convertit sous le nom de Jean Léon, dit l'Africain. Il écrivit, vers 1518, une description de l'Afrique, ouvrage qui souvent fut recopié, par Marmol notamment. Ensuite les voyages des différents membres d'associations religieuses pour le rachat des esclaves chrétiens détenus par les sultans aidèrent à mieux connaître la région du N. marocain et certaines parties du royaume de Marrakech. Il convient de citer à ce sujet les récits des Pères de la Merci, puis les relations d'esclaves échappés ou rachetés parmi lesquels les plus remarquables sont celles du sieur Mouette vers 1670 et du sieur de La Martinière, chirurgien à bord d'un vaisseau vers 1674. En 1666, un Français, Roland Fréjus, mandataire d'une compagnie commerciale de Marseille, s'était rendu d'Alhucemas à Taza, traversant ainsi le Rif dans sa hauteur, voyage qui n'a plus été effectué depuis cette époque lointaine; enfin les récits d'ambassadeurs, tels ceux des missions du baron de Saint-Amand en 1683, et de Pidou de Saint-Olon, en 1694, envoyés du roi de France, et de Windus, ambassadeur d'Angleterre, en 1725, résumèrent à la fin du xviii^e siècle, avec le bel ouvrage de Louis Sauveur de Chénier (1785), consul général de France au Maroc, puis avec le récit du chirurgien anglais Lemprière, la plus grande somme des connaissances que l'on possédait alors sur l'empire chérifien. Dans les premières années de ce siècle, vers 1803, l'Espagnol Domingo Badia y Leblich voyagea dans les royaumes de Fez et de Maroc. Il séjourna à la cour, à Fez, à Mequinez, à Marrakech, se rendit à Oudjda, puis revint à Larache d'où il s'embarqua pour terminer son voyage vers les autres États barbaresques. Ce personnage, d'origine quelque peu mystérieuse, professait la foi musulmane; il fut traité avec une grande munificence par la cour chérifienne, et laissa un ouvrage intéressant qui, à certains égards, donne une

excellente description du pays, des mœurs et coutumes des habitants et en particulier sur la ville de Fez. En 1825, A. de Caraman, lieutenant au corps d'état-major, qui accompagnait le consul de France, Sourdeau, dans un voyage de Tanger à Fez, leva un excellent itinéraire de la région parcourue ; en 1828, l'illustre René Caillé rentrant de Tombouctou traversait le Maroc du Tafilalet à Tanger, et, en 1829, une ambassade anglaise s'étant rendue à Merrakech, l'officier de la marine britannique qui l'accompagnait fit de même une excellente description de la route suivie et de la portion de la chaîne de l'Atlas visible de la ville de Merrakech. En 1846, Emilien Renou donna une description géographique de l'empire du Maroc, consciencieux ouvrage de

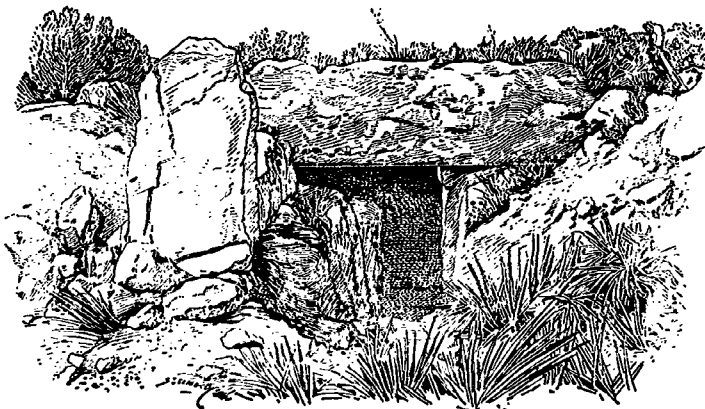


Fig. 1. — Monument mégalithique de Lixus (d'après une photographie de M. de La Martinière).

compilation qui est une merveille de ce genre ; on y utilisa notamment les renseignements nombreux recueillis par le capitaine Baudouin, auteur d'une carte du Maroc. Le long séjour que fit dans ce pays un diplomate éminent, sir John Drummond Hay, lui permit de publier en Angleterre d'intéressants récits ; mais ce fut après la guerre de Tétouan, après l'expédition espagnole de 1859-60, que les voyages au Maroc devinrent plus fréquents en embrassant une aire plus étendue. Nous en citerons les principaux par ordre chronologique. Gerard Rohlfs parcourut d'abord la plus grande partie du Maroc septentrional, grâce à la protection du chérif d'Ouazzan ; il se rendit ensuite au S. de l'Atlas, puis dans un autre voyage traversa le massif inexploré des

Beni-Meguiled, atteignit le Tafilalet, gagna les oasis de l'extrême S. algérien, c.-à-d. le Touat et le Tidikelt. Ce fut peu de temps après que le lieutenant-colonel Dastugue publiait une savante monographie des oasis de l'ouâd Ziz établie par une série de renseignements obtenus du S. oranais. En 1868, le botaniste français Balansa se rendait de Mogador à Merrakech, mais échouait à Imintanout dans sa tentative d'exploration de la chaîne de l'Atlas; l'année suivante, Joachim Gatell parcourait le Sous et en laissait une description succincte, mais fort précieuse. Durant cette même période, M. Beaumier, consul de France à Mogador, recueillait d'amples informations et établissait un itinéraire de Mogador à Merrakech, et de Mogador à Tanger, le long de la côte atlantique. C'est lui qui mit en lumière le rabbin Mardocheï dont le voyage à Tombouctou fut remarqué et qui plus tard devait servir de guide à M. de Foucauld. En 1870, l'expédition du général de Wimpfen à l'ouâd Guir permit de tracer un excellent itinéraire de la province d'Oran jusqu'à ces régions peu connues. De 1870 à 1876, M. Tissot, ministre de France à Tanger, devait, par une série de recherches désormais mémorables sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane, dresser une carte de la partie septentrionale du royaume de Fez qui est encore de nos jours le meilleur document qui existe de cette région du Maroc. En 1871, les savants anglais Hooker et Ball accomplissaient un beau voyage; après avoir visité l'extrême N. du Maroc, ils se rendaient à Merrakech et, grâce à l'action diplomatique toute-puissante alors de l'Angleterre à la cour chérifienne, réussissaient à pénétrer dans certaines parties des contreforts septentrionaux de l'Atlas. Il convient de citer, en 1878, les observations astronomiques effectuées entre Tanger et Fez par M.M. Desportes et François, officiers de la marine française, puis le récit pittoresque de l'écrivain italien de Amicis. Le voyageur autrichien Oscar Lenz, dans sa route vers Tombouctou, traversa entièrement le Maroc de l'extrême N. à l'extrême S. En 1880, le capitaine Colville, de l'armée britannique, accompplit le voyage de Fez à Oudjda, route périlleuse que n'avait parcourue aucun Européen depuis Ali Bey. L'année suivante, le capitaine Trotter, de la même armée, accompagnait le ministre d'Angleterre dans une mission à Fez et publiait une intéressante narration. En 1881, un Français, M. de Chavagnac, renouvelait l'exploration du capitaine Colville et, en 1883, M. de Foucauld, le plus important sans conteste des voyageurs européens au Maroc, commença son grand voyage qui devait durer près d'un an. Avant lui, les cartographes avaient à leur disposition 12,208 kil. d'itinéraires jalonnés de bien rares déterminations astronomiques. Ajoutons que la France ne s'était laissé distancer par personne et que des vingt et un auteurs d'itinéraires au Maroc,

susceptibles d'être à cette époque utilisés pour la confection des cartes, seize étaient des Français, et que, sur le nombre des kilomètres levés, 9,232 l'avaient été tant par nos compatriotes que par deux étrangers patronnés et subventionnés par le gouvernement français (Ali Bey) ou par la Société de géographie (le rabbin Mardochée). Durant son voyage, M. de Foucauld a doublé pour le moins la longueur

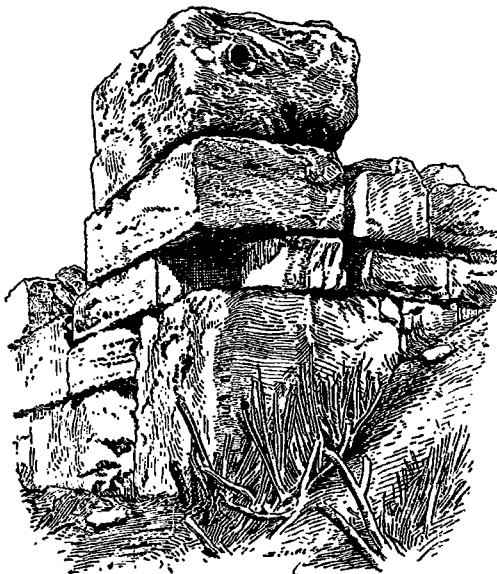


Fig. 2. — Portion de remparts à Lixus (appareil cyclopéen)
(d'après une photographie de M. de La Martinière).

des itinéraires déjà levés au Maroc; il a repris en les perfectionnant 689 kil. des travaux de ses devanciers en y ajoutant 2,250 kil. nouveaux. Après le courage et l'héroïsme de ce voyageur, sa science géographique et ses descriptions géographiques si remarquables, il convient surtout et presque avant tout d'admirer la série si riche et inépuisable des renseignements statistiques qu'il nous donne et qu'il n'a pu se procurer qu'au prix d'une patience inouïe. Comme contribution précieuse à l'étude du Maroc, il convient aussi d'ajouter l'ouvrage du capitaine Erkmann,

ancien chef de la mission militaire française détachée auprès du sultan et qui, à ce titre, parcourut certaines parties inexplorées du pays. Enfin, les voyages du lieutenant Quedenfeldt, de l'armée allemande ; en 1886, celui de Douls dans le Noun, le Draa et le Sous en 1888 ; celui de Thomson dans une partie de l'Atlas en 1889 ; puis les recherches archéologiques et de géographie comparée entreprises de 1884 à 1891 par de La Martinière pour s'efforcer de compléter les travaux de Tissot, et en dernier lieu le courageux voyage au Tafilalet de l'Anglais Harris en 1894 permettent de clore la liste des principales explorations au Maroc. Quant à l'hydrographie marine et à la description nautique des côtes du Maroc, elles sont dues pour le rivage méditerranéen aux travaux de l'amirauté française, principalement en 1855, sous la direction de Vincendon-Dumoulin, et sur la côte atlantique, ce sont les levés du lieutenant Arlett de la marine britannique qui ont permis d'établir les cartes.

L'Etat marocain. — Le gouvernement du Maroc repose sur une autocratie absolue. Par sa qualité de chérif ou descendant du prophète, le sultan gouverne comme chef religieux, et, en temps que chef actuel de la dynastie Hasani ou Filali, il est le souverain temporel. La volonté de ce monarque n'est guère limitée que par le Coran ou encore par l'interprétation de certains commentateurs de ce livre sacré, tel que Sidi-el-Boukhari, fort en honneur au Maroc. L'autorité gouvernementale est purement nominale sur les deux tiers des tribus qui composent l'empire marocain. La plupart des populations s'inclinent, il est vrai, devant le prestige religieux du sultan, mais politiquement beaucoup d'entre elles, et ce sont les plus vaillantes et que favorisent les territoires montagneux qu'elles habitent, n'acceptent point les agents nommés par la cour chérifienne, ou, si elles les tolèrent, c'est comme fonctionnaires fainéants sans l'ombre même d'autorité ; elles ne payent point d'impôts ; tout au plus envoient-elles au sultan non comme une redevance, mais comme un don pieux fait au successeur de Mohammed, une somme dont elles fixent à leur gré le montant et qu'on ne saurait mieux comparer qu'à une sorte de denier de Saint-Pierre. Quant aux populations soumises, celles dont les territoires sont aisément accessibles aux troupes et aux collecteurs d'impôts du sultan, elles doivent au suzerain des secours pécuniaires et militaires qu'elles lui fournissent à l'occasion ; mais d'ailleurs elles s'administrent un peu à leur gré, sous la direction de leurs caïds qui ne reçoivent du sultan qu'une investiture honorifique. Bref, ce dernier n'est maître absolu que dans son domaine propre, c.-à-d. dans les grandes villes et autour d'elles, un peu à la manière du roi de France au moyen âge qui n'était que

le premier et le plus fort des seigneurs de la contrée (Gabriel Charmes). Mais cette aire d'influence est singulièrement mobile; ses dimensions en sont variables; sous tel règne, telle tribu est soumise qui ne l'est plus à une autre époque ou sous un autre souverain. Rien n'est donc plus difficile à fixer que l'étendue de l'autorité chérifienne au Maroc. Les Marocains n'ont pas l'air de se douter qu'ils



Fig. 3. — Ruines de l'arc de triomphe de Volubilis (d'après une photographie de M. de La Martinière).

appartiennent à un empire du Maroc : l'idée de patrie leur semble faire défaut; le seul lien qui les unisse est le Coran (Erkmann). D'autre part, il existe dans tout ce pays une série de personnages puissants, véritables seigneurs de notre moyen âge. Les uns tiennent l'influence considérable qu'ils possèdent de leur origine religieuse : tels sont le chérif, chef de la famille d'Ouazzan, dans le N. du Maroc; le chérif, chef de la famille des Ben-Nasser,

dans le Sous ; le chérif, chef des Derkaoua du Medaghara, près du Tafilalet ; le chérif, chef de la famille des Amrâni, dans le centre du pays, chez les Beni-Megouïed ; d'autres ne doivent leur pouvoir qu'à leur situation personnelle ou à leur réputation de vaillance : tels les marabouts de la famille Ben-Daoud dans le Tadelâ, ou le caïd Mohammed ou-Hamou de la tribu des Zaïan, et les enfants d'Ali-ben-Yahia chez les Ait-lafelman. Le sultan a grand soin de rechercher l'amitié de ces redoutables maisons qui, de leurs territoires où elles règnent sans conteste, pourraient précipiter des torrents d'invasisseurs sur les pays qui reconnaissent l'autorité impériale. Plusieurs de ces familles sont si puissantes que leur haine renverserait le trône, tandis que leur bon vouloir le soutient (de Foucauld). Aussi n'est-il pas d'avances que le gouvernement ne leur fasse, et les sultans leur offrent même des alliances dans leurs familles. Quelquefois, ne pouvant les attirer ou les dominer, la cour marocaine les oppose les unes aux autres afin de les énerver, les neutraliser ou les diminuer. C'est en cela que se réduit presque toute la politique intérieure, maniée du reste avec un art infini et une connaissance profonde de ces milieux très complexes. Par suite de la désunion qui règne parmi toutes les tribus marocaines, populations berbères dont l'extrême division a toujours été comme le caractère propre, grâce aux discordes, aux rivalités savamment entretenues, encouragées, exploitées, les rancunes sont telles que rien, même l'intérêt commun, n'unit ces différents groupes. Seule la voix d'un chérif ou d'un saint marabout respecté de tous pourrait produire momentanément cette cohésion presque miraculeuse : elle faillit se réaliser vers 1888, alors que le chérif Si Mohammed-ben-el-Arbi-el-Derkaoui vivait encore au Medaghara. La campagne de Maulay-el-Hasan chez les Beni-Megouïed et plus encore la mort du Derkaoui ont calmé les appréhensions. On voit donc à quoi se réduit l'organisation politique de la cour marocaine, dont l'action consiste à exécuter les ordres du sultan ou de ceux qui l'inspirent, tels les ulémas de Fèz ou certains autres milieux influents. Quant à l'expédition matérielle des affaires, c'est au palais même ou au camp qu'elle a lieu. On sait en effet que la cour marocaine essentiellement mobile se transportait presque chaque année, du vivant de Maulay-el-Hasan, d'une ville à l'autre, de Marrakech à Rabat, de Itabât à Fèz en passant par Mequinez. Les moindres ordres ou lettres du gouvernement sont toujours au nom du sultan. Cette forme gouvernementale, essentiellement personnelle, a les pires désavantages pour la bonne administration du pays, mais elle est excellente pour résister aux tentatives de pénétration qu'y fait l'influence européenne. A maintenir la *statu quo* étroit se résume la politique extérieure du sultan qui sur ce terrain

exploite avec une science parfaite les jalousies rivales des puissances ou l'inexpérience de leurs représentants.

Les membres de la famille impériale employés aux affaires de l'empire, les fekih ou secrétaires qui sont délégués en tant que secrétaires d'Etat chacun à l'expédition des questions d'un même genre (sortes de ministères), les thalebs ou secrétaires de ces derniers, l'immense personnel des palais et aussi du campement, forment un ensemble de fonctionnaires et d'officieux qui constitue le Makhzen. Il y a le commandant du conseil, caïd el-mechouar, qui est en réalité le ministre de la maison de l'empereur, puis le ministre par excellence ou grand jurisconsulte ou secrétaire, fekih el-kebir, que l'on assimile un peu à un grand vizir, bien que cette appellation parfois usitée en parole ne soit jamais employée officiellement; le fekih chargé des étrangers et des rapports avec les légations, véritable ministre des affaires étrangères, qui se partage la besogne avec un fonctionnaire que le sultan entretient à Tanger à poste fixe auprès des représentants étrangers; viennent ensuite le fekih seghir ou le petit jurisconsulte, chargé du ministère de la guerre et des choses de l'armée en général, puis l'intendant des intendants, l'amin el-oumâna, qui, avec le chef des payeurs, forme le ministère des finances et l'administration des domaines; le ministre des plaintes, c.-à-d. de la justice, et enfin le chambellan de Sa Majesté; tout ce personnel, accompagné de ses employés, ne quitte jamais le sultan et l'accompagne dans ses expéditions, sauf l'amin el-oumâna qui demeure à Fez. Aussi à cette cour, qui est par essence si nomade, existe-t-il un véritable ministère du campement ou caïd el-faraidji, dont les attributions sont considérables. On remarquera que nombre de ces fonctionnaires portent un titre qui n'est autre chose qu'un grade juridique et religieux, car chez les Marocains, comme jadis dans le royaume d'Israël, le droit est une émanation de la religion.

Population. Races. — On évalue aux trois quarts au moins la proportion des Berbères dans la population du Maroc, et loin des villes et du littoral, dans le massif montagneux, ils peuplent presque exclusivement le pays (au point de vue des origines ethniques, V. TIXCITANE et aussi l'art. BERBÈRE). Les expressions de Kebab dont nous avons fait Kabyles, Chelleuhs, Haratin; Berabers dont nous avons fait Berbères, sont autant de mots employés par les Arabes pour désigner une race unique, dont le nom national, le seul que se donnent ses membres, est celui d'Amazigh (féminin Tamazigh, pluriel Imaziren). Au Maroc, les Arabes appellent Kebab les Imaziren du N. du royaume de Fez; ils donnent le nom de Chelleuhs à tous les Imaziren blancs qui résident au S. de Fez; ceux du bassin de la Méditerranée

sont rangés dans la première de ces catégories ; ceux du bassin de l'Atlantique dans la seconde. Presque tous les Berbères du Maroc habitent des maisons en pierre, dont la réunion en village est appelée *dechar*. Dans quelques parties comme dans les régions situées sur le flanc septentrional du Grand Atlas, dans la province de Ilaha ou dans celle de Metouga, les maisons sont remarquablement bâties, solides et soignées, mais ailleurs et en général ce sont plus souvent des masures. Certaines tribus berbères vivent sous la tente ; telles sont, au N. de l'Atlas, les Guerouan, les Zemmour, etc., et au S., celles qui nomadisent dans le Bani. Quant à la population arabe, infiniment moins nombreuse (la plupart des auteurs l'estiment à environ 1 million), elle est cantonnée dans la tête du bassin de l'Atlantique et aussi



Fig. 4. — Ruines d'un pont romain, aux environs de Tanger (d'après une photographie de M. de La Martinière).

dans la vallée de la Molonia ; dans le système de l'ouâd Ziz, dans les oasis du Tafilalet, elle tend à diminuer d'année en année, absorbée par le mouvement si prononcé d'envahissement de la race berbère. Les Arabes du Maroc, en général assez mélangés, vivent ainsi que ceux d'Algérie dans des tentes groupées, dont l'ensemble porte le même nom de *douar*. Dans les villes vivent les Maures. L'origine de ces derniers est complexe ; descendant en grande partie de ceux qui furent expulsés d'Espagne, ils sont également le produit de mariages d'Arabes et de Berbères et aussi de juifs ou de juives convertis. Les renégats chrétiens, jadis assez nombreux au Maroc, entrent pour une certaine proportion. C'est une population en général élégante, fine, intelligente, mais indolente et dépravée. Parmi eux se recrutent nombre de hauts fonctionnaires du *Makhzen*, les grands négociants

de Fez et des autres villes dont ils forment, comme à Rabat, à Tetouan, presque toute la population. Après eux viennent les juifs, assez nombreux au Maroc, bien qu'ils y vivent, surtout dans certaines villes de l'intérieur, dans un état d'abjection difficile à décrire. Cantonnés en des quartiers spéciaux, maudits, ils sont sujets à de très mauvais traitements, mais réussissent en servant d'intermédiaires méprisés à faire leurs affaires. Dans les villes de la côte, protégées par la présence des négociants européens, ils sont mieux traités. Les juifs des ports parlent presque tous l'espagnol et prétendent descendre des israélites expulsés d'Espagne au moyen âge. Ceux de l'intérieur ne parlent que l'arabe; ils sont fanatiques et au fond de leur cœur détestent les chrétiens. D'après la plupart des auteurs, le nombre des juifs au Maroc atteindrait 100,000 âmes. Les nègres sont plus nombreux au Maroc qu'en Algérie; les dernières expéditions de Mauley-Ismaïl en ont amené beaucoup; le sang noir est très commun, et par les unions s'est infiltré presque partout. Les caravanes d'esclaves tendent à devenir de plus en plus rares depuis l'occupation française du Soudan. L'esclavage est cependant très commun dans le pays. Dans les villes, on achète les esclaves à la criée dans un marché spécial; leur prix est très variable; chez leurs maîtres ils ne paraissent point plus malheureux que les autres domestiques, car s'ils sont maltraités ils peuvent demander à être revendus. L'enfant d'une négresse avec son maître est libre, mais l'enfant provenant d'un étranger est esclave. Certaines sociétés antiesclavagistes anglaises ont essayé d'entreprendre une manière de réforme de cet état de choses; mais, outre qu'elles n'ont produit que très peu de résultats, on n'a pas tardé à voir dans leurs manœuvres des dessous politiques. Quelques milliers d'Européens fixés depuis plus ou moins longtemps dans les ports de la côte représentent tout l'élément chrétien du Maroc; ce sont à Tanger en majorité des Espagnols, sans grand avoir et quelquefois sans grande moralité, mais il y a aussi une colonie anglaise et française ou du moins quelques maisons de commerce. Les Européens y vivent sous le régime des *capitulations* (V. ce mot).

Organisation administrative. — Les tribus. — Le pays se divise en deux parties, l'une soumise au sultan d'une manière plus ou moins effective, Blad el-Makhzen (littéralement le pays des bureaux, de l'administration), l'autre quatre ou cinq fois plus vaste, peuplée de tribus indépendantes ou ne reconnaissant l'autorité chérifienne qu'au moment du passage des troupes, Blad es-Siba (littéralement pays du vol), où les Européens ne sauraient tenter de pénétrer que travestis. Les habitants des plaines ne peuvent pas se soustraire à l'autorité du sultan et sont obligés d'accep-

ter ses agents. A la tête de chaque tribu importante se trouve un caïd nommé par le gouvernement avec lequel il correspond ; il possède comme signe d'investiture un cachet officiel (taaba) avec lequel il signe ses lettres. Ces caïds sont en général choisis parmi les cheikhs les plus importants de la tribu ; quelquefois ne trouvant personne à nommer, le Makhzen impose un personnage quelconque. Habituellement, les caïds n'ont aucune force armée à leur disposition ; leurs domestiques, clients (sahab), leur en tiennent lieu ; quant aux caïds investis ils ont une situation difficile ; le gouvernement leur donne parfois des petits détachements de troupes. Chaque caïd est aidé dans ses fonctions par un khalifa (lieutenant) et par des djerrai (sorte de percepteurs d'impôts). Le caïd nomme des cheikhs sur la demande de la djemaa ou assemblée de notables ; quelquefois il les im-

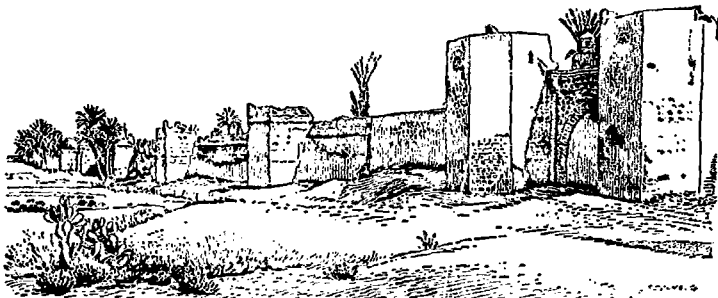


Fig. 5. — Remparts de Merrakech (époque des Almoravides (d'après une photographie de M. de La Martinière).

pose. Le cheikh a sous sa juridiction un certain nombre de douars ou de dechour. Tous les efforts du sultan tendent à substituer dans les tribus berbères l'autorité du caïd à celle de la djemaa (V. BERNÈRE) et dans les tribus arabes à remplacer les groupements naturels par des groupements artificiels de manière à augmenter le rendement des impôts et à triompher des résistances locales. Ainsi le sultan Maïlay-el-Hasan substitua aux treize grands commandements qui existaient jadis un nombre considérable de petits groupes (330 environ [Erkmann]), à la tête de chacun desquels se trouve un caïd. Le titre d'amel ou gouverneur de province tendrait donc de plus en plus à se restreindre. Un certain nombre de pachas ou gouverneurs de villes sont en même temps amels de province : tels sont les pachas de Tanger, de Tétouan. On réserve en général le titre de pacha pour l'administration des villes.

Dans un pays tel que le Maroc, où tant de circonstances de politique intérieure peuvent modifier la répartition et la délimitation des pouvoirs et des territoires, il est difficile de fixer les grandes divisions administratives. Sous le précédent règne, on citait assez généralement la province d'Oudjda avec 21 caïds, sous l'autorité nominale de l'amel d'Oudjda; le Rif sous l'autorité tout à fait nominale du pacha de Fez el-Bali avec 30 caïds *in partibus*; la province de Tanger, celle de Tétouan, celle d'Asilah, la région dite du Gharb el-Isar avec 15 caïds dépendant plus ou moins du pacha d'El-Araich; la région dite Fomm el-Gharb avec 21 tribus et 29 caïds dépendant du pacha de Fez-Djedid; le Haouz de Rabat avec 12 caïds, sous la juridiction du pacha de Rabat; le Haouz de Merrakech avec 36 caïds, le Diara de Merrakech, occupant le versant septentrional du Grand Atlas, 33 caïds, dont la plupart ne sont même pas acceptés par les populations; le Tadela avec 40 caïds, à peine acceptés également; la région berbère, le Sous avec 41 caïds, enfin la région de l'ouâd Draa sans caïds et le Sahara comprenant sous cette appellation vague les tribus telles que Beni-Guil, Doui-Menia, Oulâd-Djerir où l'autorité marocaine est à peine nominale.

LES VILLES. — Les villes du Maroc peuvent être divisées en deux catégories : celles de l'intérieur, où de très rares Européens ont à peine réussi à se fixer, où ne se trouve en général aucune autorité consulaire autre que des agents indigènes sans autorité ni prestige, sorte de correspondants de légations, et celles de la côte qui renferment une petite colonie européenne et des consulats. Toutes les villes (medina) sont entourées de hautes murailles en pisé garnies de tours; on ne donne pas le nom de medina à une ville ouverte. A chaque medina sont généralement réunis une citadelle ou kasbah et un quartier des juifs ou mellah; dans les villes de l'intérieur, ces trois quartiers sont séparés par des murailles; dans celles de la côte, ils tendent à se confondre. Toutes les villes, sauf Fez et Merrakech (V. ces mots), sont commandées par un seul pacha assisté d'un caïd qui est chargé des opérations aux environs. A Fez, à Merrakech et au Tafilalet, chez les Oulâd-Aleima, réside dans chacun de ces endroits un khalifa du sultan, véritable vice-roi, dont les pouvoirs sont assez étendus. Dans les kasbah des villes se trouvent généralement le palais du gouvernement (Dar Makhzen), un magasin à poudre, une sorte d'arsenal, une prison d'Etat, les habitations des familiers du palais, quelques soldats. La citadelle est commandée par un pacha ou un caïd qui a sous ses ordres toutes les troupes du Makhzen, à l'aide desquelles il peut observer les environs. Quant aux villes proprement dites, elles sont commandées par un pacha civil. Les principaux fonctionnaires dans

chaque ville chargés de la sécurité sont les moqaddem el-houma ou chefs de quartier, qui sont chargés de tout ce qui a trait à la police de chaque quartier, mais sans aucun pouvoir exécutif en dehors du pacha; le caïd des moualinn-dôr ou chef de la police centrale; les moualinn-dôr, agents de police, chaque ville étant partagée en un certain nombre de quartiers ayant chacun ses fontaines, ses mosquées, ses bains publics, ses fondouks (auberges, écuries), ses cafés maures, etc. Les principales villes du



Fig. 6. — Porte arabe (époque des Beni-Morin). Ruines de Cheia (d'après une photogr. de M. de La Martinière).

Maroc (chaque ville étant traitée à part, V. l'article spécial) sont Fez (environ 70,000 hab.); Merrakech (environ 30,000 hab.); Mequinez (15,000 hab.); Taroudant (environ 8,000 hab.); Taza (5,000 hab.); Ouazzan (6,000 hab.); Alkasar el-Kebir (7,000 hab.); Tétouan (15,000 hab.); Tanger (20,000 hab.); Larache (5,000 hab.); Rabat (15,000 hab.); Casablanca (15,000 hab.); Mazagan (9,000 hab.); Safi (4,000 hab.); Mogador (10,000 hab.); Agadir (1,500 hab.).

Finances. — **BUDGET.** — Le Maroc n'a pas de budget dans le sens propre du mot; il n'a pas de dette; sa for-

tune est celle du sultan et est constituée par le produit des douanes, des impôts, des contributions de guerre que le Makhzen lève durant ses expéditions. Récemment (au commencement de 1894), le sultan s'est engagé à verser au gouvernement espagnol une somme de 5 millions de douros, environ 20 millions de fr., comme indemnité de guerre à la suite des événements de *Mellila* (V. ce moi). Dans l'état actuel des connaissances que l'on possède sur le Maroc, il

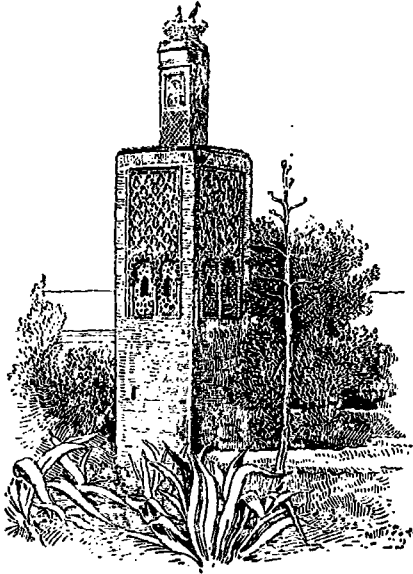


Fig. 7. — Minaret, à Chela (époque des Beni-Merïn)
(d'après une photographie de M. de La Martinière).

est des plus difficiles de donner un chiffre quelconque des revenus produits par les impôts aussi bien que des dépenses du sultan.

D'après certaines estimations que nous donnons sous toutes réserves, les recettes de l'empire chérifien se monteraient à 12.500,000 fr. par an, tandis que les dépenses ne dépasseraient point 6 millions. En réalité, durant ces dernières années, le sultan Moulay-el-Hasan avait fait de nombreuses commandes de matériel de guerre, puis

ordonné de construire et d'armer à l'européenne un fort à Rabat; le trésor impérial a dû en diminuer d'autant.

Impôts. — Comme dans tout pays soumis à la loi musulmane, les impôts réguliers sont l'achour et la zekat, le premier consistant dans le dixième de la récolte en grains, le second calculé sur environ 2 % de la valeur des bestiaux. A certaines époques, des intendants de la couronne ou oumana, assistés par des chefs de l'armée et par des ingénieurs thoiba, se rendent dans les tribus et inscrivent la valeur de l'impôt. Le manque de moralité de ces fonctionnaires entraîne les plus grands abus. La plupart des zaouia ou couvents des grands ordres religieux sont exemptés d'impôts. Comme contributions accidentelles, il faut joindre la mouna ou contribution d'hospitalité réservée aux personnages porteurs d'une lettre du sultan ou aux fonctionnaires du gouvernement (c'est souvent presque une cause de ruine pour les populations riveraines des grandes routes), puis les amendes ou daëra, puis enfin trois fois par an les hedia ou cadeaux qu'on envoie au sultan à l'occasion des grandes fêtes religieuses. En l'absence de tout document officiel, il est impossible de fixer exactement le chiffre du budget marocain; on donnera ici d'une manière tout à fait approximative un essai de statistique à ce sujet :

Revenus des propriétés du sultan....	75.000 fr.
Hedia.....	400.000 —
Impôts (achour et zekat).....	3.000.000 —
Daëra ou amendes.....	1.000.000 —
Produits des douanes et octroi....	1.000.000 —
Impôt des juifs.....	10 000 —
Droits de péage pour les bêtes de somme	200.000 —
Total.....	14.685.000 fr.

Quant aux dépenses dans lesquelles on comprend l'entretien de l'armée qui coûte fort peu, celui des harems, des fonctionnaires très peu payés, les réparations aux palais impériaux, etc., on peut les évaluer à environ 5 millions de fr. Le trésor chérifien s'enrichirait donc chaque année de près de 10 millions de fr., dont il faut déduire les commandes d'armes imprévues, de matériel de guerre, etc.

Armée. — ORGANISATION MILITAIRE DU MAROC. — On ne saurait donner aux troupes du sultan le titre d'armée, car le recrutement s'en fait un peu au hasard, suivant le bon plaisir des gouverneurs des provinces qui en profitent pour commettre maintes exactions. En principe, chacune des tribus qui forment la partie militaire du pays, le Makhzen, doit fournir un combattant par foyer; mais ce mode de recrutement, des plus défectueux en ce

qu'il amène sous les armes les éléments les plus disparates et ceux qui ne peuvent échapper à cette manière de conscription, est une des causes de l'infériorité de l'armée chérifienne. La concussion règne dans tous les grades. Aucun vestige de service administratif n'existe, et en un mot cette comédie d'armée ne saurait être prise au sérieux. Jadis des renégats européens, aventuriers parfois de mérite, servaient dans les armées marocaines, et sans même remonter aux temps du moyen âge, alors que des milices kourdes ou chrétiennes donnèrent maintes fois la victoire aux troupes des Almoravides ou des Almohades, on vit, principalement au XVIII^e siècle et au commencement de celui-ci, les sultans faire de réels efforts pour se constituer une organisation militaire. C'est ainsi qu'après la bataille



Fig. 8. — Vestiges de constructions portugaises, à Azilah (d'après une photographie de M. de La Martinière).

de l'Isly, Maulay-Abderraman voulut équiper à l'européenne quelques bataillons d'infanterie. L'artillerie fut aussi l'objet des soins attentifs des derniers sultans et surtout de Maulay-el-Hasan; mais, bien qu'une mission militaire française soit depuis dix-sept ans déjà installée auprès du Makhzen, que d'autres officiers étrangers s'en soient également occupés, l'instruction et l'organisation de la troupe marocaine sont absolument rudimentaires, et l'on peut avancer hardiment qu'à aucun point de vue elle n'offre la moindre valeur. C'est un instrument de domination qui permet au sultan de recueillir les impôts sur une partie de son territoire, mais qui serait absolument hors d'état de résister à une action européenne. La difficulté de la conquête du Maroc proviendra de la valeur guerrière des tribus ber-

bères, dont beaucoup sont armées de nos jours de fusils à tir rapide. La haine de l'étranger, le fanatisme les grouperont contre l'envahisseur.

Actuellement (1896), la base de l'armée est la réunion des combattants appartenant aux tribus du Makhzen et formant ce que l'on appelle le *guich*. Le guich, dont l'effectif dépasse rarement 9,000 hommes, se compose d'une partie sédentaire, qui ne quitte que rarement la ville ou la tribu où il a été formé, et d'une partie active qui alimente les escadrons de *mesekherin*, *mechaouri*, etc., et presque tout le personnel administratif. Les cavaliers du guich sont à la fois soldats et agents du gouvernement. Les principaux guich sont les Abid-Boukhari, les Oudaïa, les Cheraga, les Cherarda et les Soussi. L'équipement de la cavalerie marocaine est misérable. Les chevaux sont insuffisamment nourris et le harnachement marocain est fort mauvais, en tous points inférieur à celui des Algériens. Il en est de même de la race des chevaux. La taille et l'aspect du cheval marocain sont en général supérieurs à ceux des animaux d'Algérie, mais les qualités de fond, de vigueur et d'endurance aussi bien et surtout que celles du cavalier ne sauraient entrer en comparaison avec celles des tribus du Sud oranais. Le guich fournit aussi l'artillerie de campagne qui se compose de deux bataillons commandés chacun par un caïd agha et formant 15 mia ou compagnies de 100 hommes, rarement au complet. Le matériel, essentiellement disparate, se compose, en général, d'une dizaine de batteries. On a essayé d'organiser des batteries montées qui ne servent guère qu'à des manœuvres de parade au moment des fêtes religieuses. Ce qui reste n'est que de l'artillerie de montagne, mal servie par des canoniers sans discipline et par des officiers marocains qui ignorent même l'emploi de la hausse. Quant à la défense des ports, elle est confiée à un petit nombre d'artilleurs sédentaires, une centaine environ par port, qui servent de père en fils, exercent un métier quelconque et touchent une faible paye mensuelle. Leur service se borne à monter de rares gardes et à tirer des salves de réjouissance. A Tanger, on voit six canons Armstrong de 20 tonnes installés dans trois batteries avec réduit et construites par des ingénieurs de Gibraltar; à Rabat, le sultan Maoulay-el-Hasan, dans les dernières années qui précédèrent sa mort, fit construire par un ingénieur allemand un ouvrage d'une grande puissance, armé de deux énormes pièces Krupp. L'artillerie des places de l'intérieur est tout à fait insignifiante. La marine marocaine, si fameuse au temps des pirates barbaresques, n'existe plus. Seul, un bâtiment à vapeur, mauvais cargo-boat, acheté par le sultan Maoulay-el-Hasan, bat encore le pavillon marocain. Outre les troupes dont nous venons de parler, les tribus four-

nissent des cavaliers appelés nouaïb et qui ne rejoignent l'armée qu'en cas de besoin. Ils ne causent au sultan aucune dépense ; ils reçoivent de leurs tribus une cinquantaine de francs par mois pour subvenir à leurs besoins et s'approvisionnent par des convois organisés à leur guise, apportant ainsi les plus grands éléments de désordre à la cohue que forme en déplacement l'armée chérifienne. Les tribus berbères fournissent des nouaïb à pied qui sont d'excellents fantassins, énergiques, sobres, habiles tireurs et qui, durant la guerre de Tétouan, résistèrent parfois victorieusement aux Espagnols. Quant à l'infanterie régulière (asker), bien qu'habillée d'une façon à peu près uniforme, instruite en partie par un sous-officier anglais et

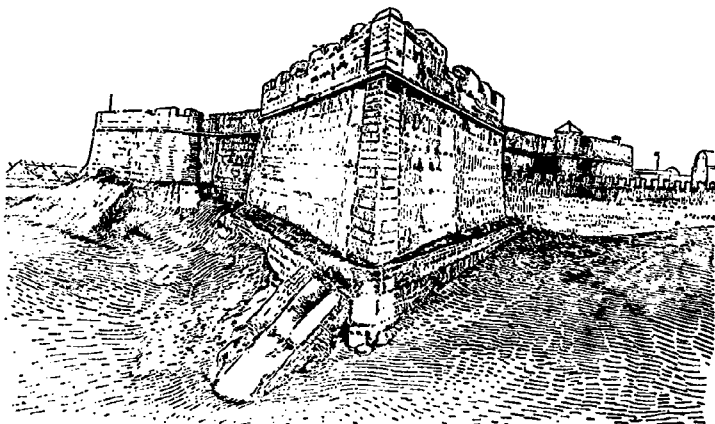


Fig. 9.— Ancienne forteresse espagnole, à Larache (d'après une photographie de M. de La Martinière).

armée de fusils modernes (Martini Henry, Comblain, Gras), elle offre peu de solidité. L'effectif total dépasse rarement 8,000 hommes. L'armement de la troupe marocaine est très mauvais, car le gouvernement marocain, malgré sa méfiance instinctive pour tout ce qui vient d'Europe, ne cesse d'être victime d'industriels et d'agents qui lui vendent au poids de l'or du matériel parfois de rebut. Dans les dernières années, l'effectif des troupes employées pour soumettre les tribus n'a pas dépassé 25,000 hommes, nouaïb compris. S'il s'agissait d'une guerre plus sérieuse, le sultan pourrait mettre sur pied environ 40,000 hommes d'infanterie et presque autant de cavalerie (Erkmann).

Géographie économique. — INDUSTRIE, NAVIGATION, MOUVEMENT COMMERCIAL. — Le système d'isolement, qui a prévalu depuis longtemps déjà dans la politique des sultans du Maroc, a empêché le développement de l'industrie et de l'agriculture, et a conservé avec une singulière efficacité le caractère d'une industrie encore réduite de nos jours aux procédés antiques de fabrication. Les tapis, tissus, cuirs ouvragés, armes, faïences vernissées de Merrakech, de Fez, du Tafilet sont encore les mêmes qu'aux siècles passés. On observe cependant et depuis peu d'années de grands efforts en Allemagne, notamment pour imiter l'industrie marocaine et apporter dans ce pays des objets manufacturés économiquement et mécaniquement. Les laines du Maroc sont renommées; elles sont en grande partie exportées en France, où, dans le Nord, elles sont employées dans les filatures. Les droits de douane à l'exportation tendent à maintenir fermée la barrière qui empêche le développement économique de ce pays. C'est ainsi que les grains sont de même frappés, soit d'un droit relativement élevé, soit même d'une prohibition absolue. Si à ces conditions défavorables on ajoute l'absence de moyens de communications, le peu de sécurité de la contrée, l'impossibilité des étrangers de se rendre dans certains districts, souvent les plus riches, on comprend pourquoi l'exportation est très insignifiante par rapport à la masse des produits du sol. Il est également interdit d'exporter du Maroc, à moins de permission spéciale, les animaux domestiques vivants. Le gouvernement anglais a toutefois conclu avec le Makhzen chérifien une sorte de convention pour l'approvisionnement, à Tanger, en viande sur pied, de la garnison de Gibraltar. La marine marocaine ayant été anéantie, la navigation côtière est entièrement aux mains de compagnies européennes ou faite par de petits voiliers espagnols et portugais. En 1896, il existait trois compagnies allemandes desservant les ports marocains, une anglaise, une espagnole et deux françaises. Ces deux dernières sont la Compagnie Touache dont un bateau dessert Tanger tous les quinze jours par Oran, et la Compagnie Paquet de Marseille, dont les bâtiments font escale sur toute la côte jusqu'aux îles Canaries. Il n'existe pas de ports au Maroc; ce ne sont que rades foraines ou mouillages, et les conditions où se font les opérations d'embarquement et de débarquement sont fort précaires. A cela si on ajoute l'absence de phares (sauf celui du cap Spartel) et les difficultés de la navigation sur cette côte, il ne faut pas s'étonner de l'état misérable où demeure le négoce marocain. En ce qui concerne le commerce français au Maroc, on constate qu'il y devient de plus en plus difficile. La concurrence allemande et belge à nos produits y est très vive. La France importe au Maroc les sucres, quelques draps, des tissus de soie de Lyon, des guinées ou toiles de coton bleues, destinées aux

régions méridionales et provenant de Pondichéry; elle exporte des laines, des grains; l'Angleterre importe les thés, les bougies, les cotonnades, de la quincaillerie; il en est de même de l'Allemagne et de la Belgique. Le commerce d'importation par contrebande des armes et munitions de guerre, qui prend une extension de plus en plus grande, provient de Belgique et d'Angleterre et aussi d'Espagne. Le thé, dont on fait un si grand usage depuis quelques années, est du thé vert; dans les ports et dans les grandes villes du Maroc, il se vend environ 5 fr. le kilogr.; la valeur en augmente à mesure qu'on s'éloigne des centres. L'absence de facilités et de moyens de communication est au Maroc un des obstacles les plus considérables que ren-

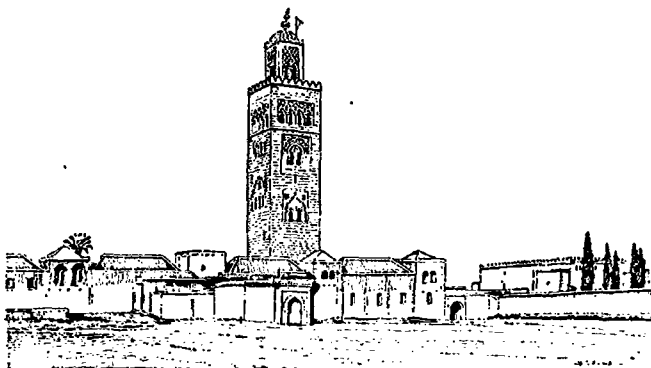


Fig. 10. — La grande mosquée de la Koutoubia, à Merrakech (époque des Almohades, règne d'El-Mansour) (d'après une photographie de M. de La Martinière).

contre le développement des relations commerciales. On a vu plus haut que ce pays se divise, de par sa constitution orographique, en deux régions distinctes; la première a Fez pour centre : on peut l'appeler Maroc du Nord ou royaume de Fez; la seconde a pour centre Merrakech ou la ville de Maroc : elle peut se désigner sous le nom de Maroc méridional ou royaume de Merrakech. Ces deux régions, séparées par des montagnes difficiles et des plateaux qu'habitent une longue ligne de tribus indépendantes, ne communiquent que difficilement entre elles et seulement par deux points. Ils se trouvent aux extrémités opposées de la ligne qui les sépare : ce sont au N.-O. le bord de la mer dans les environs immédiats de la ville de Rabat, au S.-E. la plaine qui, par le Todra, le Ferkla et Gheghis,

s'étend entre l'ouâd Dâdès et l'ouâd Ziz. Ces deux contrées ont donc leur mouvement commercial propre, leur importation, comme leur exportation et leurs ports spéciaux. Le mouvement commercial du Maroc avec l'Algérie n'est pas très considérable; il est bien inférieur à ce qu'il devrait être. La plus grande partie des échanges paraît se faire par la région du Tafilalet et les ksour, intermédiaires entre la vallée de l'ouâd Ziz et Ain-Sefra; quant à la voie de Fez à Tlemcen, à Oudjda, très suivie avant l'occupation française, elle est réduite actuellement par le soin que met la cour marocaine à s'isoler de l'Etat voisin. Les Espagnols en créant à Melilla un port franc ont un commerce assez actif avec la partie orientale du Maroc.

MONNAIES. — Tout récemment le sultan Mauley-el-Hasan, à la suite d'un contrat passé avec un syndicat de banquiers belges et français, a fait frapper une certaine quantité de monnaies d'argent à Paris. Ces pièces sont de 5 fr., 2 fr. 50, 0 fr. 50 et 0 fr. 25; l'ancien système si compliqué tend donc à disparaître; il ne subsiste plus que pour les monnaies de cuivre, bien qu'il soit question d'établir une frappe à cette seule fin à Fez, d'après les usages européens. Actuellement, comme monnaie de billon, on se sert d'une monnaie nationale dont l'unité est la *mouzouna*. On compte 4 mouzounas dans l'*ouquia* et 40 dans le *mitsqual*. Cette monnaie est en usage dans tout le Maroc; sa valeur est uniforme. Il n'y a pas de pièces d'une mouzouna, il y en a de 2/3 de mouzouna, de 1/16 de mouzouna, etc. La pièce de 5 fr., le douro espagnol, seule unité pratique, a une valeur qui diffère en chaque lieu; de plus, en un même point, cette valeur n'est pas fixe: elle oscille sans cesse dans certaines limites. Dans toutes ces monnaies de valeur si variable, il circule beaucoup de pièces fausses; il en existe parmi les réaux ou pièces de 5 fr.; il en existe surtout parmi les pesetas espagnoles dont cinq valent un douro. Ces anciennes pièces à empreintes effacées sont d'une imitation aisée; aussi, dans celles qui servent actuellement s'en trouve-t-il plus de fausses que d'authentiques. Dans ces conditions, on se méfie également et grandement des rares monnaies d'or qui se peuvent rencontrer et que du reste on ne frappe plus depuis longtemps au Maroc.

MESURES. — Le *cantar* ou quintal est de 100 livres du pays, qui égalent 54^{kg}346. On distingue de plus le *kin-tar el-aroub*, qui est des trois quarts de l'autre et n'a que 75 livres. La *livre* est dans le N., à Tétouan, Tanger, etc., de 500 gr., et dans le S., à Mazagan, Mogador, etc., de 540 gr. — Les mesures de longueur et d'aunage sont: le coudée ou *dra* = 8 toises = 0^m57; le *cana*, pour la mesure des tissus, est égal à 0^m54. — La

mesure de capacité varie suivant les localités; mais la plus usitée pour les grains est la *fanègue*; la fanègue rase est évaluée à 56^{lit}39 et la fanègue comble à 72^{lit}68. D'autres estiment la fanègue rase à 54^{lit}800. La fanègue est divisée en mesures de $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, $\frac{1}{32}$ de fanègue. — Dans les provinces du Sud, on vend le blé par *moudd* ou *almoudd* = 14^{lit}387; dans le Nord, il se vend par *sa* et par *kila*; le *sa* = 37^{lit}348, le *kila* = 89 litres. Le froment, l'orge, les fèves et les autres grains sont vendus par *arobe*; l'*arobe* est égal à environ 3 fanègues et demie.

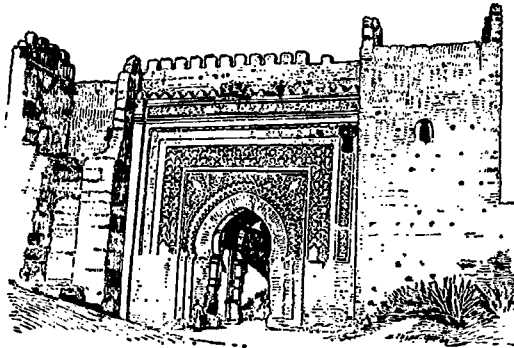


Fig. 11. — Porte de la ville, à Mequinez (époque de Maoulay-Ismaïl) (d'après une photographie de M. de La Martinière).

La fanègue comble de fèves pèse 51 kilogr.; la fanègue comble de lentilles ou de maïs pèse 54 kilogr.; la fanègue comble de pois chiches pèse 55 kilogr. — Les liquides se vendent au poids, sauf l'huile d'olive, qui se vend par *kolla* ou *koulla* de 22 *artale* = 15 litres, pesant 13,5 à 14 kilogr.

Statistique. — NOMBRE D'HABITANTS. — Tout essai de statistique en un semblable pays serait infructueux. On est obligé de s'en remettre aux appréciations des différents voyageurs qui ont parcouru le Maroc. Quoi qu'il en soit, en tenant compte de l'extrême densité de la population berbère qui peuple la vallée de l'Atlas, et aussi de la fertilité de quelques districts de plaines, comme celles qui bordent l'océan Atlantique, ce n'est guère exagérer la population marocanique de l'estimer de 10 à 12 millions d'hab. Il faudrait en effet se garder d'apprécier ce pays par l'aspect misérable le long des contrées, soit de la Tin-

gitane, soit du royaume de Merrakech, et que suivent les ambassades européennes qui se rendent à la cour, ou que parcourent les négociants appelés par leurs affaires dans les villes de l'intérieur.

Ethnographie (V. AFRIQUE, BERBERS, MAURES).

PÉRIODE PRÉHISTORIQUE. — *Monuments mégalithiques au Maroc.* On a rencontré au Maroc à peu près toutes les variétés des monuments mégalithiques, dolmens, menhirs, tumuli, cromlechs. Ils y sont toutefois beaucoup plus rares qu'en Algérie et y apparaissent en groupes moins considérables. Tissot explique ce fait par les mœurs différentes des populations des deux contrées, l'élément nomade étant, pour ainsi dire, une exception au Maroc, et les populations berbères essentiellement sédentaires n'ayant, depuis des siècles, cessé d'utiliser, pour la construction de leurs villages ou *dechour*, les dalles des dolmens et les matériaux des différentes ruines qu'elles rencontrent dans le pays. Toutefois, non loin et au S. de Tanger, sur la route d'Alkasar, il existe à Mzora tout un ensemble de monuments mégalithiques très remarquables et dont on n'a pas encore retrouvé d'autres spécimens au Maroc. Ces monuments se composent d'un tumulus surbaissé de 6 à 7 m. de hauteur sur une centaine de pas de circonférence, flanqué à l'O. d'un groupe de menhirs dont le principal ne mesure pas moins de 6 m. et est entouré à sa base sur les trois quarts de la circonférence d'une ceinture de pierres debout de 1 m. de hauteur en moyenne. Le voyageur Arthur Coppell de Brooke a comparé ces groupes monolithiques avec les monuments analogues de la Grande-Bretagne et a exprimé la conviction qu'ils appartiennent à la même époque s'ils ne sont point l'œuvre d'une même race. Quant aux cavernes et aux *abris*, ils sont très vraisemblablement au Maroc aussi riches que partout ailleurs. Dans les falaises du cap Spartel et dans les parois rocheuses du djebel Mouça, sur toute la côte méridionale du détroit de Gibraltar, les grottes et cavernes sont assez nombreuses ; dans plusieurs on a trouvé des instruments divers de la pierre polie et en maints autres endroits les pointes de flèche abondent. Mais les populations de l'Afrique septentrionale et du Maroc en particulier ne semblent avoir gardé aucun souvenir de leurs origines. Les traditions nationales leur ont toujours fait défaut, et les légendes puniques recueillies par Salluste n'ont guère plus de valeur historique que les généalogies par lesquelles les Berbères ont cherché à se rattacher à la race arabe (V. *BERBÈRES*). Le Maroc, dont les massifs montagneux sont si difficilement accessibles, est un des centres d'où l'élément berbère s'est le mieux défendu contre les invasions et les croisements qui en sont la conséquence. Or, c'est

aussi la région de l'Afrique septentrionale où le type blond est le plus fréquent. Tissot pense que l'on demeure certainement au-dessous de la vérité en affirmant que ce type y forme le tiers de la population totale. Cette proportion doit, en effet, être bien plus considérable si l'on tient compte de ce double fait que les observations n'ont porté jusqu'ici que sur une population mêlée de sang arabe et de sang noir, et que la masse berbère pure du Grand Atlas et du Rif n'a pas pu être encore qu'imparfaitement étudiée sur place. Les deux tiers de la colonie rifaine établie à Tanger se composent d'individus appartenant aux types blond et châtain. La population berbère arabisante de la province de Tanger qui descend des grandes tribus des Senhadja et des Ketama présente les mêmes proportions : beaucoup de femmes sont blondes ; le plus grand nombre sont du type châtain ; celles qui appartiennent au type brun offrent les mêmes caractères, les mêmes traits que nos paysannes du Berry, de l'Auvergne, du Limousin. L'impression générale que laisse cette population berbère, c'est qu'elle appartient à une race identique à la nôtre. Tissot qui l'a longtemps observée écrit que le Berbère du N. et du centre du Maroc a une physionomie essentiellement européenne ; il dit même que ses mœurs, ses habitudes, le rapprocheraient de nous et confirment cette supposition d'une origine commune. Pendant longtemps on n'avait vu dans ces populations que des descendants des Vandales, mais cette conjecture a été démontrée inadmissible jusqu'à l'évidence. En réalité, le Maroc, par son voisinage de la péninsule ibérique et de l'Europe, dut servir de lieu de passage à une très ancienne époque, à cette invasion aryenne dont on retrouve les traces dans une grande partie du Nord africain et qui eut lieu vraisemblablement vers le xv^e siècle avant notre ère. Le Dr Broca pense que ces peuples ont franchi le détroit de Gibraltar comme le firent bien plus tard les Vandales.

Histoire. — PÉRIODE PHÉNICIENNE. — C'est environ 1520 av. J.-C. que l'on fait remonter le commencement de la navigation des Phéniciens par le détroit et la fondation de leurs premiers établissements de commerce sur la côte occidentale du N. du Maroc. Puis les Carthaginois, de bonne heure, cherchèrent à exploiter le pays, se maintenant autour des ports et ne dominant le reste du pays que par l'intermédiaire de chefs indigènes investis du manteau rouge. La grande expédition maritime confiée à l'amiral Hannon avait exploré la côte atlantique et fondé des colonies. Mannert estime que c'était à peu près l'époque où Carthage était parvenue à sa plus grande splendeur, c.-à-d. durant la période comprise entre le règne de Darius I^{er} et le commencement de la première guerre punique. *Tingis* (Tanger) et *Lixus* (Tchemmich, près de Larache) existaient déjà, mais

c'est alors que furent fondés les principaux comptoirs de la côte, comme *Thymiateria* (Mehediyah), *Sla* (Rabat), etc.

A peine Scipion Emilien, après la prise de Carthage, avait-il quitté l'Afrique que l'on vit affluer la troupe avide des négociants ou fermiers d'Etat qui envahirent bientôt tout le trafic de la nouvelle province aussi bien que des pays numides et gétules fermés jusqu'alors à leurs entreprises. A mesure que la puissance phénicienne penche vers son déclin, on discerne dans le N. de l'Afrique et principalement dans la partie de la Maurétanie qui était le Maroc de nos jours, celle des princes indigènes affirmant la suprématie des Berbères. C'est ainsi que, déjà vers l'an 200 av. J.-C., le pays qui nous occupe s'était soumis au moins en

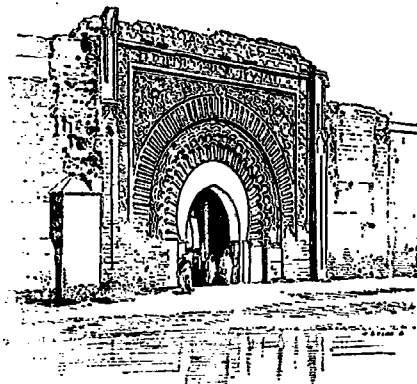


Fig. 12. — Porte de la Kasba, à Merrakech (d'après une photographie de M. de La Martinière).

grande partie à la famille princière de Bokkar. La région était encore peu connue des Romains et, en tout cas, ses habitants ne paraissent avoir commencé à jouer un rôle bien dessiné dans l'histoire qu'au moment où Jugurtha, gendre de leur roi Bocchus et roi de Numidie, demanda son appui contre les Romains (107). On connaît la conduite de Bocchus et on sait que, pour prix de sa trahison, les Romains le récompensèrent de leur avoir livré Jugurtha en reculant de la Molouia jusqu'à l'Ampsaga (l'ouad El-Kebir) les frontières de la Maurétanie occidentale. Ce que les auteurs anciens nous ont transmis sur cette époque est très incomplet et en partie contradictoire. Ils nous apprennent que le grand royaume formé par Bocchus a été divisé en deux Etats soumis à des rois qui ont porté les noms de

Bocchus et de Bogud ; mais ils ne disent ni quand le partage a eu lieu ni quel a été le nombre de ces rois, et il arrive parfois qu'on ne voit pas clairement sur laquelle des deux Maurétanies a régné le roi dont il est fait mention. Les premiers événements qu'on nous a rapportés de cette époque appartiennent à l'an 84. Un roi maurétanien attaqua alors le roi numide Hiabas lorsque, vaincu par Pompée, il s'était réfugié dans l'O. de ses domaines. Au même

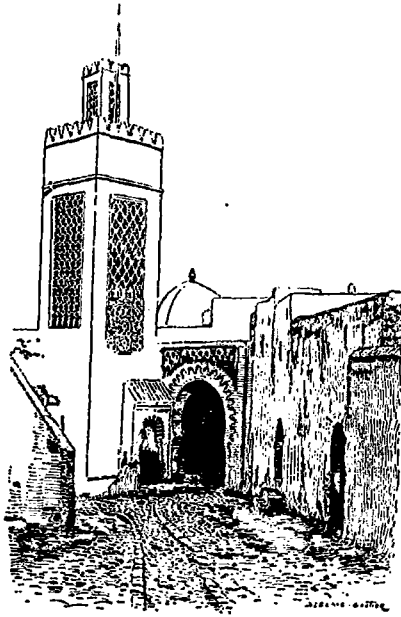


Fig. 18. — Minaret, à Tétouan (d'après une photographie de M. de La Martinière).

temps, une lutte s'engage sur la côte atlantique entre un certain Ascalis, sans doute un prétendant au trône de Maurétanie, et Sertorius, célèbre chef espagnol ; Ascalis fut soutenu par des pirates siciliens arrivés dans ces parages avec Sertorius et par des troupes envoyées d'Espagne par Sylla, mais Sertorius le vainquit et prit la ville de Tingis où il s'était retiré. Les rois maurétaniens prirent aussi part à la guerre qui se faisait en Espagne entre César et

les Pompéiens ; en 48, un Bogud passa en Espagne pour aider Longinus, lieutenant de César, à combattre le gouverneur pompéien de ce pays et, à la bataille, nous trouvons en 45 l'un des deux rois dans l'armée de César et les fils de l'autre combattant dans les rangs de Pompée. En 38, Bogud, roi de la Maurétanie occidentale, embrassa le parti de Marc-Antoine et fit une expédition en Espagne pour déposséder les légats d'Octave ; pendant son absence, les habitants de Tingis se révoltèrent et Bocchus, roi de l'autre Maurétanie, occupa son pays ; Bogud, échouant dans sa tentative en Espagne et ne pouvant rentrer dans ses Etats, se réfugia en Orient auprès d'Antoine, tandis que Bocchus reçut d'Octave l'investiture du royaume occidental. Ce Bocchus, dernier roi de la dynastie, mourut en 33. La civilisation phénicienne se maintint sans doute pendant toute cette époque, mais celle des Romains ne put faire autrement que de pénétrer peu à peu dans la Maurétanie, soit par le commerce actif qui se faisait entre les villes maritimes et la côte voisine de l'Espagne où prédominaient alors la langue et les mœurs romaines, soit par suite des relations qu'entretenaient les rois avec les Romains. Cette influence a dû se faire sentir surtout vers la fin de cette époque, après que la Numidie orientale fut devenue province romaine.

PÉRIODE ROMAINE ET BYZANTINE. — C'est par le territoire de Carthage que Rome avait d'abord saisi l'Afrique. De l'Afrique propre ou province romaine d'Afrique, la Tunisie actuelle, les nouvelles mœurs gagnèrent les contrées voisines, et, pour activer la transformation de ces pays, Auguste et ses successeurs fondèrent de nombreuses villes dans la Maurétanie occidentale, jusque sur les côtes de l'Océan Atlantique où ils développèrent les anciens comptoirs phéniciens en face de la Bétique, d'où leur arrivaient des encouragements et des secours. Tel Lixus qui était en relation si fréquente avec le port voisin de Gadès (Cadix). Otton rendit plus tard, en 69, durant son éphémère pouvoir, cette action plus directe en plaçant la Tingitane sous la juridiction des gouverneurs de Bétique. Auguste avait déjà établi que Zilis (Asilah) en relèverait. *Zilis jura Baeticam petere jussa* (Plin., *Histoire nat.*, V, 4). Pourtant on adopta d'autres errements et on crut aller plus vite dans cette œuvre en remettant le pouvoir à un chef indigène ; c'est ainsi que la Maurétanie fut donnée à Juba. Toutefois, en 40, Caligula prit au fils de Juba son royaume, et Claude en 41 divisa la Maurétanie en deux provinces, la Tingitane et la Césarienne, séparées par la Malva (la Molouia de nos jours). En 42, la Tingitane était élevée au titre de province romaine, et Lixus devenait colonie impériale (*Lixus colonia Claudii Cæs.*). Ce ne fut pas sans

résistance que la nationalité berbère adopta cette domination si différente de celle de Carthage. L'histoire ne nous a point conservé le récit de ces luttes. La rébellion fut toutefois et à maintes reprises très étendue, notamment sous le règne de Claude, quand Suetonius Paulinus entreprit une expédition qui mena les légions romaines jusque sur les bords de l'ouâd Ghers. Parties de Volubilis, les troupes franchirent le massif occupé de nos jours par les Beni-Meguiled,

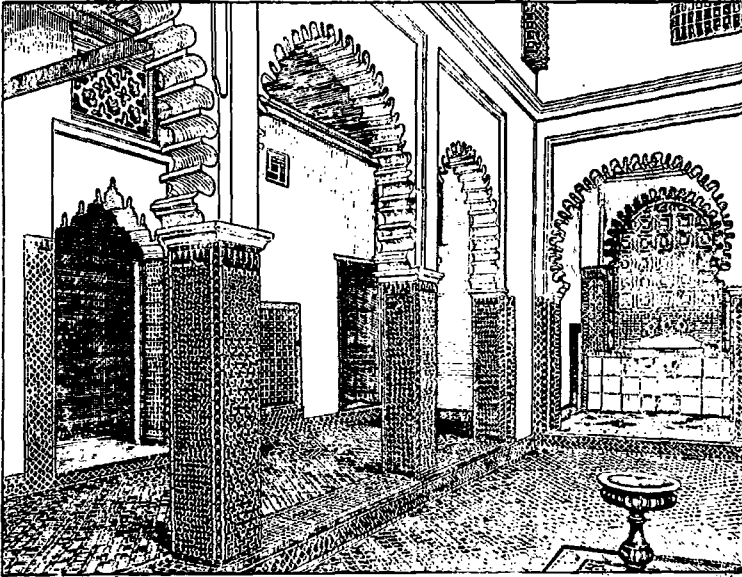


Fig. 14. — Intérieur de maison, à Tétouan (d'après une photographie de M. de La Martinière).

traversèrent l'Atlas au col de Tizi n'Telremt et débouchèrent sur le versant méridional de la chaîne, dans la région du Tafilalet, par un itinéraire des plus hardis. Pour donner plus d'indépendance à l'action militaire, Caligula avait du reste ôté le commandement de l'armée au proconsul d'Afrique en le donnant au légat impérial. On a trouvé au Maroc des inscriptions nombreuses (recherches de Tissot poursuivies par M. de La Martinière) datant de presque toutes les époques de l'Empire. Certaines inscriptions de

Tanger confirment le titre que Pline nous avait transmis de la cité (*Tinge colonia Julia traducta*) ; une autre nous apprend que la Tingitane si voisine de l'Espagne, avec laquelle elle avait tant de relations, s'appela *Provincia nova hispania ulterior Tingitana* ; il est possible que ce fût sous le règne de Caracalla. L'arc de Volubilis date de cette même époque, peut-être à l'occasion d'un voyage que cet empereur fit avec sa mère dans ces régions. Des inscriptions recueillies à Banassa, dans la plaine du Sebou, portent le nom de Gordien. En résumé, la Tingitane, rattachée au diocèse d'Espagne et commandée par un *comes tingitanæ*, relevait directement du *magister peditum* (sorte de ministre de la guerre) de Rome. Quant à son administration civile, elle était confiée à un *præses* obéissant, ainsi que nous avons vu, au vicaire d'Espagne. Sous Constantin, en 323, la Tingitane, rattachée à la préfecture des Gaules, était sous l'autorité du préfet du prétoire des Gaules qui était représenté dans la province par un *præses*. L'ancienne organisation militaire relevant de Rome directement subsistait. Le *comes tingitanæ* avait sous son autorité un préfet de cavalerie et cinq tribus de cohortes, et aussi des corps mobiles. Les chefs militaires dans la province avaient le nom de *limitanei* et commandaient les postes de frontières. Sous le Bas-Empire, cette organisation dut subir de profondes modifications, alors que l'empereur dirigeait tout du fond de son palais, poussant la centralisation à l'outrance, instituant les *curiosi* ou inspecteurs régionaux. — A la suite du traité passé avec le comte d'Afrique, Boniface, les Vandales traversèrent le détroit et débarquèrent en Tingitane au mois de mai 429. De suite, ils se mirent en route vers l'Est, s'avancant en masse comme une trombe qui détruit tout sur son passage, mais nous ne savons presque rien du rôle que joua la Tingitane dans la constitution du royaume vandale et dans l'organisation de l'Afrique vandale par Genséric. Ce que nous en ont dit les auteurs porterait à croire qu'en Tingitane le territoire romain à cette époque finissait souvent à huit ou dix lieues de la côte. Mais cette opinion ne saurait être admise sans réserve. Les conséquences de la conquête vandale se firent vraisemblablement sentir en Tingitane plus que dans le reste de l'Afrique septentrionale, car, en ruinant les établissements que Rome y avait si admirablement développés ou fondés, l'invasion par les ruines qu'elle sema profita surtout à la population indigène pour regagner son indépendance. Après la mort de Genséric, une insurrection générale eut lieu, et, parmi les révoltés, il ne manqua certes point de colons ruinés ou d'officiers persécutés en raison de leur religion pour servir de chefs habiles et capables d'organiser la lutte. Au moment de l'expédition de Bélisaire on s'en aperçut, lorsque, après avoir détruit ce qui subsistait de la

domination vandale, Byzance voudra redonner aux Maurétains leurs limites anciennes, et l'élément berbère aura alors reconquis peu à peu une partie des territoires abandonnés. Il n'apparaît pas que nulle part cette résistance ait été plus vive qu'en Tingitane. Quoi qu'il en soit, la domination byzantine y fut plus étendue et peut-être même plus profonde qu'on ne le croyait généralement, s'il faut en juger par la grande masse des vestiges retrouvés au Maroc et d'autant de cette époque, bien que certains auteurs ne nous donnent que Tanger et Ceuta comme seules places occupées par les dignitaires de Byzance.

Justinien avait rétabli la Tingitane comme une des sept provinces d'Afrique relevant du prétoire de Carthage. Reconnaissant, par l'expérience de l'invasion des Vandales et par les mouvements menaçants des invasions de l'Europe latine, l'importance du détroit de Gadès, il écrivait à Bélisaire : « Établissez complètement sur le passage qui est vers l'Hispanie, et qu'on appelle Septa, des soldats avec leur tribun, homme prudent et dévoué à notre Empire, de manière qu'il puisse toujours garder ces rivages et faire savoir tout ce qui s'y passe. Vous ferez en outre établir dans ce détroit des vaisseaux légers. » (Trad. d'Avezac.) C'est de cette époque que semblent dater toutes les reconstructions byzantines trouvées en Tingitane. Salomon, préfet du prétoire, après le départ de Bélisaire, releva les fortifications de Septa et y bâtit une église (542). Malgré ces précautions, les Visigoths d'Espagne traversèrent le détroit probablement sous le règne de Swiuthilla (624-631) et s'établirent à Tanger. On sait en effet que, lorsque les Vandales avaient laissé l'occident de l'Afrique s'échapper de leurs mains, ce furent les Goths de la Péninsule qui en profitèrent pour prendre Septa. Par la négligence des Vandales, les murailles se ruinèrent (Procopé, *De Edificiis*), puis les Berbères en chassèrent les Goths. En 532, le roi Thénodus fit pour reprendre cette place une tentative malheureuse, et ce fut en réalité aux Berbères que les chrétiens enlevèrent la ville quand ils en prirent possession pour la seconde fois. Si nous en croyons l'auteur de la guerre des Vandales, l'occupation byzantine à l'époque qui suivit la déportation de Gélimer à Constantinople se borna dans la Tingitane à Ceuta. On voit donc quel immense espace restait en proie aux indigènes et à quels désordres devait être exposé ce pays. Les chroniqueurs ignorent ce qu'était l'Afrique et en particulier la Tingitane sous le règne d'Héraclius (618), semé de tant de désastres. Toutefois des événements qui suivirent immédiatement la mort d'Héraclius, en 641, ou plutôt celle de son fils Constantin III, on peut tirer la preuve que Ceuta était encore sous la dépendance de l'Empire, quoique ce fût dans cette ville qu'Héraclonas exila Philagrius. Quant à l'Afrique pro-

prement dite, elle était gouvernée par un certain patrice du nom de Grégoire (Djoredjir) qui avait fait avec les indigènes une manière de pacte dont on ne connaît pas les conditions, et qui répudia l'autorité de la métropole. Il s'était érigé en souverain puisqu'il faisait frapper des dinars à son effigie, et son autorité s'étendait de Tanger à Tripoli; il résidait à Sheitla. Telle était à peu près la situation dans la septième année du règne de Constant II.

LE CHRISTIANISME EN TINGITANE. — Malgré les persécutions, le christianisme avait fait de rapides progrès dans tout le N. de l'Afrique, et la Tingitane, par sa proximité de la Bétique, n'avait pas été tenue à l'écart de ce mouvement. Ainsi que l'a fait remarquer Berbrugger, ce fut d'abord le sang indigène qui coula pour la foi chrétienne, et c'est à Tanger aussi qu'un centurion du nom de Marcellus est martyrisé pour avoir refusé de porter les emblèmes païens. Cependant, sous Dioclétien, en 303, le fameux édit de Nicomédie ne fut pas exécuté dans l'Espagne et la Tingitane (Mercier). Après la scission qui se produisit dans l'Eglise et la formation du parti des donatistes, le mouvement s'étendit jusqu'en Tingitane, et là encore nous devons trouver une des manifestations de l'esprit d'indépendance des Berbères. Si la plupart des Africains ont embrassé le christianisme, ils ne l'ont jamais fait avec autant de zèle que quand il était une religion persécutée par les empereurs. Dès qu'il est devenu la religion officielle, de suite ils cherchent à se distinguer du peuple conquérant en pratiquant des formes de christianisme à eux, en versant dans l'hérésie. Le schisme donatiste est une des formes de la résistance berbère contre l'orthodoxie impériale, et il en sera de même quand se sera répandue la doctrine du Libyen Arius, vers 320. Au commencement du ^v^e siècle, les schismes, les hérésies s'étant multipliés, la rage des Circconcillions détruira toute la belle colonisation des campagnes en Tingitane, préparant comme la venue d'autres occupants. Quoi qu'il en soit, la persistance du christianisme fut au Maroc assez grande. Contre les conquérants musulmans, les Berbères agirent encore avec la même indépendance. Longtemps ils résistèrent à la propagande de l'islam. El-Bekri a eu soin de nous apprendre les difficultés que l'apôtre Salah-ibn-Mansour rencontra en convertissant les Sanhadja et les Ghomara. Avec eux étaient les Beni-Hamed, les Metioua, les Beni-Nal, les Ar'saoua, les Beni-Zeroual, les Medjkassa et une partie des Tamsaman. Au surplus, l'auteur du *Roudh el-Kartas* nous apprend qu'au moment de son apostolat Edris eut surtout à combattre les Berbères chrétiens, tant était répandue la religion. Nous en pouvons du reste juger par la longue liste des évêques de la Tingitane qui relevaient du siège de

Carthage. Au moment de la conquête arabe, il faut citer certaines tribus, comme les Ghiyâtsa et les Mediouna, qui professaient le judaïsme. Mais quand, de guerre lasse, les Berbères auront enfin accepté l'islam, nous les verrons encore chercher à se distinguer de leurs nouveaux maîtres par l'adoption de sectes hérétiques : le kharédjisme, le chysisme, l'ibadisme, le cofrisme, qui eurent longtemps parmi les adeptes de la nouvelle religion la même fortune qu'autrefois le donatisme ou l'arianisme. Ce ne sera qu'à la fin et après la longue et patiente propagande des missionnaires isolés ou des tribus dites Cheurfa, que l'orthodoxie musulmane pénétrera insensiblement dans la masse de la population autochtone.

LA CONQUÊTE MUSULMANE. — L'islamisme avait commencé à étendre ses conquêtes au dehors de l'Arabie, vers l'époque où la domination byzantine s'éteignait dans l'Afrique septentrionale. Affaiblie par le schisme des donatistes et par les fréquentes révoltes des indigènes, brisée ensuite par les Vandales, l'autorité des césars y avait reçu un coup fatal, et bien qu'elle fût relevée par l'habileté de Bélisaire et soutenue pendant quelques années par les armes de Salomon et de Jean Troglita, elle penchait vers sa ruine définitive à l'époque où nous commencerons notre résumé historique. Les populations de race latine s'étaient concentrées autour de leurs places fortes, après avoir abandonné leurs riches campagnes aux Berbères ; plusieurs villes de premier rang venaient d'être évacuées, et, depuis l'an 618, l'importante province de la Tingitane était tombée aux mains des Goths d'Espagne. Dans leur deuxième expédition en Afrique, les Arabes n'avaient pas atteint le Maghreb el-Acsa. El-Mohadjer s'était en effet arrêté aux environs de Tlemcen, lorsque Kosèila, le chef des Aureba, avait revêtu les apparences de la conversion. Ce fut en 682 qu'Ocba-ibn-Nafé franchit la Molouïa et arriva devant Ceuta où résidait le comte Julien (*comes Julianus*) qui en était gouverneur au nom de Constantin IV. Il avait le titre de seigneur d'El-Djazirat el-Khadra (Algésiras), Ceuta et autres lieux, et son autorité s'étendait sur le pays voisin qu'occupaient les Ghomara. On sait l'accueil réservé par Julien au conquérant. Sorti au-devant des musulmans avec des présents magnifiques, il fit sa soumission et en obtint la confirmation dans son gouvernement. Ocba marcha ensuite sur Tanger qui fut emportée après une résistance acharnée des Berbères, et, se dirigeant vers le Sud, le conquérant s'empara d'Oualili, cité prospère et renommée au loin, l'antique Volubilis de la domination romaine, occupée alors par les Berbères chrétiens de cette région ; puis, continuant son œuvre, Ocba franchit l'Atlas et on le vit dans le Sous el-Acsa entrer à Idjli ou Taroudant. Les

captives qu'il fit étaient si belles que les chroniqueurs arabes (El-Bekri, En-Nouairi, Ibn-Khaldoun, El-Kairouani) nous en ont dépeint les charmes. Il remonta vers le Nord, repassa la Molouia et fut tué à Tahouda. Telle fut retracée à grands traits la première apparition des Arabes au Maroc. Leur domination était plutôt annoncée qu'établie, car la mort d'Ocba rendait à son vainqueur Kossila toute sa puissance. Il semble que ce soit vers 705 que Moussa-ibn-Noséir ait reçu d'Abd-el-Aziz le commandement de l'Afrique et qu'il ait alors commencé la conquête du Maghreb jusqu'à Tanger, l'étendant plus tard jusqu'à l'Espagne. De Tanger, il envoya deux généraux vers la contrée où devait dans la suite s'élever Fez, et où ils firent un grand massacre des gens de la tribu des Aureba. Le bruit de ce carnage s'étant répandu au loin, le nom seul de Noséir ne tarda pas à inspirer la terreur, et les historiens arabes nous représentent les Berbères, quoique découragés, combattant avec la même vaillance, presque toujours vaincus, tandis que Moussa parvient jusqu'au Sous el-Adna. La ville de Tanger fut alors repeuplée avec des otages provenant de la tribu des Masmoda; une garnison de Berbères bien armés et bien approvisionnés y fut laissée en toute confiance, car ils avaient embrassé l'islamisme. A cette même époque, il convient de placer la défense de Ceuta par le comte Julien. Attaqué, il se défendit avec vaillance, prouvant la bravoure de ses troupes aux musulmans surpris de tant de résistance. Sur ces entrefaites, le roi d'Espagne Witiza mourut et Roderic monta sur le trône. On prétend que Julien, outragé par ce dernier dans l'honneur de sa fille qui, suivant la coutume de la cour des Goths, était élevée au palais de Tolède, aurait conclu un traité avec Moussa aux termes duquel il ouvrait aux Arabes les portes de ses villes et leur assurait aussi le passage du détroit pour débarquer dans la péninsule. Quoi qu'il en soit, il servait ainsi la cause des parents et des créatures laissées par Witiza contre Roderic. En 709-710 eut lieu la première expédition des musulmans en Espagne. Ils débarquèrent, sous la conduite de Tarik, sur la plage de Tarifa. La mesure était habile, car elle détournait vers l'autre rive du détroit l'ardeur guerrière des Berbères, ce qui permit aux Arabes de venir à bout de cette race vaillante. Plusieurs émirs succédèrent à Moussa-ibn-Noséir dans le difficile gouvernement du Maghreb; le siège de leur pouvoir était à Kairouan. L'un d'eux, voulant compléter la soumission des Berbères dans le Sous aussi bien que dans la province de Tanger, confia, en 739, la conduite d'une grande expédition au fils d'Ocba-ibn-Nafé, tandis qu'il dirigeait Omar-ibn-Obeid-Allah vers le détroit. Les populations se soulevèrent en masse et battirent les Arabes. L'insurrection se propagea; l'armée des émirs fut battue

par Khaled sur les bords du Sebou, et les populations du Maghreb se trouvèrent livrées à elles-mêmes. Les adversaires les plus redoutables des gouverneurs arabes allaient être les docteurs schismatiques qui se propagèrent vers cette même époque. Telle cette doctrine du kharédjisme que les Berbères embrassèrent d'autant plus ardemment qu'en l'adoptant ils avaient le droit de repousser la domination arabe tout en gardant l'islam. C'est ainsi qu'ils proclamèrent khalifes et encore imâms ou chefs de la religion, émirs el-moumenin ou commandeurs des croyants des chefs élus par eux, choisis dans leur race et dont le mérite était de combattre les étrangers. Le kharédjisme, simple protestantisme en Orient, devenait donc dans l'extrême Occident un drapeau politique, véritable symbole d'affranchissement et de nationalité, et c'est là une des clefs de l'histoire un peu obscure et confuse de la lutte entre les deux races : ainsi autrefois le donatisme ou l'arianisme contre le christianisme de Byzance. L'anarchie qui s'ensuivit permit aux Berbères de l'Ouest d'établir deux dynasties indépendantes ; l'une fut fondée par Abderraman-ibn-Roustem à Tiaret en 774 ; l'autre, la seule qui intéresse l'histoire du Maroc, est celle des Beni-Midrar ou dynastie miknasienne des Beni-Ouassoul ; elle eut pour siège la ville et l'oasis de Sidjilmassa vers l'an 787 et elle prit fin en 968.

Depuis un siècle et demi, la puissance des khalifes d'Orient était représentée dans l'Afrique septentrionale par les émirs siégeant à Kairouan ; mais, diminuée insensiblement quoique sûrement par l'établissement des dynasties berbères, la puissance arabe abandonne le Maghreb el-Acsa, tandis que cette autre forme de la religion musulmane et plutôt berbère achève le mouvement ; c'est alors qu'Obeïd-Allah, descendant d'Ali et de Fâtima, fonde la dynastie fâtimite. Il chasse les émirs dits Aghlabites (909) et conquiert tout le pays depuis les Syrtes jusqu'au milieu du Maroc ; mais, tandis que la nouvelle dynastie devient orientale par la conquête de l'Égypte (973), le Maroc est en partie et à nouveau conquis, converti, administré par les Edrisides, de 788 à 988. Leur nouvelle dynastie s'y établit consacrant la perte définitive de cette contrée pour le khalifat. Nous en retracerons les phases principales.

Après les luttes qui marquèrent en Arabie le lendemain de la mort du khalife Ali, gendre du prophète, ses partisans avaient vainement essayé d'obtenir le trône à ses enfants. La dynastie omeyyade s'était fondée ; mais les Alides, ayant formé une manière d'association secrète, n'avaient cessé d'attendre le moment de reconquérir le pouvoir ; plus tard, quand ils furent vaincus et anéantis à la bataille de Fekh (787), un oncle d'Hosein, du nom d'Edris-ben-Abdallah, s'étant échappé grâce au zèle de son affranchi

Rached, réussit à gagner les contrées lointaines du Maghreb. Après avoir séjourné à Tanger, il gagna les montagnes du Zerhoun habitées alors par les Aureba et y fut si bien accueilli par leur chef, Abou-Leila-Ishak, qu'il s'établit dans la ville d'Oulili. Vers la fin de 788, Edris ayant obtenu l'appui des Ghyiatsa, des Maghila, des Miknasa et d'une partie des Ghomara, se déclara indépendant et étendit son autorité sur une grande partie des populations d'alentour, dont plusieurs avaient conservé leurs croyances chrétiennes ou juives. Les ayant forcés à embrasser l'islamisme, il franchit la Molouia, atteignit Tlemcen où l'on raconte qu'il jeta les fondations de la grande mosquée, puis revint aux rivages de l'Atlantique où il s'empara de la ville de Chela ou Sla. Le nouveau pouvoir était dès lors fondé. Edris mourut empoisonné par les soins du khalife d'Orient qui, redoutant le développement de cette puissance, lui avait envoyé le traître Ech-Chemmakh. Il fut enterré dans une des gorges du djebel Zerhoun, en face d'Oulili, en 798, et, de nos jours, son tombeau est encore l'objet d'une sainte vénération. Il laissa un fils posthume, Edris-Seghir ou Edris II, qui fut élevé par les soins du fidèle Rached, tandis que son oncle Solefman exerçait le pouvoir en son nom à Tlemcen. Rached ayant été assassiné par un émissaire du khalife, les Berbères témoignèrent leur dévouement au jeune Edris en lui prêtant serment dans la mosquée d'Oulili, en 803. Ce prince, voyant chaque jour son autorité s'étendre et sa résidence devenir insuffisante, résolut de fonder une grande cité, et, en 803, il choisit à cet effet le territoire que traversait un petit affluent du fleuve Sebou. C'est là que s'élevèrent les premières constructions de Fez, destinée à devenir une des villes les plus fameuses du N. de l'Afrique. La plus grande partie du règne d'Edris-Seghir se passa à soumettre les tribus masmoudiennes et certaines des populations de l'Atlas ; ce prince parcourut ensuite le Sous et combattit le kharédjisme, dont il avait décrété l'abolition. Il confia de grands commandements aux chefs des Aureba, désireux de leur faire oublier les rigueurs du début de son règne et qui avaient été contraires à la politique de son père. Ayant repris Tlemcen, qui s'était affranchi de son autorité, il s'avança jusqu'au Chélif et passa trois années ainsi dans l'E. de ses Etats. Peu avant la fin de son règne, il recueillit 8,000 musulmans expulsés d'Andalousie par El-Hakem à la suite d'une révolte, et il les établit dans sa capitale, où cette population, d'origine celto-romaine, polie et intelligente, contribua à la prospérité de la nouvelle ville. Edris II mourut en 828, à l'âge de trente-trois ans, étouffé par un grain de raisin. Il laissait un empire qui comprenait à peu près le Maroc actuel et s'étendait dans l'E. jusqu'à la Mina ; mais, dans la vallée de l'Ouad

Ziz, les Miknasa régnaient en maîtres, et la dynastie des Beni-Ouassoul à Sijilmassa protégeait ouvertement le kharidjisme. Edris laissait douze fils, et l'aîné d'entre eux, Mohammed, lui succédait à Fez, mais il ne tarda pas à fractionner l'empire en neuf commandements, dont le démembrement amena de longues luttes qui furent fatales à la dynastie, la guerre ayant éclaté et s'étant généralisée. Parmi tous ces princes, Omar, qui paraissait avoir hérité des qualités guerrières du père, mourut prématurément en 835; l'année suivante, un autre fils, Mohammed, cessa également de vivre, mais il laissait à Fez un fils nommé Ali auquel les Berbères Aureba prêtèrent serment de fidélité. Quant aux autres, ils régnerent assez obscurément dans leurs provinces et nous n'entrerons pas dans le long et fastidieux détail des luttes qu'ils engagèrent entre eux.

Vers 910, la grande tribu des Miknasa profitant de cet affaiblissement de la dynastie édrisite avait soumis toute la contrée comprise entre Taza, Tesoul et la frontière orientale du Maghreb el-Acsa. Dix ans plus tard, le chef des Miknasa assiégeait Fez et forçait le descendant d'Edris, Yahia-ben-Edris, à reconnaître la suzeraineté du sultan fâtimite. L'année suivante, Yahia est interné à Asilah, et Messala, le chef miknasien, s'empare de ses trésors. Après la mort de Messala, un prince édrisite, El-Hasan, releva toutefois le prestige de sa famille; il s'empare de Fez, en chasse le gouverneur, Rihan le Kétamien, et complète son succès par la victoire de Taza sur les Miknasa. Mais ce triomphe est de courte durée, car, victime peu après d'une sédition, il est jeté en prison et meurt misérablement, le pouvoir restant cette fois-ci aux Miknasa. En 931, le khalife d'Espagne enlève Ceuta, grâce à un coup de main; cette ville tenait encore pour la famille d'Edris, et sa perte est vivement ressentie par les derniers représentants de cette dynastie. Sur ces entrefaites, Moussa-ben-Abou l'Asia, chef des Miknasa, devenu maître de Fez, s'efforce de conquérir les places du Rif demeures fidèles aux descendants d'Edris; leur capitale y était une place réputée inexpugnable, Hodj en-Neser; il pille Nokour et, étendant son action vers l'E., il entre en vainqueur à Tlemcen. Il entame des pourparlers avec les Omeyyades devenus maîtres de Ceuta; il répudie la suzeraineté fâtimite pour laquelle il avait jusqu'alors combattu. Cette défection devait lui être fatale. En 933, une armée fâtimite s'étant mise en route vers le Maghreb el-Acsa, Moussa est vaincu à la bataille de Mes-soun, non loin de Taza, et doit se réfugier dans la ville de Tesoul, où les Edrisites, profitant de sa défaite, viennent l'attaquer. Fez abandonné se livre aux Fâtimites, dont l'autorité est représentée par Hamed-ben-Hamdoun. Grâce aux luttes qui suivirent ces événements, les Edrisites consolidèrent le pouvoir qu'ils avaient recouvré à la suite de leur

alliance avec les Fâtimites; en 936, El-Hasen-Kennoun, chef de la dynastie, s'empare d'Asilah, tandis que son cousin Hasen rentre vainqueur à Tlemcen. Ce prince étant mort en 949 fut remplacé par son fils, Abou l'Aïch-Ahmed, surnommé El-Fadel ou l'Homme de mérite, qui entretenait des relations avec la cour omeyyade et rompit par la suite avec les Fâtimites; puis, les autres Edrisites imitant son exemple, tout le N. du Maroc se trouva placé sous la domination du souverain de l'Espagne musulmane, qui réclama aussi Tanger et Ceuta. Fez reçut alors un gouverneur envoyé au nom du khalife. Seule, l'oasis de Sidjil-massa, où régnait un Miknasien des Beni-Ouassoul, refusa de suivre l'exemple. En 951, leur armée omeyyade, envoyée dans le Rif, s'empare de Tanger et force El-Fadel à la soumission que le khalife d'Espagne ne jugeait ni assez prompte ni assez complète. Au cours des interminables luttes qui s'établirent alors entre les Fâtimites et les Omeyyades, le chef des premiers réussit, à force de persévérance et à la seconde tentative, à s'emparer de Fez. La ville, livrée au pillage, est dotée d'un gouverneur. Djouher, le chef de l'armée, se rend au Rif, soumet les Edrisites qui font amende honorable et se trouvent, au nom des Fâtimites et répudiant leur alliance omeyyade, confirmés dans leur possession de cette contrée et du Ghomara avec la ville de Basra (aujourd'hui détruite [entre Ouazzan et Alkasar el-Kebir]) comme résidence. En 959, à son retour à Kairouan, le général fâtimite traînait à sa suite, enfermés dans une cage de fer, le souverain qu'il avait détrôné à Sidjilmassa et l'infortuné gouverneur de Fez. Ces résultats devaient être bien fragiles; tandis que le khalife fâtimite est absorbé par la guerre de Sicile, le Maghreb, à peine reconquis et livré à lui-même, retourne peu à peu aux Omeyyades, dont l'action gouvernementale est plus voisine. Sidjilmassa répudie les Fâtimites, et les Edrisites dans le Rif, comblés de cadeaux par les souverains d'Espagne, se font les champions des Omeyyades jusqu'au moment où ils abjurent à nouveau leur parti devant la rapide et brillante campagne de Bologguino qui avait reçu à Kairouan l'investiture. Après le départ des Fâtimites, quand El-Moezz se fixa au Caire, les Omeyyades en profitèrent pour regagner le terrain perdu. La destruction de l'empire édrisite fut décidée par le khalife écœuré de tant de lâcheté; la résistance fut cependant plus dure qu'on ne l'avait prévu à la cour de Cordoue. Une armée, débarquée à Ceuta, fut d'abord défait, mais le dernier prince édrisite, El-Hasen, se voit forcé d'abandonner sa capitale de Basra; il fuit au Ksar-Masmouda et se réfugie enfin à Hadjera en-Neser avec son trésor. Il ne tarde pas à devoir se rendre, accablé sous le nombre croissant des assiégeants; il a la vie sauve (oct. 973). Ainsi disparut ce qui restait de

l'empire édrisite. Tous les descendants d'Edris furent recherchés et emmenés à Cordoue où ils vécurent d'une pension ; plus tard, on les dirigea vers Alexandrie où le souverain fâtimite les recueillit. Il est superflu d'entrer ici dans le long détail des luttes qui se continuèrent au Maghreb, notamment quand l'Edrisite El-Hasen-ben-Kannoun, s'enfuyant d'Egypte, rentra (934), s'alliait aussitôt avec les chefs des Beni-Ifron et concluait un traité contre les Omeyyades. Dès lors c'est une guerre de partis dont l'écheveau est singulièrement compliqué. El-Hasen vaincu est mis à mort. En 994, Ziri, chef des Maghraoua dévoués à cette époque aux Omeyyades d'Espagne, ayant jugé des inconvénients stratégiques qu'offrait la position de la ville de Fez comme capitale, fonda, près de l'ouad Isly, la ville d'Oudjda. Ce même Ziri ne tarda pas à entrer en lutte avec les Omeyyades et ne fut vaincu définitivement qu'après deux expéditions en l'an 1000, époque où il fit sa soumission. Son fils, El-Moezz, fut nommé en 1006 gouverneur du Maghreb par les Omeyyades et s'établit à Fez.

A la chute des Omeyyades qui régnaient depuis trois siècles et à qui l'empire musulman doit une si grande gloire, la lutte s'établit au Maroc entre les Maghraoua et les Beni-Ifron. El-Moezz, fils de Ziri, ayant voulu arracher Sidjil-massa des mains des Beni-Khazroum qui s'y étaient déclarés indépendants, avait été défait et contraint de rentrer à Fez après avoir perdu son armée en 1016. Dès lors la puissance des Maghraoua fut contre-balancée par celle de leurs contrées du Sud ; la vallée de la Molouia ne tarda pas à relever de Sidjilmassa ainsi que la petite ville de Sefrou, toute voisine de Fez. En 1026, sous le successeur d'El-Moezz, Hammama, les Maghraoua reprennent d'abord le dessus, mais en 1033 leur chef doit se réfugier à Oudjda avant de pouvoir rentrer à Fez. Après sa mort, Fez redevint le théâtre des luttes sans fin où s'exerça la puissance des Maghraoua. Comme en Sicile, comme en Espagne, la division des musulmans au Maghreb el-Acsa allait avoir les conséquences les plus graves en favorisant l'arrivée d'un nouvel élément ethnographique.

LES ALMORAVIDES (de 1055 à 1120 ou 1128). — Des Lomta et des Lemtouna voilés, ancêtres de nos Touareg, qui campaient d'ordinaire le long du Sénégal et dans les vastes espaces sablonneux du Sahara, ayant connu l'islamisme, entreprirent de faire partager leurs croyances les armes à la main, d'une part aux populations païennes du N. du Soudan et du S. du Sénégal, de l'autre à toutes les tribus marocaines plus ou moins suspectes d'ignorance ou d'hérésie. De leur surnom d'El-Morâbetia (les religieux), les Espagnols, ces grands défigureurs d'appellations historiques, ont fait Almoravides qui leur est resté. Ils ne connaissaient d'autres

montures, même pour la guerre, que les chameaux de course, vivant sobrement du lait et de la chair de leurs animaux ; ils atteignaient un âge très avancé. Ils sortaient de la vieille race berbère et sanhadjienne. Les nouveaux sectaires étaient animés d'un esprit de vengeance et de cupidité très accusé contre tout ce qui s'était élevé dans le N. de l'Afrique. Leur première expédition est de l'an 1033. Elle n'avait d'autre but que d'enlever aux Maghraoua un parc de 50,000 chameaux à Sidjilmassa ; ils y laissèrent des gouverneurs almoravides. Mais le succès de l'entreprise enflamma et encouragea l'ardeur de ces ravisseurs, et dès 1036 le cheikh des Almoravides, un certain Abou-Bekr-ibn-Omar, les ramena vers le Nord, en les conviant à la conquête du pays tout entier, que devait favoriser l'anarchie complète qui y régnait alors. Les Maghraoua, Ifren et Miknasa s'y disputaient le pouvoir ; l'influence de Cordoue avait disparu depuis la chute des Omeyyades. A Tanger commandaient les Edrisites Hammoudites, et à Sidjilmassa régnaient les Beni-Ouanoudin-ben-Khazroum. Dans l'Atlas la tribu des Masmouda était prépondérante, tandis que les Berghouata où dominait le schisme de Younos vivaient dans l'indépendance. S'étant donc emparés, en 1036, des villes de Nussa et de Taroudant, les Almoravides franchirent l'Atlas et occupèrent en 1039 la grande et prospère cité d'Aghmat, capitale de la contrée, qui obéissait à un prince zénatien du nom de Lerhout. Les ruines très frustes d'Aghmat se voient encore de nos jours à une petite distance de Merrakech. Abou-Bekr, le chef des Almoravides, épousa ensuite la veuve de ce Lerhout, la belle Zeinob, originaire du Nefzaoua, femme d'une grande intelligence et que les chroniqueurs arabes appellent la Magicienne. Puis la conquête s'étendit au N. de l'Atlas parmi les Masmouda, et au Tadela, région qui obéissait à une fraction des Beni-Ifren. Cependant la résistance devenait de plus en plus vive ; aussi bien les conquérants n'avaient eu à faire jusque-là qu'à des nègres idolâtres ou à des musulmans chyites ; ils allaient rencontrer en montant vers le Nord des schismatiques semblables à ceux du faux prophète, Salah-ben-Tarif, qui leur avait composé un Coran en langue berbère, modifiant à son gré les prescriptions islamiques. Dans un combat, le chef des Almoravides, Ibn-Yacin, périt en 1059. Abou-Bekr, son successeur, réussit cependant à entraîner à nouveau les Almoravides contre les hérétiques, et cette fois les Berghouata furent définitivement vaincus ; il y eut dans tout le pays un grand carnage de Beni-Ifren ; mais, une révolte ayant éclaté au Soudan, le conquérant est obligé d'abandonner le commandement à son cousin Youssef-ben-Tachfin. A cette même époque le Hammadite Bologguine reparait dans le N. du Maroc qu'il envahit et s'empare de Féz où les descendants de Ziri-ben-Atiya ache-

vaient d'user leurs forces en des luttes intestines. Après le départ d'Abou-Bekr, les Almoravides poursuivirent leur marche sous la conduite d'Yousef qui avait épousé la belle Zeinob. Ce dernier fonde dans la plaine qui s'étend au pied septentrional de l'Atlas, en une admirable situation, la ville de *Merrakech* (V. ce mot), puis il organise une redoutable armée où marchent, à côté des Almoravides, des Guczoula, des Masmouda et même des Zenetes. En 1063, il s'empare de Fez et de toutes les places de la vallée de la Molouia, puis il dompte les Ghomara du Rif, et il se dispose à assiéger Tanger quand une révolte le rappelle soudain à Fez. La répression fut terrible, car tous les hommes valides furent passés au fil de l'épée. Sauf Tanger et Ceuta, tout le pays marocain appartenait aux Almoravides. Leur puissance va grandir sans cesse et, vers 1085, El-Motamed, le souverain des musulmans d'Espagne, poussé par son fils, Rachid, se décide à les appeler pour résister aux progrès des armes d'Alphonse VI après la prise de Tolède. Comme prix de son concours, Yousef-ben-Tachfin exige Algésiras et l'aide d'El-Motamed afin de s'emparer de Tanger et de Ceuta, places auxquelles il ne tardera pas à joindre la possession du Rif et de Tlemcen. Tout le Maghreb lui obéissant, il franchit le détroit avec ses troupes. Le 30 juin 1086, il débarqua à Algésiras; son armée offrait, nous dit-on, le plus bizarre assemblage; à côté des Africains, Arabes, Berbères, nègres et nomades du Sahara à la figure voilée, marchait un corps de mercenaires et d'esclaves chrétiens bardés de fer. On y voyait même une troupe espagnole que commandait un certain Garcia Ordoñez, et pour la première fois on vit des chameaux dans le pays. Le récit de cette expédition faisant partie de l'histoire de l'*Espagne* (V. ce mot), nous reviendrons aux affaires du Maroc qui étaient alors abandonnées à la direction des fèkih et où un puritanisme rigoureux pesait sur la religion. La puissance almoravide touchait à son apogée; elle embrassait un des plus vastes empires qui aient existé, des rives de l'Ebre et des Baléares jusqu'au delà du Niger. Avant de mourir à Merrakech à l'âge de cent ans, dans la ville qu'il avait bâtie et où se voit encore son tombeau, Yousef avait pris le titre glorieux de commandeur des croyants, *émir el-moumentin*; il avait été le véritable fondateur de la dynastie almoravide.

Son fils, Ali-ben-Yousef, lui succéda et régna trente-six ans (1106-43). Ses commencements furent heureux; il passa plusieurs fois en Espagne y faire la guerre aux chrétiens. Sous son règne, son fils Tounin se distingua à la victoire d'Uclès (29 mai 1108), où périt don Sanche, le fils unique d'Alphonse VI de Castille. Mais à partir de ce moment la fortune des Almoravides déclina, tandis que dans la chaîne de l'Atlas se lève la puissance d'Ibn-Toumert, l'apôtre al-

mohade. On assistera à un mouvement populaire analogue à celui qui avait porté les Almoravides au trône du Maroc. Ibn-Toumert avait réuni en confédération religieuse plusieurs tribus des Masmouda; il se donnait pour le mahdi ou le guide de Dieu. Pauvre et misérable, il soulevait ces populations par ses prédications enflammées; blâmant le relâchement des mœurs, il s'élevait contre les docteurs et les grands. Au fond il professait les théories sunnites en voulant ramener l'islamisme aux doctrines des premiers siècles. Croyant à l'unité absolue de Dieu dans son essence et dans sa nature, il donna à ses adeptes le nom d'Almohades (Almohadoun), ou unitaires, par opposition aux tendances anthropomorphiques des Almoravides. Ce fut encore une secte qui fonda un empire; la réforme religieuse suscitait un nouveau conquérant qui allait profiter des embarras des Almoravides. Ibn-Toumert meurt après la défaite de ses troupes sous les murs de Merrakech, mais son œuvre est continuée par son disciple Abd-el-Moumen qui ne tarde pas à détruire la puissance de la dynastie almoravide où Ali eut pour successeur son fils, Tachfin, qui périt à Oran durant sa lutte contre les Almohades (1146-47). Ibrahim remplace Tachfin son frère, mais il est déposé pour son incapacité. On appela alors au pouvoir Ishak, fils d'Ali-ben-Yousef, qui ouvre les portes de la ville de Merrakech à Abd-el-Moumen et que le conquérant almohade fait massacrer (1147). L'Espagne envahie ne tarda pas elle-même à reconnaître l'autorité des Almohades. Telle est la fin de la puissance des Almoravides, fondée moins d'un siècle auparavant par des sauvages du désert sous la conduite d'un homme de génie.

Chronologie des souverains almoravides. Abou-Bekr-ben-Omar, vers 1055; Youssef-ben-Tachfin, 1061; Ali-ben-Yousef, 1106; Tachfin-ben-Ali, 1142; Ibrahim-ben-Tachfin, 1146; Ishak-ben-Ali, 1147.

LES ALMOHADES (de 1128 à 1266-69). — L'organisation militaire des Almoravides avait été trop solidement développée pour que la conquête almohade ne rencontrât dans le Maroc des difficultés sérieuses. Les luttes seront souvent longues et meurtrières. Tlemcen ne succomba qu'après un siège de sept mois; de même Fez. Quant aux habitants de Ceuta et de Tanger, ils s'empressèrent d'adresser leur soumission à Abd-el-Moumen qui commençait devant Moquinez un siège qui devait durer sept ans. Maître du Maghreb, le souverain almohade eut, peu de temps après, une révolte étendue à dompter. Après avoir rétabli l'ordre à Sidjilmassa, il marcha contre Salé et Ceuta dont les habitants avaient massacré leurs gouverneurs. Après une grande expédition poussée jusqu'à Bougie, Abd-el-Moumen divisa son empire en plusieurs grands commandements. Le

sid Abou-el-Hasen fut nommé à Fez, le sid Abou-Hafs à Tlemcen, le sid Abou-Saïd à Ceuta, et le sid Abou-Mohammed à Bougie, chacun d'eux ayant un conseiller sûr pris parmi les fidèles Masmouda. Abou-Abdallah-Mohammed, son autre fils, fut désigné comme héritier présomptif, mais ces dispositions de dynastie héréditaire blessaient la famille du mahdi qui prétendait avoir des droits directs au trône; une révolte éclata alors au Maroc, mais les Almohades eurent le dessus. Leur puissance était à leur apogée; Abd-el-Moumen avait commencé la conquête de l'Ifrikia et venait de s'emparer de Tunis en pourvoyant de gouverneurs almohades les principales villes de cette contrée. Sur la fin de son règne, il passa encore en Espagne et battit Alphonse en Portugal sous les murs de Badajoz. Il mourut à Salé en 1163 après avoir pris le titre de commandeur des croyants. Il demeure une des plus grandes figures de l'histoire de l'Afrique du Nord. Parmi les créations qu'on lui attribue il convient de citer l'impôt foncier en remplacement de la kebala ou gabelle qui frappait les objets de consommation. El-Kairouani a écrit qu'il fit arpercer tout le sol de l'Afrique, de Barka au Sous. Il adopta pour ses monnaies la forme carrée; celles des Almoravides étaient rondes. Les pièces almohades portent la légende : « Allah est notre Dieu, Mohammed notre Prophète, et le mahdi notre Imâm. » De même que la vie du mahdi offre de multiples analogies avec celle d'Ibn-Yacin, l'inspirateur des Almoravides, il existe aussi une grande similitude entre le rôle historique d'Abd-el-Moumen et celui d'Ibn-Tachfin. Toutefois ce dernier ne fut qu'un barbare dont l'audace remplaçait le génie, tandis que le fondateur de la dynastie almohade révéla une profonde politique et une grande culture intellectuelle.

Son fils, Abou-Yakoub-Yousef, lui succéda et fut bien accueilli par le cheikh Abou-Hafs auquel Abd-el-Moumen avait donné le royaume de Tlemcen. Une grave rébellion éclata peu après chez les Ghomara; le khalife lui-même dut se mettre à la tête des troupes pour en venir à bout. Afin de mieux surveiller le Rif, Abou-Yakoub créa un commandement à Ceuta qu'il confia à son frère, Abou-Ali-el-Hasen. Sa lutte contre le roi de Léon, Ferdinand, et aussi contre le roi de Portugal, retint durant cinq années le khalife en Espagne. A son retour il trouva le Maghreb ravagé par une peste affreuse. Après une expédition dans l'Ifrikia où des troubles avaient éclaté, Abou-Yousef repassa en Espagne où il mourut des suites de blessures qu'il reçut au siège de Santarem le 13 juil. 1184. La défaite de Santarem marque le commencement de la décadence almohade, bien que le règne d'El-Mansour ait encore de la gloire. Un des dix-huit fils d'Abou-Yakoub lui succéda; il s'appelait Abou-Yousef-Yakoub et on le sur-

nomma plus tard El-Mansour ou le Victorieux. Avant de rentrer au Maroc, il vengea la mort de son père, et la grande révolte que suscita Ali-ben-Ghania, prince des Baléares, qui était d'une famille alliée aux Almoravides, le força d'aller guerroyer dans l'Ifrikia. Il reprit aux insurgés Bougie, Miliana et Alger, fit lever le siège de Constantine, tandis que le rebelle vaincu s'enfuyait à Tripoli. Plus tard, dans une seconde révolte, El-Mansour porta la lutte jusqu'à Tunis, et en 1187 les troupes almohades enlevèrent Gafsa. El-Mansour s'attacha ensuite à combattre les Arabes qui avaient participé à ce mouvement insurrectionnel et les fit transporter au Maghreb. Ainsi l'élément arabe était fixé au cœur de la race berbère, et son établissement allait y devenir un prétexte à troubles incessants et une cause d'affaiblissement pour l'empire almohade. Au moment où El-Mansour se mettait en marche contre une nouvelle révolte dans l'Ifrikia, il fut forcé de passer en Espagne afin d'y combattre le roi de Castille. Il y remporta la victoire à Alarcos, mais sans avoir pu s'emparer d'Alphonse VIII, roi de Castille, et, après avoir vainement assiégé Tolède, il dut se borner à ravager Salamanque. El-Mansour mourut à Rahat le 23 janv. 1199. Son fils, Abou-Abdallah-Mohammed, lui succéda. On dit qu'avant de s'éteindre il se reprocha les trois fautes : d'avoir introduit les Arabes d'Ifrikia dans le Maghreb, d'avoir bâti la ville de Rabat pour laquelle il avait épuisé le trésor, et enfin d'avoir rendu la liberté aux prisonniers d'Alarcos qui devaient plus tard reprendre les armes. On doit à Mansour des édifices magnifiques et grandioses, qui sont parvenus jusqu'à nous, parmi lesquels il convient de citer : la mosquée de la Koutoubia, à Merrakech, la tour dite de Hasan à Rabat, et enfin le minaret de la grande mosquée de Séville devenue la giralda de la cathédrale. Le règne du nouveau khalife, qui prit le nom d'En-Naser-Ji-din-Allah, devait être moins heureux que celui de son père. Il tourna d'abord ses soins vers l'Ifrikia où la révolte continuait de ravager le Sud, et il envoya simultanément une flotte arracher les Baléares des mains de la famille d'Un-Ghania qui y puisait les éléments pour alimenter la rébellion. Quand En-Naser fut de retour au Maroc, la lutte reparut dans ces contrées lointaines. En 1211, il est appelé en Espagne par la rupture de la trêve qu'avait conclue Alphonse VIII ; c'est alors que se livra la fameuse bataille de Las Navas de Tolosa, le samedi 14 juil. 1212, qui fut plus qu'une victoire pour les chrétiens, car elle marque en réalité la fin de la domination musulmane dans la Péninsule. Le flot des invasions africaines s'arrêta et recula, et l'empire des Almohades est ruiné. Le khalife rentre à Merrakech où, brisé par ce désastre, il meurt l'année suivante, le 22 déc. 1213. On proclama son fils sous le nom de El-Mostanser b'illah (qui attend

le secours de Dieu). C'était un caractère faible et effacé, et son autorité débile fut impuissante à empêcher le mouvement qui se préparait. En effet, deux fractions des tribus Zenetes Ouaciniennes, venues des déserts de la province de Constantine à l'époque de l'arrivée des Arabes, s'étaient fixées dans les régions sahariennes de la province d'Oran. Les Abd-el-Ouad, alliés aux Arabes Zoghba qui s'avançaient dans la plaine du Chélif, s'étaient étendus jusque vers Tlemcen et dominaient les plateaux de cette région, tandis que les Beni-Merim quittant le désert avaient traversé la vallée de la Molouia et s'étaient fixés du côté de Taza où ils avaient contracté alliance avec les débris des Miknasa et des Beni-Iman. On ne s'occupera ici que des Beni-Merim, l'histoire des Abd-el-Ouad n'intéressant guère que le Maghreb central, c.-à-d. l'Algérie, malgré les luttes de cette famille avec la dynastie de Fez. Les Beni-Merim qui avaient rendu de grands services aux Almohades, principalement durant les guerres d'Espagne, avaient été maintenus par cette dynastie dans la vallée de la Molouia où on leur avait donné comme récompense les terres qu'ils avaient usurpées. Mais dans la suite l'affaiblissement des Almohades ne devait pas tarder à laisser aux Beni-Merim toute latitude pour exercer leurs instincts de conquête. En 1216, ils s'avancèrent ainsi jusque dans les environs de Fez, puis dans le Rif, dans le pays des Botouia, où ils battirent complètement près de Nokour une expédition almohade envoyée de Merrakech contre eux. Ils enlevèrent ensuite Taza et, après une suite de combats où la fortune ne leur fut pas toujours favorable, ils établirent leur autorité dans toute cette contrée. C'était l'époque où les khalifes almohades, dont le prestige était perdu depuis la bataille de Las Navas, exerçaient une ombre de pouvoir au milieu de la débauche.

A El-Mostanser, mort à Merrakech en 1224 d'un coup de corne de taureau, succède un bon, mais faible vieillard, Abou-Mohammed - Abd-el-Ouahed, frère d'El-Mansour. L'histoire le désigne sous le nom d'El-Makhloua (le Déposé), car son règne fut des plus courts. En même temps, un fils d'El-Mansour, nommé Abou-Mohammed-Abdallah, était proclamé en Andalousie, à Murcie, sous le titre d'El-Adel (le Juste), et une sédition éclata à Merrakech; le vieux Makhloua est déposé, puis étranglé. Quant à El-Adel, venu au Maghreb, il est tué en 1227, après avoir assisté à la défaite de toutes ses troupes. Un fils d'En-Nasser, Yahia, prend alors le titre de El-Mostasem l'Illah (celui qui s'appuie sur Dieu) et monte sur le trône. Il avait seize ans, tandis qu'un frère d'Adel, surnommé El-Mamoun (qui inspire la confiance), s'était en même temps fait proclamer khalife en Espagne. Sa puissance franchit le détroit, car certaines tribus telles que les Khlot et les Sofian

le reconnaissent. Leur première armée envoyée contre eux par Yahia est battue, et les partisans d'El-Mamoun ne tardent pas à augmenter. Après une suite de combats, Yahia doit abandonner la ville de Merrakech. L'anarchie est alors à son comble, certaines tribus comme les Sofian ne cessant de changer de bannière, jusqu'au moment où El-Mamoun, grâce à la valeur de la milice chrétienne, s'empare de Merrakech le 11 févr. 1230. Ce Mamoun était un sultan bien curieux, car, à peine entré dans cette ville, il monte en chaire et affiche des sentiments qui tendent à faire croire qu'il fut sur le point d'embrasser le christianisme. Marié à une chrétienne, il avait, pendant son long séjour en Andalousie, appris à estimer les infidèles. Mais ces déclarations et surtout des mesures de rigueur exagérées prises contre les principaux cheikhs almohades ne tardèrent pas à précipiter la chute de l'empire. Après une grande révolte en Ifrikia et la prise de Tlemcen qu'il confia ensuite aux Abd-el-Quad, El-Mamoun meurt durant sa marche de Ceuta à Maroc. La rébellion s'était généralisée au moment de sa fin (17 oct. 1232), car à Ceuta un de ses frères, Abou-Moussa, s'y était fait proclamer khalife. Le fils d'El-Mamoun, Abd-el-Quad, lui succéda sous le nom d'Er-Rechid. Enfant de quatorze ans, il réussit à Merrakech, grâce à l'habileté de sa mère Lella-Habbab, captive chrétienne, femme d'une haute intelligence, qui s'assura du concours de trois principaux chefs de l'armée, Kanoun-ben-Djermoun des Arabes Sofian, Omar-ben-Aoukarit des Haskoura, et Francil, chef de la milice chrétienne, et le nouveau sultan se hâta d'accorder une amnistie générale en rétablissant certains usages religieux dont la suppression décrétée par son père avait causé en partie la révolte. Mais, malgré ces adroites mesures, nous entrons dans la dernière période de l'empire des Almohades, et la rébellion ne tarde pas à reprendre. Er-Rechid va jusqu'à Sidjilmassa y combattre les troupes d'Yahia qui tenait toujours la campagne, jusqu'au moment où il est mis à mort aux environs de Taza; sa tête envoyée à Er-Rechid est exposée sur les murs de Merrakech. La grande tribu des Khlout qui en avait profité pour se ranger derrière un agitateur andalou, Ibn-Houd, est chassée vers le N. du Maroc où l'on voit encore ses fractions de nos jours. Er-Rechid marcha ensuite sur Fez qu'il arracha à l'anarchie, tandis qu'une flotte envoyée par la république de Gênes au secours des troupes d'Er-Rechid sauva la ville de Salé au moment où elle allait tomber entre les mains de cet Ibn-Houd. Au milieu de cette extraordinaire confusion, Ceuta se révolte, tandis que Séville envoie une députation venant offrir sa soumission au khalife. La discorde se met alors dans le camp des Andalous, et Omar, un des leurs, qui avait levé l'étendard de la révolte au Maghreb, est amené à Merrakech où

il est exécuté en même temps que les principaux chefs des Khlol. Mais ces succès sont trop tardifs; rien ne peut plus arrêter le développement de la puissance mérinide. Le gouverneur de Mequinez, envoyé contre eux, est défait dans une série de combats, et le chef des Beni-Merîn, Othman, dit le Borgne, fils d'Abd-el-Hakk, soumet à son autorité les Houara, les Chaouia, les Fichtala, les Mediouna, progressant ainsi jusque dans le centre du Maghreb, tandis que Fez, Taza, Mequinez, Ksar-Ketama (de nos jours Alkasar-el-Kebir), lui payent tribut, mais il est assassiné en plein triomphe par un esclave d'origine chrétienne. Son frère Mohammed s'applique à continuer son œuvre. Quant à Er-Rechid, il meurt à Merrakech en 1243, après un règne de dix ans.

Son frère, Abou-el-Hasen-Ali-es-Saïd, est proclamé khalife sous le nom de El-Motaded l'Illah (favorisé de Dieu), mais l'histoire ne le connaît que sous celui d'Es-Saïd. Prince énergique, il entreprit de combattre l'invasion mérinide, et, s'étant d'abord attaché les Arabes Sofian, il se rendit maître de l'oasis de Sidjilmassa, en châtiât la population et envoyait à la mort l'auteur de la rébellion qui y avait éclaté. Il réunit ensuite à Merrakech une armée de 20,000 combattants et atteignit les Beni-Merîn entre Fez et Taza où il leur infligea une sanglante défaite à l'ouâd Yabach, en 1244, grâce à la valeur de la milice chrétienne; mais les révoltes se multiplient; la défection du chef des Sofian, qui s'allie aux Beni-Merîn, provoque la chute de la ville d'Azemmour qu'Es-Saïd ne reprend qu'à grand-peine; il continue son œuvre de résistance contre les Beni-Merîn et remporte d'abord quelques succès, jusqu'au moment où il est tué dans les environs d'Oudjda, au siège de la citadelle de Tamezzedekt (mai-juin 1248). C'est alors la défaite; le camp des Almohades tombe au pouvoir des Abd-el-Quad qui étaient accourus au secours des Beni-Merîn. Ils s'emparent de la suite du khalife, ainsi que de ce fameux Coran d'Othman que les Almohades avaient conservé et qu'ils emportaient, ainsi qu'un palladium, dans toutes leurs guerres. Yaghmorason, le premier Abd-el-Quad, fit enter rer Es-Saïd dans le cimetière d'El-Abbad (actuellement Sidi-bou-Medine, près de Tlemcen). L'armée des Almohades s'étant débandée s'enfuit vers la ville de Merrakech, et chemin faisant élit comme khalife le jeune Abdallah, fils d'Es-Saïd, mais au passage de la Molouia, à Guercif, la milice chrétienne et le corps des archers Ghozz passent au service des Beni-Merîn : ce fut là le coup de grâce porté à la dynastie. Après la mort d'Es-Saïd et de son fils, les Mérinides s'établirent à Fez définitivement en août 1248. Les chefs almohades, ruinés à Merrakech, élisent comme sultan un neveu d'El-Mansour, Abou-Ibrahim-Ishak, qui était alors à Salé; on le proclame sous le nom d'El-Morteda

(l'Agrèss); il renouvelle l'alliance avec les tribus arabes demeurées le seul soutien de cet empire qui s'effondre. La puissance des Beni-Merîn, au contraire, s'établit de plus en plus solidement; le pays jusqu'à l'Oum-Errebîa reconnaît leur suzeraineté et le nom d'Abou-Yahia, leur chef. Cependant, à la mort du hâfside Abou-Zakaria, Tanger et Ceuta se soumettent aux Almohades et payent tribut à El-Morteda; sur ces entrefaites, la lutte se déclare entre les Mérinides et les Abd-el-Ouad qui règnent à Tlemcen, et cette rivalité va continuer pendant toute la durée de la nouvelle dynastie. Les habitants de Fez s'étant révoltés appellent à leur aide les Almohades, et El-Morteda, dans son impuissance d'entrer en campagne, invite les Abd-el-Ouad de Tlemcen à marcher avec lui sur la ville, pour triompher de l'ennemi commun; mais Abou-Yahia se porte à la rencontre des Abd-el-Ouad, qui sont entièrement défaits sur l'ouâd Isly en 1250. Au retour la répression fut terrible à Fez; la malheureuse ville fut écrasée par une lourde imposition de guerre; ses remparts furent couronnés de têtes de rebelles, tandis que l'émir des Mérinides y faisait son entrée. Toutefois, ce n'était pas encore le triomphe définitif, car, vers 1252, les Almohades parviennent à arracher Salé des mains des Beni-Merîn, et El-Morteda, qu'enflamme ce succès passager, vient se faire battre aux environs de Fez, à Dehloula (1255). El-Morteda s'échappe et s'enfuit à Merrakech. Les Beni-Merîn s'avancent vers le Sud, conquièrent Sidjilmassa, ainsi que le Draa, tandis que les dernières troupes dont El-Morteda disposait encore sont successivement anéanties dans une révolte qui éclate dans le Sous.

Après la mort de l'émir Abou-Yahia, son frère, Abou-Yousef-Yakoub, à la suite de quelques difficultés avec son neveu, s'empara du pouvoir en 1259. L'autorité mérinide s'étendait alors de la Molouia à l'ouâd Oum-Errebîa et de l'oasis de Sidjilmassa au ksar des Ketarna (Alkasar el-Kebir de nos jours). Les princes de cette famille tenaient à Fez une cour brillante dont l'éclat valait celui des palais de Tlemcen et de Merrakech; les réfugiés andalous y avaient apporté le luxe et la culture de leur civilisation. La puissance d'Abou-Yousef-Yakoub s'accroissait sans cesse, malgré une seconde tentative des Abd-el-Ouad de Tlemcen qui sont à nouveau battus près de Taza, en dépit d'une révolte qui éclate à Salé et au cours de laquelle les Génois et les Pisans restant dans les villes y firent un grand carnage. En 1260, suivant Ibn-Khaldoun, 1263, selon Marmol, le roi de Castille, Alphonse X, s'empare par surprise de la même ville, mais il est bientôt contraint de s'embarquer. Ce sont là les premières incursions des chrétiens; nous les verrons se renouveler fréquemment dans la suite. En 1216-62, les Beni-Merîn ayant rassemblé une forte armée

résolurent d'en finir avec la ville de Merrakech, mais l'opération mal combinée échoua à la bataille du Gueliz sous les murs de la ville. El-Morteda s'engagea néanmoins à payer tribut. Dans leur marche de retour, les Beni-Merîn ayant rencontré une armée almohade qui venait au secours de la ville la défrent complètement à la bataille des Oum-er-Radjleïn. Sur ces entrefaites, un transfuge des Almohades nommé Abou-Debbous propose une alliance aux Mérinides; il entre en vainqueur à Merrakech en 1266. El-Morteda put s'enfuir à Azemmour; il est ramené et mis à mort après un règne de dix-neuf ans. Abou-Debbous, fort grisé de sa victoire, se fait proclamer khalife et veut pour son compte relever l'empire almohade, et, après avoir anéanti la révolte qui durait toujours dans le Sous et s'être emparé de Taroudant (1267), pousse l'audace jusqu'à répudier tout lien avec les Beni-Merîn. Il y est aidé par une campagne que les Abd-el-Ouad de Tiemcen recommencent contre les Mérinides, mais Abou-Yousef Yakoub se lance contre la dynastie de Tiemcen; il atteint Yag'moracen dans la plaine de Tafraïta et lui inflige une sanglante défaite, où le fils du chef des Abd-el-Ouad est tué et son camp enlevé. Revenant ensuite à marches forcées vers l'O., il tire une éclatante vengeance du misérable Abou-Debbous qui est tué au combat de l'ouâd Aghfou, entraînant dans sa chute le dernier lambeau qu'il détenait de la puissance almohade. Le 8 sept. 1269, l'émir des Mérinides fait son entrée dans Merrakech. Tous les adhérents de la dynastie d'Abd-el-Moumen évacuèrent la ville, se réfugiant dans la montagne à Tamelaltel et y proclamant comme leur khalife Ishak, frère d'El-Morteda. Ainsi le lieu qui avait été le berceau de la dynastie allait être son tombeau. Après un siècle, finirent les Almohades qui n'avaient brillé d'un vif éclat que sous leur fondateur Abd-el-Moumen.

Chronologie des souverains almohades ou khalifes.

Abd-el-Moumen, 1110; Abou-Yakoub-Yousef, 1163;
Abou-Yousef-Yakoub-el-Mansour, 1184; En-Naser, 1199;
Yousef-el-Mostanser, 1214; Abd-el-Ouahed-el-Makhloua,
1224; El Adel, 1227; El-Mamoun, 1228; Er-Rechid, 1232;
Es-Saïd, 1242; El-Morteda, 1246; Abou-Debbous, 1266;
Ishak, 1269.

LES ÉMIRS DES BENI-MERIN OU MÉRINIDES (de 1269 à 1354). — Après la prise de Merrakech, Abou-Yousef-Yakoub substitua l'administration de son gouvernement à celle des Almohades, et envoya son fils Abou-Malek soumettre le Sous, et, à la fin de 1270, il se porta lui-même dans le Draa. Peu de temps après, une révolte étendue éclata dans le Rif parmi les Ghomara; elle avait été fomentée par le neveu d'Abou-Yousef, mécontent du choix fait d'Abou-Malek comme héritier présomptif. Les principaux coupables

furent exilés ; certains passèrent en Andalousie ; d'autres trouvèrent asile à la cour de Tlemcen. La puissance mérinide se trouvait alors concentrée dans le Maghreb ; l'émir en profita pour aller tirer vengeance des Abd-el-Ouad, de l'après qu'ils avaient donné aux Almohades. Yaghmorasen fut battu, Oudja détruit, mais l'armée mérinide dut abandonner le siège de Tlemcen ; Abou-Yousef voulait en effet passer en Espagne et avait hâte d'y entreprendre la guerre. Il lui fallut auparavant s'emparer de Ceuta et de Tanger, au pouvoir d'un certain El-Asefi qui y régnait d'une manière à peu près indépendante. Tanger fut occupé, mais Ceuta laissé à Asefi, qui s'engagea à verser un tribut annuel. Avant de s'embarquer, Abou-Yousef dut se rendre à Sidjilmassa dont il entreprit le siège. Il y emmena un matériel considérable et des machines de guerre de toute sorte, parmi lesquelles un engin nouveau qui lançait de son âme, au moyen d'une poudre inflammable, du gravier, du fer et de l'acier, d'après ce que nous en disent les chroniqueurs arabes. La ville ayant été prise en sept. 1274, cette conquête achevait de placer la partie du Maghreb qui correspond au Maroc actuel sous la domination mérinide. Abou-Yousef allait donc pouvoir se rendre en Espagne et entreprendre ses guerres contre la chrétienté, dans le détail desquelles nous n'entrerons pas. Elles se terminèrent d'une manière assez vaine, par le traité qui intervint après le siège infructueux de Xérès par les musulmans, et aux termes duquel don Sanche, fils d'Alphonse X, remettait par exemple une grande quantité de manuscrits arabes (13 charges de mules), tombés entre les mains des chrétiens après la chute de Séville et de Cordoue. L'émir des Mérinides les fit envoyer à Fez où on les déposa dans la grande école qu'il avait fait bâtir pour l'usage des étudiants. Abou-Yousef-Yakoub rendit l'âme à la fin de mars 1286 à Algésiras, après un règne de vingt-neuf ans. L'islam entier en prit le deuil, nous dit l'auteur du *Roudh el-Kartas* ; son corps, transporté au Maghreb, fut inhumé à Chella, près de Rabat. Quant à son ennemi Yaghmorasen, le chef des Abd-el-Ouad de Tlemcen, il était mort en 1283, sur les bords du Chélif. Le fils d'Abou-Yousef-Yakoub, Abou-Malek, étant mort avant son père, ce fut Abou-Yakoub-Yousef qui lui succéda sous le nom d'En-Naser-Il-din-Allah. Ayant d'abord renouvelé les traités que son père avait passés avec le roi de Castille, il consacra la première année de son règne à combattre les révoltes qui s'étaient produites dans le Draa et la province de Merrakech. En 1288, il reçut à Fez une ambassade du roi de Grenade, auquel il rendit la ville de Cadix qui était demeurée entre les mains des Mérinides. Sur ces entrefaites, son fils Abou-Amer qui avait tenté de se faire proclamer s'était réfugié avec son entourage à la cour de Tlemcen. Il n'en fallait pas tant

pour provoquer une nouvelle rupture avec les Abd-el-Quad, et, dès le commencement de mai 1290, la lutte recommence. Abou-Yakoub sort de Fez, à la tête d'une armée importante où se remarquaient les milices chrétiennes et kourdes; mais, après un siège de quarante jours, il quitte Tlemcen, pour revenir les années suivantes opérer contre Oudjda, et finalement, en 1299, commence l'investissement de la ville. Ce fut là l'opération la plus mémorable dont les annales de l'Afrique septentrionale aient gardé le souvenir. Le camp des assiégeants s'était insensiblement transformé en une véritable ville qui reçut le nom d'El-Mansoura (V. Tlemcen), mais au moment où Tlemcen allait se rendre, quand la population affamée et réduite à la dernière extrémité ouvrait presque les portes, Abou-Yakoub est assassiné par un de ses esclaves, et le siège est levé en 1307.

L'émir des Mérinides laissait deux petits-fils, fils d'Abou-Amer; l'aîné, Amer-Abou-Tsabet, fut choisi par la plus grande partie des Beni-Merim, bien que sur ces entrefaites le frère cadet d'Abou-Yakoub, Mansour-Abou-Salem, se fût reconnu dans le camp de Mansoura; mais Abou-Tsabet, grâce à l'appui des Abd-el-Quad auxquels il avait fait certaines promesses, parmi lesquelles celle de lever le siège, l'emporte sur son rival et entre dans Mansoura. Quant à Abou-Salem, il s'enfuit et est massacré à Nedroma, tandis qu'une partie de la famille impériale, effrayée des exécutions auxquelles on procède, se réfugie dans le Rif chez les Ghomara où la rébellion ne tarde pas à éclater. Au reste, ce très court règne du nouveau souverain n'est consacré qu'à combattre la révolte générale qui règne à Tanger, à Ceuta et à Marrakech, jusqu'au moment où il meurt le 23 juil. 1308 à Tétouan, ville qu'il venait de fonder. Son frère, Abou-Rebia-Sliman lui succède et entre à Ceuta, grâce à l'appui du roi Jayme d'Aragon (juil. 1309). Il meurt l'année suivante après avoir vaincu la révolte des grands chefs de l'armée, parmi lesquels Gonzalvo, chef de la milice chrétienne. Abou-Rebia fut enterré à Taza; un de ses parents, Abou-Saïd-Oulman, qui avait gagné la faveur des soldats par ses largesses, est proclamé, et de suite, cédant à la haine de sa famille contre la maison de Tlemcen, il se met en marche contre les Abd-el-Quad, mais la campagne est infructueuse; il est en effet rappelé par la rébellion que son fils Abou-Ali avait organisée à Fez durant son absence. La lutte s'engage sous les murs de Taza, et le nouveau sultan aux termes d'un traité humiliant abdique en faveur de son fils, en ne conservant pour lui que l'administration de la ville et de la province de Taza. Peu après, grâce à l'appui de son fils aîné Abou l'Hasen, auquel il donne le titre d'héritier présomptif, il réussit à rentrer à Fez tandis qu'Abou-Ali s'enfuit à Sidjilmassa où il s'ins-

taile en roi (1315). En 1320, ce dernier lève à nouveau l'étendard de la révolte. Ayant établi sa domination sur toutes les provinces au S. de l'Atlas, il s'empare ensuite de la ville de Merrakech. Son père marche sur Sidjilmassa, emporte la ville, mais pardonne à son fils avant de mourir en 1331. Abou l'Hasen lui succède, et, à peine monté sur le trône, il vient maître le siège devant Tlemcen où les Abd-el-Ouad, après avoir mal reçu une ambassade qu'il leur avait envoyée, refusent d'abandonner les opérations qu'ils avaient fait commencer devant Bougie. Cette fois encore Tlemcen résiste victorieusement, et ce ne sera qu'en 1337, après s'être débarrassé, en le faisant étrangler, de son frère Abou-Ali, que le chef des Mérinides aura la gloire d'emporter d'assaut la ville. Le siège avait duré deux ans. Cependant Abou l'Hasen, usant d'une grande modération, conserva aux différentes tribus leurs franchises, enrôlant leurs soldats dans son armée. La prise de Tlemcen le rendait maître du Maghreb central. Rentré à Fez en 1338, il apprend que la Castille était toujours divisée par les factions. Une expédition est alors résolue; il fait réunir son armée et après avoir pardonné à son fils Abou-Malek qui venait de susciter une nouvelle révolte, s'embarque à la suite d'une flotte de 250 navires. Il est battu le 30 août 1340, au rio Salado, près de Tarifa, et dans ce combat il perd ses femmes, un de ses fils, l'éélite de ses guerriers, et rentre au Maghreb. Ce souverain était infatigable. En 1347, il entreprend en partant de Mansoura une grande expédition qui le mène jusque dans l'Ifrikia. Mais il est battu à Kairouan et le bruit de sa défaite s'étant répandu au loin encourage le démembrement et les révoltes. Le fils d'Abou l'Hasen, Abou-Inan, qui gouvernait à Tlemcen, croyant à la mort de son père, se fait proclamer sultan. Il organise son pouvoir et part pour Fez où il fait mettre à mort El-Mansour qui en était gouverneur, tandis qu'il se fait reconnaître dans tout le pays. La lutte se continue alors dans le royaume de Tlemcen, tandis que, d'autre part, Abou l'Hasen est demeuré à Tunis et d'où, harcelé par les Arabes, il ne peut intervenir dans les affaires des deux Maghreb. Plus tard, il s'embarquera pour Alger, et, après des infortunes multiples, il gagnera le djebel Amour et Sidjilmassa d'où Abou-Inan le chassera. Il est finalement battu sur les bords de l'Oum-Errebia et meurt en 1351, au moment où il abdique en faveur de son fils, pour faire cesser toute cause de discorde. On raconte qu'Abou-Inan en manifesta une profonde douleur. Maître du pouvoir, le nouveau souverain recommence la lutte contre Tlemcen, s'avance jusqu'à Médéa, fait prendre possession de Bougie, conquête que la révolte ne tarde pas à lui faire perdre. Une autre expédition avait mené ses troupes jusqu'au Zab et dans l'Ouad Guir. Abou-Inan, devenu vieux et infirme, est

étouffé à Fez, le 3 déc. 1358, par ses ministres désireux de hâter sa fin pour reconnaître son jeune fils Es-Saïd, âgé de cinq ans. Quant à l'héritier présomptif, Abou-Zeyan, il est mis à mort. Le vizir Ibn-Hasen est nommé régent de l'empire et rentre en possession de Tlemcen, mais une défaite des troupes mérinides, non loin d'Ondjda, encourage le prétendant El-Mansour, arrière-petit-fils de Yakoub-ben-Abd-el-Hakk, qui vient assiéger Fez. Sur ces entrefaites, un frère d'Abou-Inan, nommé Abou-Salem, débarque d'Espagne sur la côte du Rif; accueilli avec enthousiasme par les populations, il s'empare facilement de Ceuta, puis de Tanger. Cette nouvelle jette le trouble dans l'armée d'El-Mansour; la lutte s'engage néanmoins et Abou-Salem venait d'être battu à Ksar-Ketama, quand le régent El-Hasen lui fait parvenir de Fez sa soumission, et contre toute attente c'est Abou-Salem qui monte sur le trône. En juil. 1359, il entre à Fez, éloigne puis fait périr l'ancien régent dont il redoute la puissance, fait conduire au supplice El-Mansour et son fils, et exiler à Ronda les malheureux princes de la famille impériale, qui devaient plus tard être noyés en mer. Après un court règne, Abou-Salem ne tarde pas à être massacré, et l'on proclame un de ses frères, un dément, Abou-Omar-Tachfin, en 1361. L'anarchie est alors à son comble; le trésor impérial est pillé; la situation se complique encore par l'arrivée d'un nouveau prétendant, Abd-el-Halim, neveu d'Abou l'Hasen; il échoue devant Fez où il vient mettre le siège, puis, soutenu par les gens de Tlemcen, il se fait reconnaître à Sidjilmassa. Un autre compétiteur surgit ensuite dans Abou-Zeyane-Mohammed qui débarque d'Andalousie à Ceuta; il est acclamé par toutes les tribus du Nord et entre triomphalement à Fez. Il ne tarde pas non plus à être assassiné en 1366 par son grand vizir Omar qui, après ce crime audacieux, retire d'une prison où il le détenait le jeune prince Abd-el-Aziz, fils d'Abou l'Hasen, et le fait élever au pouvoir. Omar est ensuite massacré à son tour dans une conspiration de palais par ceux qu'il avait maltraités, et Abd-el-Aziz engage la lutte aux environs de Merrakech où il dompte la grande révolte dite d'Abou l'Fadel (1368); il réussit également dans la répression des troubles qui éclatent l'année suivante dans la région berbère et que commandait le chef des Hénata. Le 7 août 1370, le sultan entre dans la ville de Tlemcen, contre laquelle il avait recommencé la lutte de ses ancêtres, mais il meurt deux ans après, le 23 oct. 1372, au moment où la puissance mérinide allait s'étendre de nouveau sur le Maghreb central. Le règne d'Abd-el-Aziz avait brillé de quelque éclat; le prince avait eu parmi ses conseillers le célèbre Ibn-Khaldoun, l'auteur de *l'Histoire des Berbères*.

À sa mort, le sultan ne laissait qu'un fils en bas âge

qui fut proclamé à Fez sous le nom d'Es-Saïd, tandis que Ibn-Ghazi, lieutenant d'Abd-el-Aziz, prenait la direction des affaires; mais les Mérinides allaient bientôt perdre les résultats obtenus durant ce dernier règne. On assiste en effet à la restauration des Abd-el-Ouad à Tlemcen, et Abou l'Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Salem, qui était détenu à Tanger, profite d'une rupture entre la cour de Grenade et celle de Fez pour se faire reconnaître par Ibn-Ghazi, grâce à des secours arrivés d'Andalousie, tandis que l'émir Abderraman obtient le gouvernement de Marrakech. Le jeune Es-Saïd est envoyé à Grenade, tandis qu'Ibn-Ghazi, après avoir tenté de se révolter, est ensuite entraîné à la mort. La lutte s'engage entre les royaumes de Fez et de Marrakech, mais elle se termine à l'avantage d'Abou l'Abbas et par la mort d'Abderraman et de ses fils (1382). Le sultan de Fez se dirige de suite vers Tlemcen qu'il prend et pille afin d'en châtier la population qui avait secouru Abderraman; mais le roi de Grenade, allié à l'émir Abou-Hammou qui commandait Tlemcen, suscite un rival à Abou l'Abbas. Un certain Moussa, fils du sultan Abou-Inan, après avoir proclamé à Ceuta la suzeraineté de Grenade, s'empare de Fez et s'y fait reconnaître (14 mai 1384). Les troupes de Moussa, expédiées de Tlemcen, arrivent trop tard et lui-même est pris à Taza et expédié à Grenade. Peu de mois après, Moussa meurt; il est remplacé par El-Ouatsek, fils d'Abou l'Fadel, que le roi de Grenade conservait auprès de lui et qu'il expédia. Il est proclamé à Fez en 1386, et règne sous la tutelle du vizir de Moussa, Ibn-Massai, mais ce dernier ayant commis la faute de provoquer une rupture avec la cour de Grenade, en voulant reprendre la ville de Ceuta, nous ne tardons pas à voir passer au Maghreb Abou l'Abbas qui recommence la lutte. Après s'être rendu maître de Tanger et d'Asilah, il rentre à Fez, fait périr Ibn-Massai et expédie El-Ouatsek à Tanger où il meurt. Abou l'Abbas rétablit l'ordre grâce à sa fermeté, mais en 1393 il meurt à son tour à Taza au moment où il surveillait une expédition menée contre Tlemcen. Son fils, Abou-Farès, monte sur le trône. En 1399, une flotte armée par le roi de Castille, Enrique III, pour combattre les corsaires africains, s'empare de Tétouan et transporte en Espagne tous les habitants de cette ville qui devait ensuite demeurer vide jusqu'au moment où, un siècle plus tard, elle fut réoccupée par des Grenadins expulsés d'Andalousie. Peu de temps après et dans le même but de réprimer la piraterie, le roi Jean 1^{er} de Portugal s'empare de Ceuta le 14 août 1415. Abou-Saïd, prince obscur, avait alors succédé à Abou-Farès vers 1400, mais on ne sait dans quelles conditions. Sur ces entrefaites, la lutte avait recommencé entre les royaumes de Fez et de Tlemcen. Dans cette dernière ville était alors Abou-Malek, prince énergique et hardi qui brû-

lait, en se débarrassant de la tutelle des Mérinides, de venger sa famille des humiliations qu'elle avait endurées des gens de l'Ouest. Il s'empara de Fez, subjuga tout le Maghreb extrême en y imposant un sultan de son choix nommé Mohammed, petit-fils d'Abou-Inan. Les documents historiques sur toute cette période étant très frustes, on ne sait même point si ce prince régna avant ou après Abdallah, fils d'Abou-Saïd, qui, à la faveur d'une révolte et de la lutte qui s'était engagée entre les deux frères d'Abou-Saïd, était monté sur le trône. Au reste, dans toute la partie du Maghreb qui correspond au Maroc actuel, la plus complète des anarchies régnait et paralysait les forces musulmanes.

L'empire mérinide sur son déclin s'était fractionné en trois royaumes indépendants, Fez, Merrakech, Sidjilmassa. Encouragés par leurs succès à Ceuta, les Portugais cherchaient l'occasion de s'emparer de Tanger, mais leur première tentative en sept. 1437 n'aboutit qu'à un désastre. Un traité intervint où les Portugais obtinrent de pouvoir se rembarquer à la condition de rendre Ceuta; ils laissaient comme otage l'infant Ferdinand, pour garantir l'exécution de ce pacte. Mais les Cortès n'ayant point dans la suite ratifié cet engagement, l'infortuné don Ferdinand mourut en captivité en 1443. En 1458, disposant d'une flotte nombreuse et d'une armée de 17,000 hommes qui avait été préparée pour une croisade contre les Turcs, mais que l'on avait abandonnée à Lisbonne, les Portugais revinrent à la charge et s'emparèrent successivement du Ksar es-Seghir, sur le détroit de Gibraltar, et en 1464 d'Anafé (Casablanca), sur l'océan Atlantique, deux places qui étaient des repaires redoutés des corsaires barbaresques. Une deuxième tentative contre Tanger échoua néanmoins. En 1471, le sultan mérinide ayant été assassiné, et l'anarchie ayant été portée à son comble dans tout le pays, les Portugais s'emparèrent habilement d'Asilah et passèrent un traité avec le prétendant Maulay-Saïd, aux termes duquel ce dernier reconnaissait leur suzeraineté sur Ceuta, Ksar es-Seghir, Tanger, Asilah et Anafé. Toute la pointe septentrionale de la Tingitane tombait donc ainsi aux mains du roi Alphonse V qui reçut alors le surnom de l'Africain. Profitant de cette même époque troublée, les Espagnols occupèrent en 1496 et sans coup férir, sous la conduite du duc de Medina-Sidonia, la petite place de *Mellla* (V. ce mot). En 1503, une attaque des Portugais dans l'intérieur des terres contre Alkasar el-Kebir échoua; en 1506, le roi Emmanuel envoya de Lisbonne une flotte qui fonda *Maragan* (V. ce mot), entre Azemmour et Safi. Les Portugais étendaient leur action et se menageaient des appuis dans les tribus, car un certain Yahia-ben-Tafour avait reconnu sur ces entrefaites leur suzeraineté et entra en lutte

en leur nom contre le sultan de Fez. A cette époque, les chefs des Laha et quelques-uns du Sous, une partie des Doukkala et des environs de Merrakech étaient leurs tributaires, tandis que le souverain mérinide, de la branche des Beni-Ouattas, qui régnait à Fez, assistait impuissant à cet envahissement de l'influence chrétienne; seule la campagne environnante de Fez lui demeurait soumise; les intrigues de palais et les compétitions de pouvoir achevaient de rendre encore plus débile cette ombre de royaume, dernier vestige de l'empire fondé par Abd-el-Hakk. Tout le Sud était déjà aux mains des chérifs et, dans l'anarchie générale, on discerne les degrés de cette période de transition que va traverser le Maghreb el-Acsa. Nous venons de voir en effet combien la condition misérable où était réduite la dynastie mérinide avait ouvert le pays aux puissances étrangères. Après la prise de Grenade en 1492, qui avait eu un énorme retentissement dans tout le monde musulman, les Espagnols se mirent aussi en mouvement. Imitant l'exemple des Portugais, ils combattirent la piraterie sur toute la côte barbaresque. Le testament d'Isabelle la Catholique, qui datait de 1504, ne portait-il point qu'il ne faudrait jamais interrompre la conquête de l'Afrique, ni cesser de combattre pour la foi contre ses habitants? Ces coups nombreux frappés sur l'Afrique musulmane, depuis les rivages de l'Atlantique jusqu'aux Syrtes, amenèrent bientôt la réaction de l'islam. Provoquée par les agressions portugaises ou espagnoles, elle affecta au Maroc la forme du chérifat et, dans la région de Tunis et d'Alger, ce fut la conquête ottomane.

L'histoire des chérifs saadiens qui vont occuper le trône au Maghreb el-Acsa est en réalité celle de la fondation du Maroc tel qu'il existe encore de nos jours. Au milieu de l'anarchie si considérable qui y régnait au début du xvi^e siècle, et de la confusion où se débattait la dynastie mourante des Mérinides, il était à peu près impossible de songer à discipliner les populations berbères, mais on pouvait essayer de donner au pouvoir politique l'autorité morale qui lui manquait. C'est à cette dernière tâche que se dévouèrent les chérifs saadiens et l'on peut dire que, pour le Maroc, ils ont réussi à l'accomplir. Aux yeux des tribus ils avaient tous les titres; leur noble origine était à peu près incontestée; la bravoure dont ils avaient fait preuve, lors des luttes contre les chrétiens dans le Sous, avait enflammé leurs partisans, et, quoique d'origine arabe, un long séjour au Maghreb les avait en quelque sorte nationalisés berbères. On manque singulièrement de données sur les luttes intestines qui marquèrent les dernières années des Mérinides. Nous savons que les Portugais tentèrent d'affermir leur autorité durant les années 1515 et 1517 et qu'un certain Lope Barriga s'y distingua particulièrement. Mais

bientôt la face des choses changea; l'action des Saadiens commence de se manifester. Les Portugais subirent de cruels revers, perdirent leurs meilleures troupes, et leurs garnisons demeurèrent livrées à elles-mêmes, l'affaiblissement de la métropole empêchant le gouvernement de leur envoyer des secours. Le royaume des chérifs saadiens dans le Sous en 1516 était aux mains d'Abdallah-el-Kaim. Ses fils s'emparent de Lope Barriga; Yahia-ben-Tafout, l'allié des Portugais, est assassiné; dès lors leur puissance est ruinée : c'est le commencement de la décadence irrémédiable. Les chérifs augmentent leur empire; en 1520, ils franchissent l'Atlas et s'emparent de la ville de Merrakech. Ils ont à leur tête Abou l'Abbas-el-Aaradj, l'aîné des fils du fondateur de la nouvelle dynastie. Les Mérinides font alors plusieurs tentatives infructueuses contre le Maroc; ils sont battus sur les bords de l'ouad El-Abid. Une première trêve s'ensuit, qui accorde aux Saadiens tout le pays jusqu'au Tadela, tandis que le Nord demeure aux Mérinides. Dans cette même année, en 1536, Mohammed-el-Mehdi, chérif saadien qui régnait à Taroudant, s'empare d'Agadir, en massacre la garnison portugaise et se marie avec la fille du gouverneur don Gutierrez de Monroy. L'année suivante, les Portugais évacuent Safi, et Mohammed-el-Mehdi, après avoir pris le pouvoir à son frère qui était à Merrakech, marche vers le Nord, défait les Mérinides et s'empare de Mequinez, de Fez et enfin atteint Tlemcen, dont il veut protéger les habitants contre les Espagnols et contre les Turcs; mais son fils perd la vie dans une rencontre avec les Turcs, qui entrent à sa suite au Maghreb, et, après une bataille de deux jours, s'emparent de Fez, tandis que ce chérif se réfugie à Merrakech. Le Mérinide Abou-Ilassoun, qui avait combattu aux côtés des Turcs, reprend le pouvoir (1554) et verse une large indemnité à leur chef Salah-ben-Rais pour hâter leur départ. D'abord quelques succès signalèrent le règne d'Abou-Ilassoun, mais il est assassiné trahisement durant la bataille qu'il livre au chérif Mohammed-el-Mehdi. Ses fils s'embarquèrent pour l'Espagne et trouvèrent la mort durant la traversée. Ainsi s'éteignit au Maroc la famille des Mérinides.

Chronologie des émirs mérinides au Maroc. Othman, fils d'Abd-el-Hakk, 1217; Mohammed, son frère, 1239; Abou-Yahia-Abou-Bekr, leur frère, 1244; Omar, son fils, 1258; Abou-Yousef-Yakoub, 1259; Abou-Yakoub-Yousef, fils d'Abd-el-Hakk, 1286; Abou-Tsabet-Amer, son petit-fils, 1307; Abou-Rebia-Sliman, son frère, 1308; Abou-Saïd-Othman, fils d'Yakoub, 1316; Abou-Ali, son fils, à Sidjilmassa, 1318; Abou l'Hasen, fils d'Abou-Saïd, son fils, 1331; Abou-Inan, son fils, 1348; Es-Saïd, son fils, 1358; Abou-Salem-Ibrahim, son frère, 1359; Abou-Omar-Tachfin, son frère, 1361; Abd-el-Halim, pe-

tit-fils d'Abou-Saïd, 1361 ; Abou-Zeyan-Mohammed, petit-fils d'Abou l'Hasen, 1361 ; Abd-el-Kalim, à Sidjilmassa, 1361 ; Abd-el-Moumen, son frère, à Sidjilmassa, 1362 ; Abd-el-Aziz, fils d'Abou l'Hasen, 1366 ; Es-Saïd II, son fils, 1372 ; Abou l'Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Saïem, 1374 ; Abderraman, à Merrakech, 1374 ; Abou l'Abbas, 1382 ; Moussa, fils d'Abou-Inan, 1384 ; El-Mostasr, fils d'Abou l'Abbas, 1384 ; El-Ouatsek, fils d'Abou l'Fadel, 1386 ; Abou l'Abbas, pour la seconde fois, 1387 ; Abou-Farès, son fils, 1393 ; Abou-Saïd, vers 1411 ; Saïd et Yakoub, ses deux frères, vers 1421 ; Abdallah, fils d'Abou-Saïd, 1423 ; Mohammed, fils d'Abou-Inan ? ; Ahmed ? ; période inconnue ; Maulay-bou-Hassoun, vers 1458 ; Abdallah, vers 1470 ; Maulay-Saïd, vers 1471 ; Maulay-Ahmed ? ; Maulay-Nacer, à Merrakech, 1502 ; Maulay-Mohammed, 1508 ; Maulay-Ahmed, son fils, à Fez, 1520 à 1530 ; interruption par le chérif saadien Mohammed-el-Mehdi, 1550 ; Maulay-Abou-Hassoun, le dernier Mérinide, -1554.

LES CHÉRIFS SAADIENS (de 1550 à 1659). — Après son entrée à Fez, le chérif Mohammed-el-Mehdi châtia avec une extrême rigueur la population, y laissa son fils comme gouverneur et regagna la ville de Merrakech ; son règne dura jusqu'en 1557, époque où, à la suite d'une conspiration ourdie de longue main, il fut assassiné par ordre du pacha algérien Hasan. L'action de ce souverain, considérable par elle-même, puisqu'il a été le véritable fondateur de la puissance saadienne, a été surtout caractérisée par la politique de résistance et plus tard de combat à l'égard des marabouts dont les associations redoutables contrecarraient le pouvoir central, tandis qu'au contraire sous les Mérinides ces derniers étaient tout-puissants. Un des fils de Mohammed-el-Mehdi, Abd-el-Moumen, venge son père, tandis qu'un autre fils, Abou-Mohammed-Abdallah, arrive de Fez et à Merrakech prend le pouvoir. Il règne en despote et ne se signale guère quo par les embellissements qu'il fit dans sa capitale ; en 1573, son fils Mohammed, qui était son khalife à Fez, lui succède. C'était un demi-nègre, instruit, mais dur et sanguinaire, qui prit le surnom d'El-Metouekkel, mais à peine était-il monté sur le trône qu'un de ses oncles, Maulay-Abd-el-Malek, s'empare de Fez, grâce à l'appui des Turcs et s'y fait proclamer sous le nom d'El-Mostasem près de Merrakech même, tandis que Mohammed demande l'appui des Portugais qui préparaient justement à cette époque une expédition pour reconquérir leurs possessions du Maroc. Grâce à lui, ils peuvent débarquer à Asilah un grand matériel de guerre et une armée estimée, suivant les historiens du moment, à 30,000 hommes et que les Arabes évaluent à 100,000. Ces troupes s'étant mises en marche à la légère, et sans s'assurer d'aucune

base d'opérations, étaient conduites par le jeune roi dom Sébastien qui, impatient d'en venir aux mains avec les mécréants, engagea le combat près d'Alkasar dans une situation défavorable, dans la plaine située entre le confluent de l'ouâd El-Mekhazen et de l'ouâd Kous. Le sultan Abd-el-Malek, malade, y était à la suite de son armée, tandis que son frère, Abou l'Abbas-Ahmed, était arrivé de Fez avec les contingents de cette partie de l'empire. Les troupes de dom Sébastien furent entièrement défaites; le malheureux roi se noya dans l'ouâd El-Mekhazen; le chérif Mohammed son allié périt dans l'ouâd Kous et le sultan Abd-el-Malek victorieux mourut dans sa litière au cours de l'action. On appela cette journée la bataille des Trois-Rois; elle eut lieu le 4 août 1578. A peine une soixantaine de chrétiens s'échappèrent-ils; tout le reste fut tué ou fait prisonnier. Cette victoire consolida le pouvoir d'Abou l'Abbas-Ahmed qui fut proclamé dès que la mort d'Abd-el-Malek fut connue. Le nouveau sultan reçut le titre d'El-Mansour et plus tard, après son expédition au Soudan, celui d'El-Dehebi ou le Doré sous lequel il est connu dans l'histoire. Accueilli avec enthousiasme par les tribus, il ne tarda pas, s'il faut en croire le *Nozhet el-Hâdi*, à recevoir des félicitations du souverain de Stamboul, du pacha d'Alger, du roi de France et de celui d'Espagne. Une ambassade du régent de Portugal vint signer la paix et consacra des sommes considérables au rachat des prisonniers. Durant l'année 1581, El-Mansour entreprit une expédition dans le Sahara, au cours de laquelle il leva des contributions de guerre jusque dans les oasis de l'extrême Sud algérien. Sous son règne, les Espagnols remplacèrent les Portugais dans l'occupation des places qui étaient demeurées au Maroc entre les mains des chrétiens, sauf Tanger. En 1588, ils faillirent perdre Ceuta et l'année suivante ils évacuèrent Asilah après en avoir fait sauter la citadelle. Avant de mourir, le sultan vit revenir de Tombouctou ses troupes chargées d'un butin immense en 1593. Son règne s'acheva, dans une tranquillité relative, à orner sa capitale de Merrakech d'édifices somptueux. Peu de temps avant sa fin, il eut pourtant de graves difficultés avec son fils, El-Mamoun, qu'il avait désigné comme son héritier présomptif, mais qu'il dut combattre et faire enfermer à Mequinez. Il mourut le 3 oct. 1603 à Fez après un règne glorieux de vingt-cinq années, durant lequel il porta la puissance des Saadiens à son apogée. Il laissait cependant après sa mort la situation assez confuse, et parmi ses enfants trois fils se disputaient le trône: c'était là le commencement de la décadence de la dynastie.

Les ulémas de Fez proclamèrent Zidan, mais Abou-Farès, qui était à Merrakech, réclama le pouvoir. Sur ces entre-faites, Mamoun, jusqu'alors enfermé à Mequinez, fut envoyé à Merrakech où Abou-Farès lui confia le commandement de

ses troupes afin de lutter plus avantageusement contre Zidan. Victorieux, Mamoun garde le trône tandis que Zidan se réfugie à Sidjilmassa et qu'Abou-Farès est battu à son tour. Le règne de Mamoun fut peu brillant, scandalisant son peuple par le spectacle de ses débauches. Zidan en profite pour aller à Merrakech d'où il chasse le frère de Mamoun. Mais bientôt un nouveau compétiteur, Maulay-Mohammed, frère d'Abd-el-Moumen, profite de l'anarchie pour entrer en vainqueur à Fez (1608). La lutte se continue entre Zidan, rappelé par la population, et Abdallah. Ce dernier est défait. Sur ces entrefaites, Mamoun, Abdallah, Abou-Farès et Abd-el-Malek se réfugient tous à Alkasar. Mamoun passe en Espagne où il offre son concours à Philippe II et par ses intrigues fait entrer les Espagnols dans la place de Larache (1610). Abou-Farès et Abdallah périssent tous deux dans une tentative qu'ils font pour s'emparer de Fez (1609). C'est alors l'anarchie la plus complète qui règne dans le pays; Mamoun est tué aux environs de Tétouan en 1612. La nouvelle de l'occupation de Larache par les chrétiens souleva le fanatisme des populations; l'influence occulte des confréries telles que celle des Rahmania s'en augmenta. Le foyer de cette agitation religieuse était à Sidjilmassa et dans la région de l'ouad Saoura où un certain Abou-Mahalli, d'une famille berbère arabisée, prêchait le retour à la religion dans sa pureté et l'abandon des pratiques hérétiques. Ayant enflammé les tribus de ces régions, il s'empare en 1611 de l'oasis de Sidjilmassa, et jusque dans le Draa il inflige une sanglante défaite aux troupes de Zidan. Autour du chérif saadien, les défactions se multiplient; il est forcé d'abandonner la ville de Merrakech et se réfugie à Safi. Mais Mahalli est tué au cours de la lutte qui s'engage entre lui et un autre marabout très influent dans tout l'Atlas, un certain Yahia-ben-Abd-el-Namoun-Daouedi. Pendant toute cette période, le désordre règne aussi dans le N. du pays et en particulier à Fez où la tyrannie de la tribu des Cheraga provoque une révolution. A tous ces maux il fallait y joindre la famine. Les Espagnols en profitèrent pour s'emparer en 1614 de la Mamoura, petite localité située à l'embouchure du fleuve Sebou et d'où ils chassèrent une colonie de marchands anglais qui y étaient établis et vivaient en paix avec les tribus environnantes. Après une série de luttes sans fin, Abdallah succomba à ses vices en mai 1624. Son frère Abd-el-Malek monta sur le trône, offrant, nous disent les chroniqueurs arabes, le spectacle des mêmes infamies; il ne régna que durant trois ans, tandis que Zidan à Merrakech exerça obscurément le pouvoir jusqu'en 1634. Plusieurs marabouts influents engagent alors la lutte contre les chrétiens sur la côte. Le plus en vue fut un nommé Sidi-Mohammed-el-Aïach de Salé qui, nommé gouver-

neur d'Azeimmour par Zidan, ne cessa de harceler les Espagnols à la Mamoura et à Mersa-el-Halk, près de Larache. Parmi tous les Berbères, était alors un marabout, Mohammed-el-Hadj, de la zaouia de Dela, dont la voix était écoutée; à leur tête, il s'empare même de Fez, de Mequinez, de la vallée de la Molouia. Le sultan Mohammed-Cheikh II, qui régnait alors à Merrakech où il avait succédé à El-Oualid, frère d'Abd-el-Malek, est battu et lui concède le territoire jusqu'à l'ouad El-Abid. Sur ces entrefaites, un autre marabout, Maulay-Chérif, avait de Sidjilmassa étendu sa prépondérance dans toutes les régions sahariennes envahissantes. La lutte s'engage entre ses partisans et ceux de Mohammed-el-Hadj. Vers 1646, un accord intervient aux termes duquel les territoires au S. de l'Atlas demeureraient la propriété des frères de Maulay-Ali-Chérif, tandis que la région septentrionale, avec Fez comme capitale, revenait aux partisans de Mohammed-el-Hadj. Cependant Maulay-Mohammed, frère de Maulay-Chérif, soutenu par les Arabes, se met en campagne vers 1647 et ne tarde pas à s'emparer d'Oudjda; il étend son action jusqu'aux environs de Saida. Cependant ces succès avaient eu un grand retentissement au Maroc et particulièrement à Fez dont la population supportait malaisément le joug des marabouts berbères. Maulay-Mohammed y est appelé et y est reçu comme un libérateur, mais il ne tarde pas à en être chassé par Mohammed-el-Hadj. Il rentra à Sidjilmassa. En 1654, Mohammed-el-Cheikh, sultan de Merrakech, termina obscurément sa vie. Son fils, Maulay-Ahmed-el-Abbas, lui succéda; il semble avoir borné son ambition à assurer la conservation de son petit royaume, mais ses parents par alliance, les Chebanat, ne tardèrent pas à le lui disputer. Durant l'année 1661, la ville de Tanger est cédée par les Portugais aux Anglais, car elle faisait partie de la dot apportée par Catherine de Bragance lors de son mariage avec Charles II.

Chronologie des chérifs saadiens ayant régné. Abou l'Abbas-el-Aaradj, à Merrakech, 1520 à 1543; Abou-Abdallah-Mohammed-Cheikh-el-Mehdi, à Merrakech, août 1543; le même, à Merrakech et à Fez, 1550 à 1554; le même, à Merrakech et à Fez, 1554-57; Maulay-Mohammed-Abdallah, dit El-Ghalel b'Ilab, 1557-73; Abou-Abdallah-Mohammed, fils du précédent, dit El-Moutasem, 1573; Abou-Merouan-Abd-el-Malek, oncle du précédent, 1573-78; Abou l'Abbas-Ahmed, dit El-Mansour ou El-Dehebi, frère du précédent, 1578-1603; ses fils se disputent le trône, 1603; Abdallah-Abou-Farès, dit El-Ouatsek, à Merrakech, 1603-7; El-Mamoun-Cheikh, à Fez, 1604-8; le même, à Merrakech, 1607-8; Zidan, à Merrakech, 1608-27; Abdallah, fils d'El-Mamoun, à Fez, 1609-24; Abd-el-Malek, frère d'El-Mamoun, à Fez, 1624-27; Abd-el-Malek, fils de Zidan, à Merrakech, 1627-31; Abou l'Abbas-Ahmed II, fils de

Zidan, à Fez, 1627-28; El-Qualid, fils de Zidan, à Merrakech, 1634-36; Mohammed-Cheikh II, fils de Zidan, à Merrakech, 1636-34; Maulay-Ahmed-el-Abbas, fils du précédent, à Merrakech, 1654.

LES CHÉRIFS FILALI OU HASANI (des environs de 1664 jusqu'à nos jours [1896]). — Après la mort de Maulay-Ahmed-el-Abbas, dernier prince saadien, Er-Rechid, un des fils de Maulay-Ali-Chérif, le chef de la zaouïa de Sidjilmassa, dans l'oasis du Tafilalet, se fait proclamer sultan à Oudjda; il combat et tue son frère Maulay-Mohammed et s'empare ensuite du Tafilalet en 1665. C'est là le commencement de la dynastie des chérifs filali qui règne encore de nos jours au Maroc. En 1667, Er-Rechid s'empare de Taza et ensuite de Fèz qui obéissait à un certain Ed-Dreidi, puis il s'occupe de combattre un agitateur du nom de Ghilan, maure d'origine andalouse, qui avait réussi à établir sa domination dans toute la province d'Alkasar, dans celle de Tanger et aux environs de Tétouan et qui venait de conclure une sorte de pacte d'alliance avec lord Bellasis, le gouverneur anglais de Tanger. Ghilan, battu, s'embarque à Asilah et se réfugie à Alger. Au retour de cette campagne, le sultan soumet les Beni-Zeroual et toute la majeure partie des Djebala, puis il s'empare dans le centre de l'empire de la fameuse zaouïa de Dela qu'il détruit en en dispersant les marabouts, et, l'année suivante, il franchit l'Atlas pour ranger sous son autorité les Aït-Aïach. Rentré à Fez, il embellit cette ville; on lui doit notamment le grand pont qui se voit encore sur l'ouâd Sebou et la kasba dite d'El-Khemis actuellement en ruine, mais qui avait été construite pour assurer la sécurité de la route de Fez à Mequinez. En 1670, Maulay-er-Rechid conquiert le Sous et s'empare de Taroudant. Il mourut à Merrakech, en 1672, d'un accident de cheval. L'œuvre de ce souverain est considérable, et avec lui commence réellement la période moderne de l'histoire du Maroc; on voit déjà y figurer les tribus de nos jours. Er-Rechid, en détruisant l'autorité des marabouts et des petits chefs qui rendaient toute action gouvernementale impossible, avait étendu sa puissance d'Oudjda à l'ouâd Sous, préparant ainsi le grand règne de son frère Maulay-Ismaïl. À peine monté sur le trône, ce dernier eut à combattre plusieurs compétiteurs: son frère Maulay-el-Harran, qui se fit proclamer sultan au Tafilalet en étendant son autorité sur les régions sahariennes, puis son neveu Ahmed-ben-Mahrez qui était reconnu à Merrakech et dans les environs, enfin le fameux Ghilan, revenu d'Algérie, avait reparu dans le Rif, aidé par un corps de Turcs. Grâce à la vaillante énergie qui est le trait saillant de son caractère, Maulay-Ismaïl ne tarda pas à venir à bout de toutes ces difficultés. Ghilan est tué à

Fez en 1673 ; la ville est frappée d'une lourde imposition ; les troupes de Ben-Mahrez sont défaites dans le Tadela et, après trois années de luttes acharnées, le nouveau sultan entre à Merrakech, tandis que Maulay-el-Harran était pris au Tafilalet et interné. Maulay-Ismaïl s'occupa alors avec une grande activité, devenue légendaire au Maroc, des affaires de son empire. Il embellit et transforma complètement *Mequinez* (V. ce mot) dont il fit sa résidence favorite. Il s'appliqua à resserrer ses relations avec la France ; l'ambassade qu'il envoya à Versailles sous la conduite de Ben-Aïssa pour demander à Louis XIV la main de la princesse de Conti est restée célèbre ; il reçut en 1682 la mission du baron de Saint-Amand. Tout en maintenant un étroit blocus autour de la place de Tanger, il entretenait de bonnes relations avec les marchands de Londres. Il organisa son armée d'une manière solide et nouvelle ; ayant fait venir de grandes quantités de nègres du Soudan, il créa de véritables colonies agricoles qui constituaient en même temps le personnel de sa garde. Ces cavaliers placés sous le patronage d'un saint commentateur du Coran, Sidi-el-Boukhari, conservèrent dans la suite le titre d'Abid-Boukhari ou esclaves de Boukhari. A la fin de son règne, leur nombre atteignait 150,000 ; jamais le Maroc ne devait retrouver semblable force militaire. Pour compléter l'organisation de sa domination, Maulay-Ismaïl fit élever sur tous les points stratégiques de son empire et le long de toutes les routes une série de kasba ou forts qui assuraient la tranquillité et dont on voit encore les ruines dans des régions où de nos jours l'autorité des sultans n'est souvent pas même nominale. Une expédition hasardeuse, qu'il conduisit lui-même jusqu'en Algérie, échoua sur les bords du Chélif de par la désertion des Arabes, mais un de ses neveux, Ahmed, réussit à mener ses troupes jusqu'au Soudan. Maulay-Ismaïl poursuivit avec la plus grande énergie la guerre contre les places que les chrétiens détenaient encore à cette époque, mais il ne put rien contre Ceuta après s'être emparé de la *Mamoura* (V. *Мамурья*). Enfin, en 1683, le Parlement anglais ayant résolu l'évacuation de Tanger, les troupes chrétiennes occupèrent la ville en 1684 dont les Anglais avaient détruit les principales fortifications ainsi que le môle, ouvrages qui leur avaient coûté, quelques années auparavant, tant de peines et tant d'argent (V. *Tanger*). La joie des musulmans fut très grande, d'autant que, peu après, Larache et Asilah retombèrent aussi au pouvoir de Maulay-Ismaïl, dont la gloire se trouva portée comme à son apogée. Il ne demeurait plus entre les mains des chrétiens que Ceuta, Mellia et Mazagan. Dégagée du fatras des rancœurs qui, longtemps, firent autorité sur ce prince et que nous ont légués les récits nombreux des esclaves ou des religieux qui se rendaient au Maroc, au XVIII^e siècle, y ra-



cheter des captifs, la vie de Maulay-Ismaïl est la plus grande page de l'histoire du Maroc. Dans la dynastie des Filali, il tient une place qui ne le cède en rien comme importance à l'œuvre accomplie à celle d'El-Mansour, des chérifs saadiens. Il mourut à Mequinez le 22 mars 1727 à l'âge de quatre-vingts ans, après un règne de cinquante-sept ans. Si l'on en croit les récits populaires, Maulay-Ismaïl aurait eu 528 garçons et un nombre égal de filles; les prisons contenaient 25,000 captifs chrétiens et environ 30,000 criminels; le jour, tous ces prisonniers étaient employés aux immenses travaux que ce souverain ne cessa de faire entreprendre durant sa vie (V. MEQUINEZ). A sa mort, il laissait le pays dans la plus grande prospérité et dans la tranquillité la plus parfaite; d'Oudja jusqu'à l'ouâd Noun il en était ainsi. Maulay-Ismaïl, pour reprendre et développer l'œuvre politique des Saadiens, n'avait cessé de combattre et de détruire les influences locales acquises par certains chefs et marabouts; pour augmenter son autorité religieuse, il favorisa la confrérie de Maulay-Taïeb et fut le premier à lui donner l'importance qu'elle a conservée de nos jours (V. OUZZAN).

Son fils, Ahmed, surnommé El-Dehebi, à la suite de son expédition au Soudan, lui succéda, mais le mécontentement qu'il provoqua la rapacité des nouveaux gouverneurs de province ne tarda pas à amener la rébellion dans l'empire. La garde noire elle-même se révolta; le pacha de Fez est massacré; Maulay-Abd-el-Malek en profite pour se faire proclamer à Merrakech, puis pour entrer à Mequinez, tandis qu'Achmed est déchu. L'agitation est alors générale; Ahmed qui s'était réfugié au Tafilalet est rappelé; le pays se trouve partagé entre deux souverains. A sa mort, le Nord est disputé entre son fils Abou-Farès et Maulay-Abdallah, frère d'Achmed, né d'une esclave anglaise. Abdallah l'emporte et, après six mois d'un siège assez rigoureux, s'empare de Fez. Sur ces entrefaites, une grande révolte des Berbères se déclare et ajoute encore à la confusion. Abdallah, se défiant de la fidélité de la garde noire, veut l'amoinrir, mais les chefs des Abid-Boukhari préviennent ses desseins en le déposant en sept. 1734 au profit de son frère Maulay-Ali. Ce dernier arrivait du Tafilalet, mais à son tour il est chassé par la garde qui reprend Maulay-Abdallah pour peu de temps, car des intrigues remettent bientôt en disgrâce ce dernier. Cette situation se prolonge; on voit successivement arriver Maulay-Mohammed qui, jusqu'alors, était assiégé dans Fez, puis à nouveau Maulay-Abdallah jusqu'au moment où Maulay-Mostadi, dont la mère passait pour avoir des relations avec le chef des Abid-Boukhari, se fait proclamer. L'empire se trouve à nouveau divisé; Mostadi, soutenu par les provinces des Beni-Hasan et par le Gharb, est battu par Maulay-Abdallah.

Iah, qui regagne des partisans dans la garde et surtout dans la grande tribu des *Oudata* (V. ce mot). Maulay-Abdallah, maître du pouvoir pour la sixième fois vers 1742, peut régner dans une paix relative, grâce à l'affaiblissement des Boukhari décimés dans cette suite de révolutions. Il mourut en 1757 à Fez. Son fils Sidi-Mohammed parut surtout s'attacher à développer et à définir les relations commerciales avec les pays d'Europe ; le Danemark, la Suède, les Etats-Unis, la France passèrent des traités. Sous son règne eut lieu la malheureuse affaire dite de Larache, au cours de laquelle une escadre française, commandée par Du Chaffaut et qui venait de bombarder Salé et Rabat, dont les corsaires avaient insulté notre pavillon, perdit 450 hommes dans la rivière du Kous. Le comte de Breugnon vint en 1767 racheter à la cour les captifs et signer un traité de commerce qui servit de base, jusqu'à nos jours, aux relations de la France avec le Maroc. M. de Breugnon laissa comme consul Chenier qui s'installa à Salé et qui, plus tard, devait être envoyé à Constantinople. Le sultan Sidi-Mohammed, le premier, autorisa l'exportation des grains, condamnée auparavant et maintes fois dans la suite par le fanatisme intransigeant de la cour chérifienne qui refuse, comme illicite et impure, la vente de céréales aux infidèles. C'est à ce souverain que l'on doit la fondation de *Mogador* (V. ce mot), construite sur les plans de l'ingénieur français Cornut. Il entreprit le siège de Mellila, opération stérile à laquelle on raconte qu'il consacra plus de 30 millions ; sous son règne, les Portugais évacuèrent la petite ville de Mazagan en 1769, dernier vestige de leurs anciennes possessions. En 1777, fut signé un traité avec la Hollande, qui mettait fin à des difficultés survenues entre les deux pays et au cours desquelles la flotte hollandaise avait brûlé des bâtiments marocains à l'embouchure du Kous et du Sebou. Le sultan Sidi-Mohammed licencia durant son règne la plus grande partie de la garde noire, et lorsqu'il mourut, le 11 avr. 1790, il laissa une grande réputation de sagesse et de modération. On a prétendu, et non sans raison, que l'intelligence de son gouvernement provenait en partie du nombre considérable de chrétiens et de renégats dont il s'était entouré ; le Triestin Petrobelli, le Toscan Petro Muti, le Génois Chiappe furent, en effet, parmi ses principaux ministres. 800 renégats espagnols et portugais étaient distribués dans les places de l'empire, et Boiscolin, fils d'un chapelier de Paris, commandait à Mogador une troupe de 250 renégats français. D'une de ses femmes, fille d'un renégat irlandais, il eut Maulay-Yezid ; il employa aussi un juif de Marseille, et le caïd Oriss, qui était son premier chambellan, était un renégat mahonnais. Au moment de sa fin, il se disposait à aller châtier son fils qui était entré en rébellion. Maulay-Yezid régna peu de temps.

D'abord proclamé à Tétouan, puis à Rabat et à Salé, il se signala par son extrême cupidité ; obéissant à ce sentiment, il fit piller les juiveries. Il était fanatique et signa en 1791, néanmoins, avec les Anglais, un traité qui leur accordait de très grands avantages. L'art. III leur reconnaissait le droit d'aller, venir, vendre, résider, voyager, louer ou bâtir des maisons et magasins dans ses Etats. A la mort de Maulay-Yezid, la lutte s'engage entre ses frères ; ce fut Maulay-Seliman qui l'emporta. Proclamé à Rabat et à Tanger, il se hâta d'affermir son pouvoir en ouvrant des relations avec les puissances étrangères et par un gouvernement empreint de justice et de douceur. En 1795, la République française décida de transférer le consulat de Salé à Tanger afin de mieux surveiller la politique des Anglais et des Espagnols. Plus tard, la bataille de Trafalgar porta un coup sensible à notre situation au Maroc et fit passer la suprématie relative, que nous y exerçons depuis Louis XIV, aux mains de l'Angleterre. Maulay-Seliman envoya cependant une ambassade à Saint-Cloud, dont le chef, Hadj-Driss-Errâni, dans une audience solennelle, le 6 sept. 1807, déclara à Napoléon le titre de sultan des sultans ; mais une mission confiée peu après au capitaine Burel, pour faire sortir le chérif de sa neutralité bienveillante vis-à-vis des Anglais, échoua. Ce fut durant ce règne que se fonda, au S. du Sous (V. ce mot), le petit Etat indépendant de Sidi-Hécham. Le grand honneur de Maulay-Seliman fut de mettre fin à la piraterie qu'exerçaient ses populations maritimes ; il prit même l'engagement, qu'il tint religieusement, de racheter les captifs qui seraient faits dans l'extrême S. à la suite des naufrages. Les dernières années de son règne furent attristées par une grande révolte des Berbères du centre de l'empire. Les Aït-louï, les Beni-Meguil, les Zaïan surprirent le camp impérial, le pillèrent, et le sultan lui-même ne dut le salut qu'au dévouement d'un berger qui, en le couvrant de son burnous, l'aïda à fuir. Assiégé ensuite dans Mequinez, il voit Fez tomber aux mains de son neveu, Maulay-Brahim, que les intrigues et l'influence des chérifs d'Ouzzan y avaient fait reconnaître pour quelque temps. L'insurrection passe ensuite aux mains de Maulay-Saïd, prince énergique que Maulay-Seliman parvint néanmoins à exiler au Tafilelet. Avant de mourir, le 28 nov. 1822, le sultan avait désigné comme son héritier son neveu Maulay-Abderraman. Les commencements du nouveau règne furent, comme d'habitude, au Maroc, assez troublés. En 1825, arriva à Fez une ambassade française, et, peu après, le sultan eut des difficultés avec l'Angleterre qui bloqua les côtes, puis avec les Autrichiens qui bombardèrent quelques ports, mais subirent un échec assez grave près de Larache. La prise d'Alger et l'occupation d'Oran devaient avoir un profond retentisse-

ment au Maroc et à la cour chérifienne en particulier. On sait que Maulay-Abderraman essaya alors de s'emparer de Tlemcen ; il y était également poussé par l'orgueil fanatique de son entourage et par les intrigues étrangères. La mission du comte d'Auvray envoyée à cet effet à la cour de Fez pour faire renoncer le chérif à ses visées ne parut pas avoir eu grand effet, car Abderraman n'en persista pas moins à charger son neveu Maulay-Ali de garder le royaume de Tlemcen, et il envoya lui-même des agents jusqu'à Médéa et à Miliana se faire reconnaître par les populations comme gouverneurs au nom du Makhzen marocain. Il fallut la mission spéciale de M. de Mornay qui, en 1832, se rendit à Mequinez lui porter un ultimatum très net pour le faire renoncer à ses prétentions. Dans la suite, la cour chérifienne n'en devait pas moins aider de toute son influence Abd-el-Kader qui reçut même, dit-on, à Taza, un burnous d'investiture d'Abderraman. Ce fut, du reste, par la voie du Maroc qu'Abd-el-Kader tira tous ses approvisionnements et munitions durant sa lutte contre les Français en Algérie. On en eut les preuves les plus décisives, et le colonel de Larue fut envoyé à Mequinez afin de rappeler le sultan à l'observation de sa neutralité. La révolte des Oudja qui arriva sur ces entrefaites devait l'y forcer tout naturellement ; mais, peu après, les difficultés augmentèrent le long de la frontière oranaise que les Marocains voulaient reculer à la Tafna. Le sultan ayant concentré des troupes considérables à Oudja, l'audace guerrière des populations ne cessa d'augmenter ; la situation devint intolérable jusqu'au moment où les agressions se multiplièrent. Le maréchal Bugeaud dut engager l'action, prendre Oudja et enfin, le 14 août 1844, l'armée marocaine commandée par Sidi-Mohammed, fils d'Abderraman, fut complètement défaite à la bataille de l'Isly. Pendant ce temps, le prince de Joinville bombardait Tanger et Mogador. La paix fut ensuite conclue ; la France obtenait du gouvernement marocain la mise hors la loi du rebelle Abd-el-Kader et comme frontière celle qui était reconnue à l'époque de la domination turque. Vers 1850, des difficultés s'élevèrent à nouveau avec la cour de Fez, à la suite du refus du sultan d'admettre la correspondance directe entre lui et notre chargé d'affaires de France. Le bombardement de Salé en 1851 par une escadre française inspira au chérif une plus saine appréciation des choses. Maulay-Abderraman mourut le 6 sept. 1850. Son fils, Sidi-Mohammed, lui succéda au moment de graves difficultés survenues avec l'Espagne. Les délimitations défectueuses des présides et, en particulier, du territoire de Ceuta, avaient amené une série d'incidents graves. Le gouvernement de Madrid résolut alors l'expédition dite de 1859 ou de Tétouan qui dura six mois, nécessita une armée d'environ 40,000

hommes, se termina par la prise de Tétouan et par le traité de l'Ouad-Ras. On connaît l'action diplomatique toute-puissante à cette occasion de l'Angleterre, les engagements exigés du cabinet de Madrid avant le commencement de la campagne et enfin l'arrêt brusque de l'armée d'O'Donnel et de Prim sur le chemin de Tétouan à Tanger. Pendant cette expédition, la France avait prêté à l'Espagne un matériel de guerre assez considérable, et une escadre française avait bombardé les forts marocains de l'embouchure de la rivière de Tétouan. Par le traité qui mettait fin à cette guerre, l'Espagne obtenait de grandes satisfactions et entre autres le pavement d'une indemnité de 100 millions. Après cette rude défaite, le sultan Sidi-Mohammed régna en paix jusqu'en 1873 et, éclairé par l'expérience, résista aux intrigues des rivaux de la France qui le poussèrent en 1870 à profiter de la guerre franco-allemande pour semer la révolte dans la province d'Oran.

A sa mort, qui survint à Merrakech, un de ses fils, Maulay-el-Hasan, fut nommé en 1873 à l'exclusion de son frère aîné, Maulay-Othman. Très aimé par l'armée, il ne rencontra pas d'opposition violente dans sa famille ; il n'en fut pas de même dans le pays, et il lui fallut d'abord se transporter à l'extrémité orientale de son empire, à Oudjda, où un de ses caïds, El-Hadj-Mohammed-ould-el-Bachir, lui causait de graves embarras avec les autorités algériennes. Durant la route, le sultan essuya une véritable défaite aux environs de Tuza, de la part de la tribu des Ghyiâtsa. Rentré à Merrakech, Maulay-el-Hasan résolut d'asseoir son gouvernement dans la province du Sous ; cette opération considérable et des plus difficiles nécessita deux expéditions. En somme, les premières années de ce règne furent consacrées de 1873 à 1888 à faire reconnaître, puis à consolider son autorité dans les régions accessibles de l'empire qu'il parcourait sans cesse et presque chaque année, de Maroc à Fez, de Fez à Oudjda, pour ensuite revenir au cœur de ses Etats. Par deux fois, il se rendit au Sous, tandis que, par une habile politique de rapprochement, puis d'alliance avec les marabouts du Tadela, il s'assurait le concours précieux et indépendant d'un chef tout-puissant, le caïd Mohammed-ou-Hammou, de la grande tribu des Zaïan. Vers la fin de 1887, Maulay-el-Hasan consacra les ressources que lui avaient données sa diplomatie intérieure et la domination des territoires qui lui étaient soumis pour entreprendre la lutte contre l'influence de la secte religieuse des Derkaoui, et il ne cessa aussi de combattre l'hégémonie berbère. L'expédition chez les Beni-Meguil, au S. de Mequinez, n'avait d'autre but ; enfin et après la mort du chérif El-Arbi-el-Derkaoui dont la zaouïa était dans le Nedaghara, sur la limite des oasis de Tafilalet, le sultan se rendit lui-même, à la tête d'une armée nom-

breuse, dans ces régions méridionales. Il tenta de développer son influence dans toutes les contrées sahariennes environnantes, mais des difficultés très graves survenues aux environs de Melilla avec le gouvernement espagnol le forcèrent à rentrer à Merrakech où il reçut l'ambassade du maréchal Martínez Campos. Il signa un traité qui mettait fin à ces difficultés et qui accordait à l'Espagne une indemnité de 20 millions de pesetas. Au printemps de 1894, Maulay-el-Hasan se mit en route pour gagner le N. de son empire, mais il mourut en route entre Merrakech et Rabat, au campement de Dar-ould-Ziddou le 6 juin. Durant tout son règne, ce souverain, d'une activité infatigable, et qui, presque chaque année, prenait la tête de ses troupes pour quelque expédition, s'attacha d'autre part, grâce à sa diplomatie que secondèrent les jalousies des puissances, à maintenir la barrière qui ferme encore le Maghreb el-Acsa à l'activité européenne. Les traités de commerce qu'il signa témoignent de cette volonté par le peu de concession qu'il fit. En 1881, avait eu lieu à Madrid une conférence internationale pour les affaires du Maroc ; aidé, conseillé, soutenu par la diplomatie anglaise, le gouvernement marocain rendit comme nul cet essai de modification à l'état de choses assez barbare qui caractérise le Maroc. Le jeune Abd-el-Aziz, fils d'une Circassienne, a succédé à son père à l'âge de quatorze ans.

Chronologie de la dynastie des chérifs filali ou hasani. Maulay-Chérif, fils d'Ali-el-Hasani, maître du Tafilalet, 1633 ; Mohammed, son fils, 1637 ; le même, à Fez, 1649 ; Maulay-er-Rechid, frère du précédent, 1664 ; Abou-Naser-Ismail, plus connu sous le nom de Maulay-Ismail, son frère, 1672 ; Ahmed-ed-Dehebi, son fils, 1727 ; Abd-el-Malek, son frère, 1728 ; Abdallah, frère des précédents, 1729 ; Ali, son frère, 1735 ; Abdallah revient, 1736 ; Mohammed-ben-Ariba, leur frère, 1736 ; El-Mostadi, leur frère, 1738 ; Abdallah, pour la troisième fois, 1740 ; Mohammed, son fils, 1748 ; Maulay-Yezid, son fils, 1789 ; Maulay-Soliman, son frère, 1792 ; Maulay-Abderraman, son neveu, 1822 ; Sidi-Mohammed, son fils, 1839 ; Maulay-el-Hasan, son fils, 1873 ; Maulay-Abd-el-Aziz, son fils, 1894.

Langage — On parle au Maroc un arabe qui est, à peu de chose près, l'arabe vulgaire d'Algérie. On y rencontre cependant une plus grande quantité de mots espagnols et principalement dans les régions voisines de la mer par le fait de l'influence andalouse à la fin du moyen âge et aussi du nombre considérable de juifs émigrés de la péninsule. Quant au tamazigh ou *berbère* (V. ce mot), c'est la langue des autochtones, par conséquent de la majeure partie de la population. Dans tout le massif montagneux de l'Atlas, on

ne parle que le tamazigh qui, cependant, ne s'écrit plus. Dans le Rif, on parle les deux langues, l'arabe et le berbère, et, dans nombre de régions du Maroc, on emploie pour dénommer les tribus les deux appellations arabe et tamazigh; ainsi on dit indifféremment en arabe Metouga ou Intouga en tamazigh, et Seketana ou Isektân, Zenâga ou Iznagen, etc. Quant à l'espagnol, il n'est guère utilisé qu'à Tanger où, du reste, la population européenne a de même et quelque peu répandu l'anglais et le français.

Littérature et sciences. — Le Maroc a longtemps joui d'une réputation littéraire et scientifique méritée; durant une longue période, ses écoles ont été les premières du monde musulman; c'est là que s'élaborait ce que l'on a appelé la civilisation arabe, qui partait du Maroc pour briller en Espagne (G. Charmes). Mais de toute cette lointaine gloire, il ne reste plus rien. La fanatique théocratie du gouvernement des chérifs a étouffé toute manifestation intellectuelle; tout ce qui n'a pas trait uniquement à l'étude irraisonnée et comme mécanique des livres saints est condamné, et dans les fameuses bibliothèques des mosquées de Fez, qui passèrent durant longtemps pour si riches, on ne trouve plus rien que de la théologie, car la plus qu'ailleurs le fanatisme musulman s'est exercé avec une impitoyable rigueur. De nos jours, dans ce pays qui a vu naître Averrhoës, Ibn-Batouta, etc., on n'enseigne plus et encore seulement à la grande école d'El-Qarouïn de Fez que les matières suivantes: les traditions, les dogmes, le droit, la grammaire, la rhétorique, la métaphysique, la théologie et un peu de prosodie et d'arithmétique. Les cours de droit et de théologie sont les seuls qui soient très fréquentés, et c'est à peine si on trouve dans le Maroc quelques vieux *fekih* ayant encore quelques notions d'astronomie. Au reste, la théologie se confond au Maroc avec la jurisprudence; elle embrasse l'étude du Coran et de ses commentateurs les plus autorisés, Sidi-el-Boukhari, Sidi-Khaled, Ibn-Ghazi, etc. Quant à l'alchimie, elle y est encore très en faveur. On ne peut pas dire que la musique au Maroc mérite d'être décorée du titre d'art; cependant elle y revêt certains caractères très curieux et le Danois Hôst en a donné à la fin du siècle dernier une description et une étude très intéressantes.

Architecture. — L'architecture a atteint au Maroc un haut degré de perfection, et encore aujourd'hui certains monuments que l'on y voit sont construits avec l'ampleur de style que l'on admire dans les anciens palais mauresques de l'Andalousie. Néanmoins, on ne bâtit plus guère d'édifices publics au Maroc; ce pays vit en effet en cela, comme en tout, bien plutôt sur son passé. On retrouve la trace de

la splendeur de jadis au Maghreb dans les minarets et dans les mosquées du Maroc. Ces dernières n'ont pas, on le sait, les minarets ronds et élancés de l'Orient, mais des tours quadrangulaires ou octogones consistant en plusieurs étages et souvent décorées d'arabesques ou d'ogives pleines de grâce. Le minaret marocain est tout différent de forme de celui de l'Orient proprement dit ; sa monotonie architecturale le place peut-être au-dessous des minarets du Caire, car il ressemble un peu trop à une tour ; mais combien sont gracieuses, fines, légères et multiples les ornements dont ses faces extérieures sont recouvertes (V. ARCHITECTURE MUSULMANE, t. III, p. 715, fig. 2). On connaît la Giralda de Séville, mutilée et abîmée par les Espagnols, mais les minarets de la Koutoubia, à Marrakech, de Hasan, à Rabat, sont les modèles les plus parfaits de l'art arabe d'Occident. Ils vont se rétrécissant de la base au sommet, diminués insensiblement et toutefois assez réellement pour que leurs lignes générales en acquièrent une plus grande légèreté. Leur décoration extérieure est fort élégante ; elles sont couvertes d'une sorte de treillis qui les rend encore plus sveltes et qu'augmentent encore les décorations en bas-relief et les découpures qui s'y voient. Dans les minarets plus modernes, l'emploi de faïences vertes, jaunes, noires, par l'éclat de la coloration, est d'un effet très artistique et très spécial. Les mosquées du Maroc n'ont pas de coupoles, mais de simples toits en pente généralement formés de tuiles vertes ; aucune décoration, sauf le minaret, et parfois les portes n'existent pas à l'extérieur : telle la porte de la mosquée El-Andalous, à Fez, monument du plus grand style, composé d'un arc gigantesque qui, semblable à la plupart des arcs du Maghreb, n'est pas formé d'une seule ligne courbe, mais d'une série de petits arcs reliés les uns aux autres et laissant pendre leurs extrémités comme une légère dentelure sur le vide de l'arcade. Cette recherche d'élégance, qui n'est pas sans mièvrerie, surtout dans une œuvre pleine de grandeur, n'est pas non plus sans grâce. L'intérieur des mosquées du Maroc, où un chrétien ne saurait tenter de pénétrer, se compose en général d'une série de nefs qui s'étendent de tous côtés autour d'une cour centrale où se trouve la fontaine des ablutions. Ces nefs sont formées par des arcs reposant sur de gros piliers massifs et carrés ou sur des colonnes. Le tout est d'une grande simplicité, sans ornements ; des lampes ou des lustres offerts par la piété des fidèles et des nattes par terre constituent la seule décoration. La cour centrale des mosquées est, au contraire, et généralement remplie d'arabesques et d'ornements. Dans quelques-unes, notamment à Fez, on y voit des manières de kiosques du genre de ceux de la cour des Lions, à l'Alhambra, mais plus grands et plus beaux. De légères colonnes

supportent des arcades au-dessus desquelles et entre lesquelles courent les arabesques les plus fleuries. Des auvents sculptés, des corniches en bois recouvrent le tout. Les Marocains, quoique bien dégénérés, ont cependant conservé une grande habileté dans la fabrication des mosaïques, de petits carreaux de faïence (appelés *zolidjs*) et dont ils combinent les dessins et les couleurs avec une adresse merveilleuse. Il en est de même pour certains travaux d'ornementation peinte sur bois et pour les sculptures que l'on remarque autant sur les plafonds d'intérieur, où se voient des poutres sculptées avec infiniment de délicatesse, que dans les dispositifs des pendentifs en stalactites colorées. Certaines portes de villes, celles de Mequinez, de Mehedja, de la Kasba de Merrakech, sont des monuments remarquables où la grâce et la délicatesse de l'ornementation s'allient au caractère grandiose et imposant. Malheureusement, sauf d'assez rares exceptions, les monuments du Maroc sont en pisé, et la durée de ces matériaux est assez limitée. Comme vestiges de l'occupation étrangère au Maroc et de l'époque moderne, on peut citer la citadelle espagnole de Larache et les murailles portugaises de la petite ville de Mazagan, aussi bien que d'intéressantes ruines de la même époque qui se voient encore à Asilah.

Religion. — Théocratie. — Le sultan marocain est avant tout et par-dessus tout un chef religieux ; sa véritable fonction est d'être pontife et par obligation, car s'il voulait cesser de l'être on le verrait immédiatement chassé du trône par un chérif qui serait plus saint et professerait une orthodoxie plus rigoureuse. On conçoit alors la théocratie étroite qui régit le gouvernement de ce pays, où tout s'explique par le Coran, dont les versets sont des axiomes dont il est interdit de s'écarter. Au Maroc, les textes de certains commentateurs du Coran, tels qu'El-Beidaoui ou El-Boukhari, sont révévés à l'égal du livre sacré lui-même. Tous les ans le sultan en fait la lecture avec un cérémonial spécial et entouré des plus savants docteurs de la cour. Dans les expéditions, la garde noire se fait précéder par un cheval portant le livre d'El-Boukhari ; à l'étape, ce livre est respectueusement enlevé par des jeunes gens de grande famille et transporté dans la tente impériale (Erkmann). Parmi les influences religieuses prépondérantes, il convient de citer le corps des chérifs de Maulay-Edris qui à Fez (V. ce mot) sont fanatiques et ont toujours une grande action à la cour.

CHÉRIFS AU MAROC. — Au Maroc, les chérifs font précéder leur nom du titre *maulay* (mon maître) ; ils sont fort nombreux, constituent en somme la noblesse religieuse ; ils se partagent en de nombreuses branches que l'on peut à la rigueur réduire à trois, prétendant descendre de Fatima. Ce sont les

chérifs édrisites, rejetons du grand Edris I^{er} (V. le § *His-toire*); les chérifs filali ou hasani, descendants du fondateur de la dynastie actuelle; et enfin les chérifs d'*Ouazzan* (V. ce mot). Ils sont légion; on ne saurait les compter; ils forment comme une population un peu spéciale jouissant de réelles immunités sous le rapport des impôts, et relevant d'une juridiction spéciale. Dans ce pays si orthodoxe, où le fanatisme s'allie si bien à la haine du Berbère pour l'étranger, les chrétiens, les juifs en particulier, sont fort mal vus; l'entrée des mosquées, l'approche même de certains lieux saints leur est interdite. Le rite malékite est seul usité au Maroc.

CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES. — Les congrégations religieuses sont très nombreuses au Maroc. La moitié au moins de la population des villes appartient à un ordre quelconque (Erkmann). Chaque congrégation (*taifa*) se rattache à des *zaouia* (ou couvent) qui existent soit dans le pays, soit à l'étranger. L'endroit de ces *zaouia* qui est plus spécialement affecté aux exercices de ces congrégations prend le nom de *robat* (lieu); les affiliés se disent *merbout* (attaché à tel ordre). Ils ont pour chef un personnage qui appartient généralement à la famille du saint, porte le nom de *khalifa* (lieutenant) et a sous ses ordres des *cheikhs* (vénérables) et des *moqaddem* (chefs subalternes). Les ordres sont souvent subdivisés en plusieurs branches (C^t Rinn, *Marbouts et Khouans*). Les ordres les plus répandus au Maroc sont les suivants : Maulay-Abd-el-Kader-et-Djilali (de Bagdad); Sidi-Mokta-el-Kounti (de Tombouctou); Maulay-Ahmed-Tedjini (de Fez); Maulay-Taïeb (d'Oudazzan); Maulay-el-Arbi-el-Derkaoui (de Bou-Berich, chez les Beni-Zeroual), l'autre chef fut El-Beïdaoui; Sidi-Mohammed-ben-Abdallah-Sedguin, du Taflalet; Sidi-Mohammed-ben-Naser, de l'ouâd Draa; Maulay-Mohammed-ben-Aïssa, de Mequinez (ses disciples se nomment *Aïssaoua*); Maulay-Ali-ben-Hamdouch, du djebel Zerhoun; Sidi-el-Ghazi, de l'ouâd Draa, etc., qui comptent le plus de fidèles.

BIBLIOGRAPHIE

Le lieutenant-colonel sir R. Lambert PLAYFAIR a publié en 1892 une bibliographie du Maroc qui peut passer pour un modèle du genre. Nous en extrayons quelques titres des ouvrages les plus importants; elle ne contient pas en effet moins de 2,243 indications d'ouvrages. — Parmi les auteurs anciens, on peut citer : le *Périples* de HANNON, SCYLAX, POLYBE, STRABON, MELA, PRINCE, PTOLÉMÉE; l'*Itinéraire* d'ANTONIN. — Comme auteurs arabes : MESSAOUDI, AHOU-ONEID-EL-BERRI, traduction de DE SLANE. — EDRISSI, *Géographie*, traduction d'Amédée JAUBERT. — Ibn BATOUTA, traduction de DE SLANE. — Ibn KHALDOUN, *Histoire des Berbères*, traduction du même. — LE ROUDH EL-KARTAS, *Annales de la ville de Fez*, traduction de BRAUNIER. — ABOU-LOASSER, Ben AHMED-EZZIANI, *le Maroc de 1631 à 1812*, traduction de O. HOUDAS. — LE NOZHEH EL-HADI, *Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670)*, traduction du même. — EL-OTSMANI, EL-KETAMI, *Monographie de Mequinez*, traduction du même. — LÉON L'AFRICAIN, *Description de l'Afrique (1556)*, traduction de TEMPORAL. — Diégo DE TORRES, *Origine des chérifs*, traduction de l'espagnol; Paris, 1639. — Roland FRÉJUS, *Relations des Etats des rois de Fez et du Maroc*; Paris, 1682. — PIDOU DE SAINT-OLON, *Etat présent de l'empire du Maroc*. — A cette période il convient de placer la multitude des écrits de valeur diverse et contestable des religieux ou missionnaires envoyés au Maroc pour le rachat des captifs chrétiens et de ces derniers, puis l'ouvrage de GEORGE HÖST, consul danois à Mouzador, où il résida de 1760 à 1768, publié d'abord en danois sous le titre de : *Eftertællingen om Marokos och Fes*; Copenhague, 1779, et qui a été traduit en allemand : *Nachrichten von Marokko und Fes*; Copenhague, 1781. — De CHÉNIER, *Recherches historiques sur les Maures et Histoire du Maroc*; Paris, 1787, 3 vol., excellent ouvrage. — VENTURE DE PARADIS, *Itinéraires de l'Afrique septentrionale*, etc., recueillis en 1788 (publié par la Soc. de géogr. en 1811). — BADIA Y LEBLICH, *Voyages d'Ali-Bey-el-Abbassi en Afrique et en Asie (1803-7)*; Paris, 1814, t. 1. — René CAILLIE, *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné*; Paris, 1830, 3 vol. et atlas. — WASHINGTON, *Geographical Notice of the Empire of Marokko*, dans *Journ. of royal Geogr. Soc.*, 1851 et

1832, pp. 123-155; trad. en franc. dans le *Bullet. de la Soc. de géogr.*, mars 1832. — TORINO, *Derrotero de las costas de España*, etc.; Madrid, 1832, 2^e éd. — GRAEBERG DI HEMSCHE, *Specchio geografico dell' impero di Marocco*; Gênes, 1834. — J. DAVIDSON, *African Journal* (1835-36); Londres, 1839. — W. HODGSON, *Notes of Northern Africa, the Sahara and Soudan*; New York, 1841. — J.-H. DRUMMOND HAY, *Western Barbary, its wild tribes and savage animals*; Londres, 1844; trad. franç.: *le Maroc et ses tribus nomades*; Paris, 1844. — R. THOMASSY, *le Maroc et ses caravanes*; Paris, 1846. — E. RENOU, *Description géographique de l'empire du Maroc*; Paris, 1846, qui est un modèle de consciencieuse et savante compilation pour l'époque. — JOUHAÏ, *L'Empire du Maroc*; Paris, 1852. — Ach. FILLIAS, *le Maroc*; Paris, 1854. — COBILLO Y ARTECHE, *Descripcion y mapas de Marruecos*; Madrid, 1859. — L. GODARD, *Description et histoire du Maroc*; Paris, 1860, 2 vol. — COTTE, *le Maroc contemporain*; Paris, 1860. — RICHARDSON, *Travels in Morocco*; Londres, 1860, 2 vol. — Gerhard ROHLFS, *Tagebuch einer Reise durch die südlichen Provinzen von Marokko* (1862), dans *Mittheil. de Petermann*, 1863. — Du même, *Tagebuch seiner Reise durch Marokko nach Tuat* (1864); id., 1865. — Du même, *Neueste Briefe und Rückblick auf seine bisherigen Reisen in Afrika* (1861, bis 1865); id., 1866. — *Resultate der Rohlfs'schen Höhenmessungen in Marokko und Tuat*; id., 1866, pp. 118-121. — Du même, *Afrikanische Reise durch Marokko nach Tripoli*; Brême, 1868. — Du même, *Mein erster Aufenthalt in Marokko und Reise südlich vom Atlas durch die Oasen Dra'a und Taflet*; Brême, 1872. — Du même, *Reise nach Marokko*; Brême, 1873. — A. BEAUMIER, *le Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*, juil. 1867. — Du même, *Excursion de Mogador à Saffy*; id., avr. 1868. — Du même, *Itinéraire de Mogador à Maroc et de Maroc à Saffy*; id., oct. 1868. — Du même, *Description sommaire du Maroc*; Paris, 1868. — Du même, *Itinéraire de Tanger à Mogador*; id., 1876. — B. BALANSA, *Voyage de Mogador à Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*, avr. 1868. — J. CRAIG, *Un Aperçu du Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*, mars 1870. — HOOKER et BALL, *Journat of a Tour in Morocco and the Great Atlas*; Londres, 1876, in-8. — MAW, *A Journey to Morocco and Ascent of the Great Atlas*; Ironbridge, 1872. — E. DE LA FRIMAUDAIS, *les Villes maritimes du Maroc*, dans *Revue africaine*, 1872, n° 92-97; 1873, n° 98-100. — E. COSSON, *Note sur la géographie botanique du Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. botanique de France*, 1873, in-18. — MARDONCHÈS AMI SERRON, *De Mogador au djebel Tabayoudt*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*, déc. 1875. — Ed. DE ANICIS, *Marocco*; Milan, 1876 (trad. franç. *le Maroc*, dans le *Tour du Monde*, XXXVII, 1879, pp. 145-224; XXXVIII, pp. 97-160; et Paris, 1879, in-4). — C. TISSOT, *Itinéraire de Tanger à Rbat*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*, 1876, 2^e sem. — Du même, *les Monuments mégalithiques et les populations blondes du Maroc*, dans *Revue d'anthropol.*, 1876, p. 385. — Du même, *Recherches sur la géographie comparée de la Mauretanie Tingitane*; Paris, 1877, in-4. — K. VON FRITSCH, *Reisebilder aus Marokko*, dans *Mittheilungen de la Soc. de géogr. de Halle*, 1877 et 1879. — DECUOIS, *Rélation d'un voyage dans l'intérieur du Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*, juil. 1878, pp. 41-73; août, pp. 121-150, et sept., pp. 241-273. — Capit. FERNANDEZ DUCRO, *Exploration de una parte de la costa noroeste de Africa, en busca de Santa Cruz de Mar Pequeña*, dans *Boletín de la Soc. de géogr. de Madrid*, mars 1878, pp. 157-241, et juil., pp. 17-58. — DESPORTES et FRANÇOIS, *Itinéraire de Tanger à Fez et Meknès*, dans *Bull. de la Soc.*

de géogr., mars 1878, pp. 213-228. — E. VON WEHRER, *Vier Jahre in Africa (1871-75)*; Leipzig, 1878. — J. LEOLERCQ, *Voyage à Tanger et Mogador*, dans *Revue britannique*, déc. 1878 et déc. 1881. — J. GATELL, *Viaje por Marruecos*, Madrid, 1879. — LLANA Y RODRIGANZ, *El Imperio de Marruecos*; Madrid, 1879. — WATSON, *A Visit to Wazan, the sacred City of Morocco*; Londres, 1880. — CAP. COLVILLE, *A Ride in Pelicans and Slippers in Morocco*; Londres, 1880. — A. VON COMANS, *Marocco das Land und die Leute*; Berlin, 1880; nouv. éd., 1884. — A. DU MAZET, *la Frontière marocaine*, dans *Revue de géogr.*, déc. 1881. — E. BONELLI, *Observaciones de un viaje por Marruecos*, dans *Boletín de la Soc. géogr. de Madrid*, 1883. — R. BASSET, *Mission scientifique en Algérie et au Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr. de l'Est*; Nancy, 1883. — Du même, *Documents géographiques sur l'Afrique septentrionale*; id., 1883 et 1884. — Dr OSCAR LENZ, *Timbuktu. Reise durch Marokko, die Sahara und den Sudan*; Leipzig, 1884, 2 vol.; il existe une traduction française. — CREMA, *Missionne Italiana da Tangeri a Marocco e Mogador*, dans *le Cosmos*; Turin, 1884. — H. DUVEYRIER, *les Récents Soulèvements au Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*, mars 1885. — PALÉOLOGUE, *le Maroc, notes et souvenirs*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 avr. 1885. — J. ERMANN, *le Maroc moderne*; Paris, 1885. — MARAT, *le Maroc, voyage d'une mission française à la cour du sultan*; Paris, 1885. — MERLE, *l'Angleterre, la France et l'Espagne à propos de l'île d'Arguin*, dans *Revue de géogr.*; Paris, 1885. — H.-P. DE LA MARTINIÈRE, *Itinéraire d'Al-Kazar à Ouazzan*, dans *Revue de géogr.*; Paris, 1885. — Du même, *le Sultan du Maroc et son gouvernement*, dans *Revue française de l'étranger et des colonies*; Paris, 1885. — CERVERA BAYONA, *Expedición geográfica militar al interior y costas de Marruecos (1886)*; Barcelone, 1885. — STUTTFELD, *Hugh El Maghreb : 1,200 miles Ride through Morocco*; Londres, 1886. — G. CHARNES, *Une Ambassade au Maroc*; Paris, 1886. — DE CHAVAGNAC, *Itinéraire de Fes à la frontière algérienne*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*; Paris, 1886. — MERLE, *la Question du cap Blanc*, dans *Revue de géogr.*; Paris, 1886. — H.-P. DE LA MARTINIÈRE, *Essai de bibliographie marocaine*, dans *Revue de géogr.*, 1886. — Du même, *Itinéraire d'Ouazzan à Mequinez*, dans *Revue de géogr.*; Paris, 1886. — Du même, *Altitudes hypsométriques déterminées au Maroc*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*; Paris, 1886. — Du même, *le Maroc et les puissances européennes*, dans *Revue française de l'étranger et des colonies*; Paris, 1886. — Du même, *la Question du Maroc dans l'Union latine*, dans *Revue française de l'étranger et des colonies*; Paris, 1886. — DE CAMPOU, *Un Empire qui croule*; Paris, 1886. — DUVEYRIER, *le Chemin des ambassades de Tanger à Fas et Meknas en 1885*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*; Paris, 1886. — ELISÉE RECLUS, *Nouvelle Géographie universelle*, t. XI consacré à l'Algérie et au Maroc; Paris, 1886. — DE MAS-LATRIE, *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale avec les nations chrétiennes au moyen âge*; Paris, 1886. — DAVIS, *The History of the second Queen's Royal Regiment*, vol. I consacré à l'occupation de Tanger de 1662 à 1664; Londres, 1887. — HARRIS, *Une série d'articles avec illustrations par Caton Woodville au moment de la mission de sir W. K. Green, ministre d'Angleterre à la cour marocaine*, dans *les Illustrated London News*; Londres, 1884. — H.-P. DE LA MARTINIÈRE, *Cartographie générale du Maroc*, dans *Revue de géogr.*; Paris, 1887. — DUVEYRIER, *la Dernière Partie inconnue du littoral de la Méditerranée : le Rif*; Paris, 1887. — BONELLI, *El Sahara*, Edition oficial; Madrid, 1887. —

MERCIER, *Histoire de l'Afrique septentrionale*, 3 vol., comprenant l'histoire marocaine jusqu'en 1830; Paris, 1838-43. — PERDICARIS, *The Protection Systeme* *Fortnightly Review*, 1888. — H.-P. DE LA MARTINIÈRE, *Aperçus de la question marocaine à propos d'une prochaine conférence internationale*, dans *Revue de géogr.*; Paris, 1888. — DE FOUCAULD, *Reconnaissance au Maroc (1883-84)*, avec atlas; Paris, 1888. — DELPHIN, *Fas, son Université et l'enseignement supérieur musulman*; Paris, 1888. — DOULS, *Cinq Mois chez les Maures nomades du Sahara occidental*, dans *Tour du monde*; Paris, 1888. — QUEDENFELD, *Eintheilung und Verbreitung der Berber bevölkerung in Marokk*, dans *Zeitsch. für Ethnologie*; Berlin, 1888. — THOMSON, *A Journey to Southern Morocco and the Atlas mountains*; Londres, 1889. — H.-P. DE LA MARTINIÈRE, *Morocco, Journeys in the kingdom of Fez and to the court of Moulay Hassan*; Londres, 1889. — HARRIS, *The Local Distribution of Tribes inhabiting the mountains of Nord West Morocco*. — Du même, *The Land of an African sultan, travies in Morocco*; Londres, 1889. — LAVISSE, *la Mission française au Maroc*, dans *Revue bleue*; Paris, 1889. — MONTBARD, *A Travers le Maroc*; Paris, 1890. — H.-P. DE LA MARTINIÈRE, *le Règne de Maulay el Hassan*, dans *Revue des Deux Mondes*, 15 sept. 1891. — FRISCH, *le Maroc*; Paris, 1890. — DELBRELLE, *Note sur le Tafilalet*, dans *Bullet. de la Soc. de géogr.*; Paris, 1895. — H.-P. DE LA MARTINIÈRE, *Itinéraire de la route suivie de Fez à Ouchda*, dans *Archives des missions du ministère de l'instruction publique*; Paris, 1895. — Du même, *Itinéraire à travers l'Atlas au S. de Marrakech et à Taroudant*, dans *Archives des missions du ministère de l'instruction publique*; Paris, 1895. — Du même, *Précis d'histoire du Maroc*; Paris. — HARRIS, *A Journey to the oasis of Tafilalet with illustrations by Maurice Romberg*; Londres, 1895.



(Extrait de la Grande Encyclopédie, t. XXIII.)

Prix et Conditions de Souscription
A LA
GRANDE ENCYCLOPÉDIE

La **GRANDE ENCYCLOPÉDIE** formera environ 29 volumes gr. in-8 colombier de 1,200 pages. Elle se publie par livraisons de 48 pages paraissant le jeudi de chaque semaine.

En vente le 30 Juin 1897.

Tomes I à XXIII.

Prix de la livraison, 1 fr. ; du volume broché, 25 fr. ;
du volume relié, 30 fr.

Les souscriptions à l'ouvrage complet (*volumes brochés ou livraisons*) sont reçues au prix de :

600 francs payables à raison de **10 francs** par mois
ou **500 francs** payables comptant.

Et les souscriptions en volumes *reliés*, au prix de :

750 francs payables à raison de
15 francs par mois ou **650 francs** payables comptant.

Port et Droits de Douane en sus pour l'Etranger.

7-5-7. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARBAULT ET C^{ie}.